
XV

Vallombrosa

N.ro 5519

PRESERVATIF CONTRE LA CHARLATANERIE DES FAUX MEDECINS;

Ouvrage posthume

Du Dr. J. GAZOLA,

Traduit de l'Italien;

Par Mr. A. F. D. D. C.

Sicut Pisces capiuntur hamo; & sicut Aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur Homines in tempore malo. Eccles. IX: 12.



A LEIDE,

Chez JEAN LUZAC,

M. DCC. XXXV.



PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

Tout le monde convient, que la Santé eſt le Bien le plus précieux, dont nous puiſſions joüir ſur la Terre : ſans elle, nous ſommes incapables de goûter aucune des douceurs de la Vie ; & bien loin d'être utiles à la Société, nous lui ſommes à charge, auſſi bien qu'à nous-mêmes. L'ardeur avec laquelle nous ſoupirons après la Santé, quand une fois nous l'avons perdue, eſt une preuve inconteſtable de ce que j'avance.

Cependant, on a beau être perſuadé de cette verité, on ne laiſſe pas de voir, à la honte de la Raiſon Humaine, que l'empire des Paſſions prévaut

ſur la plupart des Hommes, à un tel point, que n'enviſageant que ce qui les flatte, ils s'abandonnent à des excès capables de ruiner les meilleures conſtitutions. Plus même ils ont reçû de la Nature un tempérament robuſte & vigoureux, plus ils ſemblent travailler à le détruire: & ce qui met le comble à leur folie, c'eſt qu'après s'être attiré quelque Maladie par leurs déreglemens, ils ſe livrent d'abord à un Médecin, habile ou non, ſans diſcernement & ſans choix; comme ſi la choſe en elle-même étoit fort indifférente. Ils ne conſiderent pas, que, s'ils ont le malheur de tomber entre les mains d'un ignorant, celui-ci achève bientôt de déranger la Machine, par des Remèdes ordonnés mal-à-propos, jusqu'à ce qu'enfin la Nature, accablée par le Mal & par les Drogues d'Apoticaire, ſe refuſe aux fonctions animales; d'où il réſulte d'ordinaire, ou que le Malade ſuccombe, ou qu'il ne fait plus enſuite que trainer

une

une vie languissante. C'est ce qui a porté le Docteur J. GAZOLA, *Médecin de* Vérone, *à écrire avec force, contre un Abus si préjudiciable à la Société en géneral, & au bonheur de chaque Individu en particulier.*

*Il y a quinze ou seize ans, que son Traité me tomba entre les mains: charmé des Raisonnemens de l'Auteur, j'en parlai à une personne, aussi distinguée par son illustre naissance, que par sa profonde érudition, en divers genres de Literature. Ce Seigneur me parut souhaiter de le lire, & je le lui prêtai; mais, après l'avoir lu, il le trouva si fort de son goût, que ne pouvant se résoudre à me le rendre, il le garda; & me mit dans la nécessité d'en faire venir un autre Exemplaire d'*Italie. *Je le relus avec plus de plaisir encore, que la première fois; & dès lors, je formai le dessein de le traduire en* François, *en faveur de ceux qui n'entendent point l'*Italien. *Cependant,*

dant, comme je ne suis point du Métier, j'en abandonnai bientôt le projet, dans l'appréhension d'être moi-même la dupe de quelque Sophisme de mon Auteur ; & je n'y pensois plus. Mais, aïant lu depuis peu un Ouvrage du célèbre Mr. HOFFMAN, *(*) où il y a une Dissertation, entre autres, qui traite du même sujet, la conformité que j'ai trouvée, entre les sentimens de mon Docteur, & ceux du savant Médecin de* Hall, *m'a entièrement rassuré. J'ai donc repris ma Traduction ; si pourtant je la donne au Public, je prie le Lecteur de croire, que ce n'a été nullement dans le dessein de faire ici l'habile homme, ni de prendre sur mon compte tout ce qu'avance mon Auteur* Italien: *je serois même disposé à croire, par ce qu'il dit, de certaines Pratiques,*

(*) C'est la seconde de ses Dissertations Physico-Médecinales, qui a pour titre, *De Medico sui ipsius ;* c'est-à-dire, Du Médecin de soi-même.

ques, que la Médecine étoit en ce tems-là, ſur un aſſez mauvais pié dans ſa Patrie. Mais, graces à Dieu! le ſort des Malades n'eſt pas ſi fort à plaindre dans ce Pays-ci, en France, *en* Allemagne, *en* Angleterre, *& ailleurs, où il ſe trouve des Médecins auſſi reſpectables pour leur ſavoir, que pour leur probité.*

En mon particulier, je n'ai eu que deux choſes en vue, quand j'ai pris la réſolution de traduire ce petit Traité. La première a été d'inſpirer de l'émulation aux Jeunes-gens qui embraſſent la profeſſion de la Médecine, & de les engager à marcher courageuſement ſur les traces de ces grands Hommes, à qui tant de Malades doivent le rétabliſſement de leur ſanté. La ſeconde a été de fournir quelques Avertiſſemens ſalutaires à ceux qui ont le malheur d'être privés de l'aſſiſtance de ces dignes Médecins. Notre Auteur leur apprendra à ſe garder des Charlatans; &, pour ne les point laiſſer ſans conſola-

tion,

tion, il leur mettra entre les mains une Panacée Universelle, qui est celle de la Nature même. Ce sont ces deux motifs, qui m'ont déterminé à rendre ma Traduction publique, persuadé, que tout homme d'honneur doit, chacun dans sa sphère, travailler de tout son pouvoir pour le Bonheur de la Société.

PRESERVATIF CONTRE LA CHARLATANERIE DES FAUX MEDECINS.

Discours I.

Qu'il vaut mieux se passer de Médecin, que de n'en point avoir un bon.

Si l'Erreur & la Tromperie ont de tout tems exercé un si grand pouvoir sur le Genre-Humain, c'est que les Hommes ont toujours trop présumé de leurs lumières. Leurs vaines opinions les ont insensiblement engagés à ériger l'Ignorance en vertu : & ils semblent être tacitement convenus d'illustrer, ou les plus grands imposteurs, ou ceux qui en ont été le plus grossièrement trompés. Les fraudes triomphent, à la faveur de ces applaudissemens communs;

muns; & non ſeulement les perſonnes les plus ſimples, mais ſouvent même les plus ſages en ſont la dupe. Si l'Homme avoit pu parvenir à connoître d'abord, qu'il n'y a point d'autre Sience, que celle de la Nature; & que, hors de là, tout ce que notre Eſprit peut imaginer n'eſt que vanité toute pure, on auroit vu dès lors le Menſonge à découvert, & dépouillé de ſes fauſſes couleurs; l'Ignorance n'auroit plus trouvé de fauteurs; & la Malice ſeroit demeurée ſans complices; mais, comme les apparences donnent plus dans la vue, que la lumière même, la préoccupation de ſes fauſſes idées, plutôt que la propre difficulté des choſes, l'empêchent d'en faire un juſte diſcernement. Toute la force de l'Impoſture conſiſte à empêcher l'Entendement humain de s'appliquer à la recherche de la Vérité; & pour cet effet, elle nous perſuade de ne faire aucun cas de l'Experience; elle nous fait ſuivre aveuglément les traces de nos Ancêtres, pour leſquels elle nous inſpire un reſpect que nous pouſſons jusqu'à l'obſtination, parce qu'elle nous fait de toutes leurs Doctrines une Loi inviolable: & c'eſt ainſi que, ſans nous en apercevoir, nous perdons miſérablement la liberté

berté de philoſopher, & en même tems le bon uſage de la Raiſon. Voilà comment les Siences ſont devenues monſtrueuſes: on élève la Jeuneſſe dans les erreurs des Anciens: ces erreurs jettent de profondes racines dans l'eſprit des enfans; & à meſure qu'ils avancent en âge, ils deviennent ſi entêtés & ſi opiniâtres, que, ſemblables à des Taupes, ils ne ſont plus capables d'apercevoir même les objets les plus lumineux de la Vérité.

Ce ſont-là les triſtes effets de l'Erreur. On voudroit bien que nous fuſſions tous Philoſophes, mais tous atachés à certaine Secte; & pourvu que nous ne cherchions point à pénetrer trop avant dans les ſecrettes opérations de la Nature, on nous laiſſe la liberté de raiſonner au hazard, & d'errer avec PLATON, ARISTOTE, ou tout autre Maître qu'il nous plaira de choiſir, & de nous jetter à corps perdu dans les abîmes de notre imagination; parce que l'on eſt bien perſuadé, que, par ce chemin-là, nous ne trouverons jamais la moindre trace de la véritable Philoſophie. Ne ſoïons donc plus ſurpris, que l'Erreur ait fait tant de progrès, puiſque nous voïons, que la plupart des Hommes ont pris parti, les uns d'une façon, les autres d'une au

tre, ſuivant leur caprice, ou le hazard qui leur a fait rencontrer des Maîtres de diférente Secte; de ſorte que l'on peut dire, à la honte de la Raiſon, que la Sience & l'Education ont ſuivi le deſtin des Opinions des Hommes. Si la Philoſophie d'ARISTOTE, quoique condamnée par l'Egliſe dans pluſieurs Conciles, & particulièrement dans le cinquième Concile Ecumenique de *Latran*, tenu ſous LEON X. pour avoir des Principes dangereux *Radices infectas*; ſi, dis-je, cette Philoſophie, & d'autres qui ne vallent pas mieux, s'étoient contentées d'entretenir l'Eſprit humain dans une ſi ignorante Métaphyſique; ſi elles étoient demeurées dans les bornes de leur juriſdiction égalément abſtraite & viſionaire, le Monde ſe ſeroit trouvé pendant quelque tems enſeveli dans cette létargie; mais, comme le mal qui en réſulte & qui retombe ſur la République humaine n'eſt pas moins fantasque, on en auroit auſſi reconnu l'erreur Tout ce grand bruit, toutes ces criailleries de l'Ecole, toutes ces diſputes en l'air, toutes ces concluſions pour ne rien conclure, tout cela n'eſt bon que pour jetter de la poudre aux yeux, & pour amuſer la Jeuneſſe: mais le point im-

important eſt, qu'il faut commencer par être bon Philoſophe, pour être bon Médecin; *ubi deſinit Phyſicus, ibi incipit Medicus*; & que l'infection d'une Philoſophie ſi riſible s'eſt communiquée à la Médecine : de ſorte que ce qui n'étoit d'abord qu'une Epidémie de l'Eſprit, eſt devenue une véritable Contagion du Corps, au grand préjudice des Malades. Le danger s'eſt même rendu peu à peu ſi ſenſible, que la Prudence humaine s'étant enfin réveillée, à la lueur d'un grand nombre d'expériences & d'heureuſes découvertes, on a commencé à tourner le dos au Peripateticien; on a pris une autre route, pour tâcher de parvenir à une plus ſolide connoiſſance de cet Art, & de ſe le rendre, ſi non plus utile, du moins plus innocent.

Il eſt bien vrai, que, comme ce nouveau ſentier eſt plus difficile & moins lucratif pour ceux qui s'attachent à cette profeſſion, il s'en trouve beaucoup qui, pour éviter la peine, par interêt, ou pour ne ſe pas avouër coupables de ce qu'ils ont fait mal à propos, dans leurs cures paſſées, non ſeulement refuſent de prendre ce chemin, mais même s'étudient à défendre l'ancien, à la faveur d'un pro-

verbe populaire, en quoi ils ſont vigoureuſement ſecondés par leurs Miniſtres, les Chirurgiens & les Apoticaires, bien perſuadés qu'ils en viendront facilement à bout. En effet, il y a, ſi peu de gens aſſez ſages, pour ſavoir changer de ſentimens à propos; & il y a, au contraire, tant d'ignorans entêtés de leurs fauſſes opinions, qu'il eſt impoſſible, qu'ils n'aient le plus grand nombre de leur côté.

Pour arrêter, en quelque ſorte, le courant d'un ſi funeſte abus, je vais faire ici le perſonage d'un Miſſionaire de la Vérité: ſous ce caractère, je m'approche du lit de tout Malade, pour lui faire entendre ce Paſſage de l'*Eccleſiaſte*: " Ne ſois point „aſſez fou, pour vouloir mourir avant „ton tems": (*) *Noli eſſe ſtultus, ne moriaris in tempore non tuo*; &, pour remedier aux indiſpoſitions du Corps, je commence par appliquer à celles de l'Eſprit une Panacée univerſelle, qui conſiſte à faire voir, que tout homme ſage doit y penſer plus d'une fois, avant que de ſe déterminer à ſe mettre entre les mains d'un Médecin; puiſque, ſi celui dont il fait choix ne ſait pas parfaitement ſon Mé-

* Chap. VII. Verſ. 18.

Métier, ou que lui-même ne ſoit pas capable, ou peut-être en état d'en juger, pour plus d'une raiſon, il vaut beaucoup mieux n'en point prendre du tout. Si donc la néceſſité ou l'importance du ſujet me porte à décrier les Médecins ignorans, ce que j'en dirai ne ſervira qu'à relever le mérite de ceux qui font honneur à leur profeſſion : ainſi j'oſe eſpérer, que perſonne ne m'accuſera d'être un eſprit Satirique ou mal-faiſant. Je me tiens à couvert du premier de ces reproches, parce que je m'imagine parler à des gens de probité, qui ſavent diſtinguer la Vérité de la Satire : & pour ce qui regarde l'autre, j'ai pour caution de ma conduite S. AUGUSTIN, qui m'aſſûre, que ce n'eſt pas être mal intentionné que de publier le crime d'un autre, quand, par-là, on peut le porter à ſe corriger ; au lieu qu'en gardant le ſilence, on laiſſe ſouvent périr ſon frère: *Non eſt malevolus qui crimen alterius indicat, quia indicando corrigere poteſt, & tacendo, frater perire permittitur.* Dans cette confiance, j'entre en matière.

Si tous ceux qui ſe diſent Médecins étoient réellement tels ; je veux dire, s'ils étoient de véritables Miniſtres collateraux de la Nature, ce ſeroit un grand bon-

heur pour le Genre-Humain, & les Maladies en feroient bien moins fâcheufes: on les verroit fouvent fe terminer fuivant l'intention de ceux qui entreprennent de les guérir; & la nature, fecourue à tems dans fes oppreffions, acréditeroit de plus en plus un Art capable de faire recouvrer la fanté perdue: mais, comme, au contraire, il arrive fouvent, qu'après bien des remèdes, on voit empirer les Maladies, & qu'elles deviennent chroniques, une fi trifte expérience fait foupçonner, qu'il y a bien peu de gens qui entendent cette profeffion. C'eft pourquoi tout homme prudent, qui fe trouvera malade, doit bien y penfer avant que de fe mettre entre les mains d'un Médecin; puis que, s'il lui arrive malheureufement d'appeller quelcun de ceux qui font le plus grand nombre, au lieu de recouvrer la fanté, pour laquelle il foupire avec tant d'ardeur, il peut compter, qu'il va travailler lui-même à avancer miférablement fa mort. En effet, combien en voit-on mourir tous les jours, qui ne perdent la vie, que par cette fatale imprudence! Bien des gens fe perfuadent, que la fience & l'habileté du Médecin eft une conféquence néceffaire du titre, & une vertu que communique im-

immancablement la Robe de Docteur: mais en cela, on peut bien les comparer à de jeunes Merles, qui pressés par la faim, ouvrent indifféremment le bec à tous les Oiseaux qui volent autour de leur nid, & qu'ils prennent pour leur Père & Mère, qui leur aportent à manger; quoique ce ne soient souvent que des Oiseaux de proie, qui les tuent. Il en est de même des Malades, qui ne soupirent qu'après le retour de la santé: dès qu'ils entendent la voix flateuse du Médecin, vous les voïez d'abord lui presenter le pouls, & ouvrir sans hésiter la bouche à toute sorte de Recette: mais ces malheureux, en pensant prendre la santé, avalent imprudemment la mort, sous la forme d'une médecine; & c'est ce qui a fait dire à PLINE, que de toutes les Erreurs il n'y en a point de plus dangereuse, (*) *Tam blanda est unicuique pro se sperandi dulcedo, ut cuicunque se Medicum profitenti statim credatur, cum sit periculum in nullo mendacio majus:* „ l'espérance a quelque „ chose de si doux, que l'on se confie au „ premier venu qui se dit Médecin, sans „ considérer qu'il n'y a rien en quoi il „ importe plus de ne se point tromper." Pauvres gens, à quoi vous mène votre

* Liv. 29.

ſotte crédulité ! Vous êtes aſſez ſimples, pour vous imaginer peut-être, que c'eſt la même choſe que d'avoir le nom de Médecin, & de ſavoir guérir les Maladies; que d'écrire une recette, & remedier au mal, c'eſt tout un. Pour rendre la ſanté à un Malade, il faut connoître tout le Siſtème de la Nature; au lieu que, pour augmenter le mal, il ne faut qu'un coup de plume, & un peu d'ancre, à un ignorant, pour en faire un *Recipé* fatal. Conſiderez à preſent ſi on peut trop inculquer aux Hommes, qu'ils doivent y penſer mûrement, avant que d'appeller un Médecin; puisque d'un bon ou mauvais choix dépend la vie & la mort; & que chacun eſt l'artiſan de ſon ſort; *Nam unusquisque eſt ſibi ſuum fatum.*

Si l'on faiſoit réflexion à l'extrême difficulté qu'il y a à diſcerner les bons Médecins, dans un ſi grand nombre d'ignorans, je ſuis bien perſuadé, que, quand on ſe verroit malade, on prendroit le parti de s'en paſſer, & de s'aller plutôt cacher dans quelque coin de ſa maiſon: on ſe contenteroit de chercher à ſeconder les mouvemens intérieurs de la Nature; &, de cette maniere, on ſeroit ſûr de ne ſe pas fruſtrer du bénéfice que l'on peut ſe pro-

promettre des soins de cette bonne & sage Mère; car, qui ne sait que c'est la Nature seule qui guérit toutes les Maladies? C'est ce que reconnoissent unanimement tous les Médecins, sans en excepter HIPPOCRATE lui-même. Quoi que ce grand Homme eût été mieux fondé, qu'un autre, à se promettre beaucoup de son ministère, cependant il déclare tout net, que (*) *Naturæ morborum medicatrices*; c'est-à-dire, que c'est la Nature seule de chacun qui peut le guérir de ses infirmités; & que ceux que nous appellons Médecins ne lui servent qu'à coopérer à son action, comme un Serviteur fait à celle de son Maître. Or dites-moi, je vous prie, s'il arrivoit, que le Valet n'entendît pas le langage du Maître, quel profit celui-ci pourroit-il tirer du service de l'autre, si ce n'est peut-être que, quand le Maître demanderoit une chose, le Valet, faute de l'entendre, lui en aporteroit une autre? Voilà précisement ce qui arrive, quand un pauvre Malade a le malheur de rencontrer un Médecin qui n'entende point l'obscur idiome de la Nature, & le langage muet dont elle a coutume de se ser-

* Epidem. Lib. 6.

ſervir, pour faire connoître ce dont elle a beſoin; puiſqu'au lieu de la ſeconder, il lui eſt ſouvent un nouvel obſtacle, qui l'empêche de parvenir au recouvrement de ſa ſanté.

Figurons-nous pour un moment (ce qui n'eſt que trop ordinaire) que, par quelque débauche d'un Malade, il manquât à la Nature la quantité de ſang ou d'eſprits qui lui eſt néceſſaire, pour ſe bien rétablir; & que le Médecin, au lieu de lui en fournir autant qu'il lui en faut, par des remèdes appliqués à propos, lui ôtât encore ce qu'il lui en reſte, par de fréquentes ſaignées, & des purgatifs ordonnés à contretems; croïez-vous, disje, que le Malade lui eût grande obligation? & n'eſt-il pas vrai, qu'il auroit bien mieux vallu laiſſer agir la Nature, ſans l'aſſiſtance d'aucun Médecin, d'autant plus que, dans une infinité de Maladies, elle n'a beſoin que de repos, & de quelques Alimens ſpiritueux, en petite quantité?

Quoique les infirmités, qui attaquent à toute heure le Corps humain, ſoient presque infinies dans leurs eſpèces, elles peuvent pourtant ſe réduire toutes à ces trois ſortes génerales, *guériſſables*, *incurables*, &

& *neutres*. Dans les Maladies guériſſables, la Nature n'a point beſoin de Médecin; puisqu'aïant autant de force qu'il lui en faut, elle peut d'elle-même vaincre le mal. Dans celles qui ſont incurables, comme le mal eſt ſupérieur aux forces de la Nature, quand elle ſe ſeroit encore fortifiée du ſecours de tous les Médecins du Monde, il faut enfin qu'elle ſuccombe; & dans ces occaſions-là, le ſeul parti qu'il reſte à prendre à la prudence humaine, c'eſt de ſe réſigner patiemment au grand Decret: *Statutum eſt hominibus ſemel mori*; „ la Mort eſt un tribut que nous de„vons tous payer, tôt ou tard." Dans les Maladies neutres, il eſt probable que, ſans le ſecours des Médecins, il en doit guérir la moitié; puisque la Nature aïant autant de forces, pour ſurmonter le mal, que le mal en a, pour opprimer la Nature, il eſt à préſumer, que l'avantage ſera pareil du côté des deux combattans, également vainqueurs & vaincus.

Nous voïons par là, que c'eſt uniquement dans les Maladies guériſſables ou neutres, qu'il eſt permis de ſe promettre quelque choſe du choix & de l'aſſiſtance d'un bon Médecin, en ce qu'il peut rendre les premières plus courtes & moins fâcheu-

cheuſes, & empêcher les autres de devenir mortelles. Tout au contraire, l'aſſiſtance d'un Médecin ignorant peut nous mettre en danger de mort, non ſeulement en quelque Maladie que ce puiſſe être, mais auſſi lorſque nous nous portons le mieux, ſi, non contens de notre état, nous voulions, par ſes recettes, eſſayer d'augmenter notre ſanté. Ce que je viens de dire ſuffit, pour faire voir, qu'en toutes ſortes de Maladies, il vaut mieux ſe paſſer de Médecins, & ſuivre le pur inſtinct de la Nature, de peur de tomber entre les mains d'un homme qui ne ſache point, à propos, ſeconder ſes diſpoſitions intérieures : & cette crainte eſt d'autant mieux fondée, que le nombre des ignorans l'emporte de beaucoup ſur celui des véritables Médecins. Malgré tout cela, il pourroit bien encore ſe trouver des perſonnes qui, par prévention pour quelque Médecin particulier, me répliqueroient, que mon conſeil eſt bon à donner à ceux qui ne ſont pas capables de diſtinguer l'habile homme de l'ignorant. Mais, c'eſt en cela même que conſiſte l'erreur : tout le monde ſe croit en état de faire ce diſcernement; mais auſſi, presque tout le monde ſe trompe. Il n'y a rien en quoi il ſoit plus

plus facile de se méprendre ; puisque, non seulement les apparences & la réputation, mais souvent les effets mêmes, contribuent à nous faire illusion. En effet, faut-il tant de choses à un homme, pour acquérir le renom de grand Médecin, dans une Ville ? Dieu nous préserve, qu'il prenne envie à quelque malheureux, poussé par l'intérêt, ou par quelque autre motif, d'abuser de cette profession, pour tromper le monde ! il n'auroit pas grand' peine à s'introduire, non seulement auprès de la populace, mais auprès de ceux mêmes qui s'imaginent être les plus prudens. Ne voit-on pas tous les jours, que celui qui a le plus de crédit & de pratique, & qui est regardé comme le plus habile homme, est celui qui est le plus adroit, le plus affecté, le plus souple, & qui sait le mieux s'accommoder à l'humeur de ceux avec qui il a affaire? L'un veut pour son Médecin un homme facétieux, l'autre veut qu'il ait des manières aisées ; celui-ci le veut jeune, l'autre le veut vieux ; un autre enfin le veut nouvelliste : il y en a bien peu, au contraire, qui cherchent un Médecin, dont l'unique talent soit d'être Médecin. C'est-là cependant la circonstance la plus considéra-

rable, & la qualité qu'il nous importe le plus qu'ait celui à qui nous confions notre ſanté & notre vie; mais il arrive malheureuſement auſſi, que c'eſt celle dont nous nous mettons le moins en peine. Il ne faut aujourd'hui, pour parvenir à paſſer pour grand Médecin, que ſavoir adroitement ſe parer de certaines apparences extérieures, ſoutenues du crédit de quelques Amis, & des applaudiſſemens auſſi flatteurs qu'intereſſés des Chirurgiens & des Apoticaires: avec un tel ſecours, on peut à coup ſûr ſe promettre d'être bientôt le premier Médecin de la Ville. *Quippe Medicorum hic optimus creditur, quem particeps lucri commendat Pharmacopola, vel Chirurgus, qui cum illo colludunt.* Ce ſont les propres termes du ſavant Auteur *de La Vanité des Siences*; & l'expérience ne nous confirme que trop ces triſtes vérités. D'un autre côté, ne faut-il pas avouër, que rarement on voit parvenir à une grande réputation un véritable Médecin, qui uniquement appliqué à l'étude de ſa profeſſion, ſans graces dans ſa perſonne, dans ſes manières & dans ſa converſation, dédaignera de ſe mettre en crédit par d'autres voies, que par celle de la Sience? Convenons donc, qu'il n'eſt pas ſi facile
de

de discerner les bons Médecins d'avec ceux qui sont indignes d'en porter le nom, puisque d'ordinaire on s'arrête à des choses qui importent peu ou point du tout à la véritable pratique de la Médecine.

Voïons un peu à present comment, par les effets, on peut faire la diférence d'un véritable Médecin d'avec un Charlatan. Où trouvera-t-on un Malade d'un esprit assez pénétrant pour pouvoir assurer, sans craindre de prendre le change, qu'il doit le rétablissement de sa santé plutôt aux remèdes que lui a fait avaler son Médecin, qu'à la bonté de son tempérament? Pour en connoître mieux la difficulté, je veux faire voir, que, loin de pouvoir distinguer le bon Médecin par les guérisons & les belles cures, & l'ignorant par les mauvais succès, souvent au contraire, plus on a affaire à un ignorant, & plus on en conçoit une haute opinion. Nous n'avons qu'à supposer un cas qui n'est pas impossible. Deux jeunes-gens, de même âge, & de même complexion, tombent malades d'une fièvre tierce, pour avoir atrapé du froid. L'un des deux tombe entre les mains d'un bon Médecin, qui, après avoir connu la cause de la Maladie, le guérit en peu de jours,

en lui ordonnant des remèdes chauds & diaphoretiques, & en lui laissant boire un peu de vin, après avoir mangé; car, de cette manière, il lui débouche les pores, & ouvre à la Nature un passage, par où elle chasse bientôt la matière qui causoit la fièvre. L'Autre, au contraire, a le malheur de rencontrer un ignorant, un faux Médecin, qui prenant la chaleur, qui n'est que l'effet de la fièvre, pour la cause qui l'a produite, a cherché, par une conséquence fatale de son mauvais raisonnement, à rafraichir le malade, avec de la Casse, des Juleps, des Eaux de diverses sortes, accompagnées de Saignées copieuses, sans rien oublier de l'A. B. C. métodique des ordonnances, usitées pour la plus grande partie des Maladies. Cependant, la fièvre d'intermittente devient continue, & de continué devient maligne; de sorte que voilà le pauvre patient à l'agonie; mais, par un bonheur imprévu, graces à sa jeunesse, ou à la force de son tempérament, il en réchape.

Ne conviendrez-vous pas avec moi, que l'on ne fera pas grand cas du premier Médecin, au lieu que l'on ne parlera qu'avec admiration de l'habileté du second, qui, à n'en juger que par les apparences

parences, aura guéri son malade d'une longue & dangereuse maladie ; laquelle cependant n'a été rendue telle, que par la sage conduite & les bons soins de ce nouvel Esculape ? De là, on peut conclure, qu'il est presque impossible de faire un juste discernement des bons Médecins d'avec les Charlatans ; puisque souvent même il arrive, que ceux-ci sont les plus estimés, malgré toute leur ignorance, & le peu d'obligation qu'on leur a. Combien voit-on de Médecins, dit AGRIPPA, qui, de dessein prémédité, réduisent les pauvres Malades à l'extremité, à force de saignées, ou d'autres remèdes ordonnés mal-à-propos, pour se ménager la gloire d'avoir fait une belle cure, & par-là, s'accréditer davantage ! *Nonnunquam verò medicamentis suis exagitato morbo hominem ad extremum vitæ discrimen adducit, quo illum tunc à gravissima & periculosissima ægritudine liberasse prædicetur.* En faut-il davantage, pour faire comprendre quel est l'aveuglement & la partialité de ceux qui se montrent si entêtés de leurs Médecins, & qui en soutiennent le mérite prétendu avec tant de chaleur ? Il ne suffit pas, pour en prouver l'habileté, de dire, ils m'ont guéri d'une ou de plusieurs Mala-

dies ; il faut encore faire voir , que ces cures heureuſes ſont dues à une conduite conforme aux règles de la véritable Médecine : car il peut fort bien arriver, que ce ſoit la Nature, qui ait ſurmonté, non ſeulement le mal , tel qu'il étoit d'abord, mais encore ce qu'y a ajouté l'ignorante application des remèdes. Souvent on ne meurt pas pour une médicine ordonnée imprudemment , ou pour une ſaignée, quelque préjudiciable qu'elle puiſſe être en elle-même. La Nature peut , en toute perſonne , réſiſter à une certaine meſure de mal , lorsqu'il n'eſt pas conſiderable, & que le Malade eſt d'une complexion robuſte : elle pourra même ſe délivrer de ce qu'y aura mis du ſien l'ignorant Médecin. Mais cela ne peut aller que jusqu'à un certain degré : car , ſi le mal *primitif* & le mal *acceſſoire* joints enſemble ſont capables de ſurmonter les forces de la Nature, en ce cas-là il faudra bien qu'elle ſuccombe , & le pauvre Malade ſe verra réduit à perdre miſérablement la vie.

Quand, au contraire, on voit un homme guéri de quelque maladie, il n'eſt pas impoſſible, que ce ſoit un pur effet de la Nature, & que le Médecin ait aggravé le mal , bien loin d'avoir contribué en rien au ré-

rétabliſſement de la ſanté. Ajoutons à cela, que, ſi de ce que quelque perſonne aura été guérie, on en devoit d'abord inférer, que le Médecin eſt un habile homme, comme il n'y a point de Charlatan, qui n'ait eu le bonheur d'en guérir pluſieurs, il faudroit dire, qu'il n'y a point abſolument d'ignorant Médecin. Mais, c'eſt une choſe dont on ne ſait que trop le contraire: car, ſi dans toutes les profeſſions, tant méchaniques, que libérales, on voit des Sujets de toutes les ſortes, combien, à plus forte raiſon, devons-nous croire, qu'il s'en trouve davantage parmi ceux qui font métier de la Médecine, puiſque c'eſt l'Art le plus trompeur, & dont il eſt le plus facile d'abuſer; & que, pour être mauvais Médecin, il ne faut que manquer de quelcune de ce grand nombre de qualités eſſentiellement requiſes pour former un Médecin, véritablement digne de ce nom? Plût à Dieu, que, pour la conſolation du Genre Humain, il n'y eût pas tant de ceux-là, & qu'il y eût plus de Médecins ſages & éclairés: mais je ne ſens que trop la vérité de ce qu'aſſure PETRARQUE, que, dans tous les ſiècles, ceux-ci ont toujours été en très-petit petit nombre: *Profectò non ſolùm hodie,*

 ſed

sed semper raros ingeniosos, rarissimos sapientes fuisse nemo dubitet, nisi qui nunquam oculos, vel in ætatem suam intenderit, vel ad antiquam reflexerit. Il en étoit même tellement persuadé, que, dans une Lettre qu'il écrivoit au Pape CLEMENT VI. qui étoit alors malade, *J'ai plus de peur*, lui dit-il, *Très-Saint Père*, *des Médecins que de votre mal*; *c'est pourquoi*, *je vous conseille de les éloigner de vous*, *& de les regarder comme vos plus dangereux ennemis*; *Veluti inimicorum aciem*, *Clementissime Pater*, *intuere.* Dans les siècles plus reculés, il y avoit un si grand nombre de mauvais Médecins, que PLINE & CATON en ont parlé avec le dernier mépris: &, à en juger par la manière dont s'en sont exprimés ces deux grands hommes, je m'imagine que, s'il avoit été en leur pouvoir d'en délivrer le Monde, aussi facilement que la prudence des Romains a su les exiler autrefois de leur République, pendant six cens ans, ils n'y auroient assurément pas manqué. MARTIAL ne pouvant leur faire sentir autrement combien il les haïssoit, n'a pu se refuser au moins le plaisir de les bien railler: tantôt il les compare à des *Corbeaux*, ou à des Enterreurs de morts, en ces termes:

Nu-

Nuper erat Medicus, nunc eſt Veſpillo DIAULUS.
Quod Veſpillo facit, fecerat & Medicus.

C'eſt-à-dire, "Il n'y a pas longs-tems „que DIAULE étoit Médecin; aujour- „d'hui il eſt Enterreur ou Foſſoïeur. „Ce que le Foſſoïeur fait à preſent, c'eſt „ce que faiſoit auparavant le Médecin." Tantôt il les tourne en ridicule, en fei- gnent, qu'il ſuffit de les voir en ſonge, pour faire mourir un homme; comme il a fait dans l'Epigramme, qu'il a compo- ſée ſur la mort ſubite d'ANDRAGORE, où il dit:

Lætus nobiſcum, hilaris cænavit, & idem
Inventus manè eſt mortuus ANDRAGORAS.
Tam ſubitæ mortis cauſam, FAUSTINE, *requiris?*
In ſomnis Medicum viderat HERMOCRATEM.

C'eſt ce qu'un Poëte *Caſtillan* a rendu en ſa Langue auſſi ingénieuſement, que MARTIAL, par ces vers Eſpagnols:

Cenò ANDRAGORAS *bañado*
Connigo a noche de gana;
Y ya muerto eſta mañana
En ſu cama lo han hallado.
Si de tan arrebatado
Fin quieres ſaber, FAUSTINO,
La cauſa qual eſiſta?
Se ſoñò de un Galeniſta:
Te parece poco mal,
Soñarſe un Medico tal?

„ANDRAGORE, dit-il, ſoupa hier avec „moi, content & joïeux; & on l'a trouvé mort ce matin dans ſon lit. Veux-tu, „FAUSTIN, ſavoir la cauſe d'une mort ſi „ſubite? Il a vu en ſonge un Médecin „GALENISTE: que t'en ſemble? n'en eſt- „ce pas aſſez, pour mourir de peur"?

Mais le ſujet eſt trop ſérieux, pour nous prévaloir ici des plaiſanteries des Poëtes: laiſſons parler HIPPOCRATE, l'oracle de l'ancienne Médecine; & voïons le calcul qu'il fait lui-même, tant des bons, que des mauvais Médecins: comme je m'aſſure, qu'il n'en parlera pas autrement que moi, ſon autorité ne ſera que confirmer ce que je croi en avoir déja démontré. *Medici fama & nomine multi*,

ti, *re verò & opere valde pauci* : "Il y a „ bien des gens, dit-il, qui paſſent pour „ Médecins & qui en portent le nom, „ mais il s'en trouve bien peu qui, à l'œu- „ vre, ſe montrent réellement tels. Si nous voulons, après cela, deſcendre aux ſiècles plus voiſins du nôtre, nous verrons, qu'il y a eu un ſi grand nombre de Médecins ignorans, que ZEFIRIEL BOVIO, célèbre Médecin de *Verone*, fut obligé de faire contre eux un livre, qu'il intitula le Fleau des Médecins ſophiſtes ou charlatans : il étoit même ſi transporté de zèle, de compaſſion & de charité envers ſes Concitoïens, qu'on l'entendoit ſouvent s'écrier : O quel malheur eſt celui de notre ſiècle, ô pauvres Malades, en quelles mains êtes-vous tombés !

Cependant, malgré tout le poids d'une pareille autorité, & la force de ces juſtes exclamations, il ſe trouvera peut-être quelcun qui m'objectera, qu'il n'eſt guére poſſible, que le nombre des mauvais Médecins ſoit ſi grand ; puiſqu'on voit tous les jours, que des Malades qui ſe mettent entre leurs mains, il en réchape beaucoup plus, qu'il n'en meurt. Fort bien ! mais, que prétendroit-on inférer d'un pareil argument ? Voudroit-on en

conclure, que le nombre des bons Médecins l'emporte ſur celui des Ignorans, ou que de tout le corps des Médecins, pris enſemble, il en revient plus d'utilité, que de mal, au Genre humain ? Pour être convaincu de la fauſſeté de l'une & de l'autre de ces deux conſéquences, il ne faut qu'ouvrir les yeux; & l'on reconnoitra ſans peine, que le mal, que font les mauvais Médecins, l'emporte de beaucoup ſur le bien, que fait le petit nombre des bons. Si, après cela, vous voulez ſavoir, pourquoi il réchape plus de Malades, qu'il n'en meurt, je vous répondrai, que cela vient de la qualité ordinaire des Maladies, qui ſont pour la plupart guériſſables; de ſorte que la Nature eſt capable d'en ſurmonter la plus grande partie. C'eſt ce que l'on voit arriver, non ſeulement dans les Villes, où il y un grand nombre de Médecins, mais encore dans les endroits où il ne s'en trouve aucun. Au contraire, ſi nous en voulons croire MONTAGNE, Auteur tant eſtimé en *France*, dans ces endroits-là on jouït d'une meilleure ſanté, qu'ailleurs : Et le célèbre Juriſconſulte TOURNEBE raconte, qu'il a obſervé, qu'en *Normandie*, dans un tems de Maladie Epidémique, dans les

les endroits où il n'y avoit point de Médecins, il mouroit fort peu de Malades, au lieu qu'il n'en réchapoit guére dans les Villes, où ceux qui étoient pris du mal avoient recours à l'assistance des Médecins.

Mais, sans parcourir les autres Pays, ne voïons-nous pas tous les jours la même chose en *Italie?* Qui ne sait, dit LEONARD de *Capoue*, célèbre Médecin de notre tems, ce qui est arrivé chez nous? que „le Seigneur d'une Terre où l'on n'avoit „jamais vu de Médecin auparavant, croïant procurer un grand avantage à ses „Vassaux, y en introduisit un, qui avec „ses Saignées, ses Purgations, ses Vessicatoires, & autres Remèdes, qui jusqu'alors leur avoient été tout-à-fait inconnus, fut si bien la dépeupler, qu'elle „alloit bientôt être entièrement déserte, „quand les Habitans, effrayés du danger „qui les menaçoit, s'attroupèrent autour „de leur Seigneur, comme autant de „chiens enragés, & le forcèrent de renvoïer au plus vite ce redoutable Médecin". Je dirai encore quelque chose de plus: combien y a-t-il de Maladies, que la Nature nous envoie exprès, pour nous rendre d'autant plus sains en suite? En effet,

effet, combien de légeres indiſpoſitions, de rougeoles, de diarées, de petites véroles, de fièvres, & d'autres dérangemens d'humeurs, qui ne ſont autre choſe que des altérations propres à purifier le ſang, des criſes ſalutaires, & de véritables faveurs de la Nature? Auſſi ne voit-on pas, que les Malades s'en trouvent plus mal, ſi ce n'eſt ceux qui ont achevé leur carrière: & de-là on peut conclure, que ce qui d'abord paroît un mal, peut fort bien être une nouvelle ſource de ſanté. Ne ſoïons donc point ſurpris de voir les Malades guérir, puiſque la plus grande partie des Maladies, ſont plutôt ſalutaires, que dangereuſes; & qu'il eſt conſtant, qu'il en réchaperoit beaucoup moins, ſi ces mêmes Maladies étoient malignes, ou de qualité à le devenir.

Quand les Maladies regnantes ne ſont pas fort dangereuſes, on doit attribuer la guériſon de ceux qui en ſont ataqués ou à la température des Saiſons, ou à la bonne complexion des Corps, ou bien, comme le prétendent les Aſtrologues, à une favorable influence des Aſtres: en un mot, ils en ſont plus redevables à la Nature, qu'à tout l'Art des Médecins. Il eſt bien vrai, que c'eſt ſur cet abus, qu'ils ſavent éta-

établir leur crédit : comme les opérations de la Nature sont tout-à-fait imperceptibles à un œil vulgaire, si elles se trouvent heureuses, ils ne manquent pas d'en faire honneur à leurs *Récipés*; si, au contraire, elles ne sont pas favorables, ils en rejettent toute la faute sur les mauvaises dispositions des Malades : & c'est ce qu'a dit autrefois CORN. AGRIPPA, en ces termes: *Sic enim efficit, ut nemo ægrotus nisi propria culpa periisse, nemo nisi Medici beneficio restitutus videatur.*

C'est-là ce qui fait, que l'on ne connoit point le mauvais Médecin; c'est aussi à la faveur de cette obscurité, qu'il évite les châtimens qu'il mérite, par tant d'homicides. Qu'un Avocat parle, qu'un Musicien chante, l'oreille juge de ce que celui-ci a chanté, & de ce que l'autre a dit: si un Peintre fait une figure, & un Sculpteur une statue mal proportionnée, la vue peut nous en faire apercevoir jusqu'au moindre défaut. En un mot, tous nos Sens sont autant de censeurs sévères des Ouvrages de toutes les Professions: il n'y a que celle de la Médecine, qui jouïsse du privilége de travailler à couvert de l'obscurité; & quoique les défauts en dussent être d'autant plus sensibles, qu'ils nous

nous touchent de plus près, cependant, comme il n'y a aucun des Sens par le moïen duquel nous puissions juridiquement convaincre un Médecin de malversation ou d'ignorance, la Justice est obligée, comme dit PLINE, de le laisser tuër impunément. (*) *Nulla præterea lex, quæ puniat inscitiam capitalem, nullum exemplum vindictæ; discunt periculis nostris, & per experimenta mortes agunt, Medicoque tantùm hominem occidisse summa impunitas est.*

Après avoir fait la balance des bons & des mauvais Médecins, après avoir prouvé, qu'il se trouve un grand nombre de ceux-ci, & très-peu des autres, & qu'il est presque impossible de les distinguer, par les raisons que j'en ai alléguées, il ne nous reste plus qu'à dire, avec le sage PETRARQUE, qu'il n'y a point de chemin plus court, ni plus sûr, pour recouvrer la santé, quand on a le malheur de l'avoir perdue, que de se passer de Médecin. (†) *Nulla est Ægro rectior ad salutem via, quàm Medico caruisse.* Quoique je m'imagine avoir donné des preuves convaincantes de tout ce que j'ai avancé jusqu'à

(*) Liv. 29. Chap. I. (†) SEN. Liv. 5. Epitr. 4.

qu'à present, on n'en sera peut-être pas moins surpris de ce grand nombre de faux Médecins : & moi, je le suis au dernier point, qu'il n'y en ait pas encore davantage, & qu'il se trouve des gens de bonne maison, & d'un esprit au dessus du commun, qui, se voïant exilés de leur Patrie, ou pressés par la nécessité, se portent à des actions qui deshonorent leur famille, jusqu'à se mettre à voler, uniquement pour avoir de quoi vivre, vu qu'ils pouvoient trouver une ressource sûre & honnête dans la profession de la Médecine; sur-tout aujourd'hui qu'on en a fait un Métier, qui s'apprend & s'exerce si facilement. Que ne puis-je trouver l'occasion d'en entretenir quelcun en particulier ! J'oserois bien me promettre de l'engager aisément à changer de profession, & de gagner sur lui ce que le Monde n'en peut obtenir, par l'idée de l'Honneur, ni la Justice humaine, par la crainte des supplices. Je lui ferois voir, que, s'il veut seulement changer d'armes & prendre un autre couteau, il peut en même tems contenter son naturel sanguinaire, se procurer un gain honnête, & s'assurer une vie tranquile : & pour cet effet, je n'aurois qu'à lui dire, par voie de

con-

conſeil, ce que l'Auteur que je viens de citer diſoit, par invective, à un mauvais Médecin. *Utere funeſto privilegio, prætio etiam mortis adhibito.* „ Jouïs du funeſte „ privilége de ta profeſſion, tue ſans mi„ ſéricorde, & reçoi le prix de tes homi„ cides". De cette manière, au moins, il n'y auroit d'aſſaſſinés, que ceux qui ſont aſſez ſots pour permettre qu'on leur ôte la vie, avec le ſang le plus ſpiritueux : & ces gens-là ne méritent guére de compaſſion. Puiſqu'ils ſont aſſez obſtinés & aſſez incrédules pour s'expoſer ſans façon à une pareille boucherie, & à donner libéralement la meilleure partie de leur ſang, ils ſont bien voir que non ſeulement ils n'écoutent ni l'Experience, ni la Raiſon, mais qu'ils ne reſpectent pas même la vérité indubitable de l'Ecriture Sainte, qui nous apprend, que „ l'Ame de la chair „ eſt dans le ſang". (*) *Anima carnis in ſanguine eſt.*

Je me flatterois d'autant plus de réüſſir à perſuader quelcun de ces malheureux, qu'il me feroit aiſé de lui faire voir, que, ſans avoir aucune teinture de bonne Philoſophie, ſans avoir rien appris de Mathémati-

(*) LEVIT. Chap. 17.

tiques, de Chymie, d'Anatomie; de Botanique, ſans avoir étudié ni la Diagnoſtique, ni l'Hygiaſtique, ni la Semiotique, ni la Diétetique, ni la Phyſiologie, il n'y a perſonne qui ne puiſſe ſe mettre à faire le Médecin. En effet, pour parvenir à être de ces Médecins à la douzaine, que faut-il davantage, que ſavoir par cœur cinq ou ſix *Aphorismes* d'HIPPOCRATE, autant de Paſſages de GALLIEN, quelques citations d'un petit nombre d'Auteurs Claſſiques, avec la Nomenclature des diverſes ſortes de Maladies? Cependant, toute cette Théorie pourroit être écrite ſur une ſeule feuille de papier. Il ſufiroit, par exemple, de ſavoir dire à un Malade, que la Fièvre n'eſt autre choſe qu'une chaleur extraordinaire du Cœur; que c'eſt un eſprit *lapidifique* qui fait la Pierre; & que les autres Maladies dépendent de l'intempérie des Viſceres, de la corruption ou de la Phethore du Sang; tantôt de la chaleur du Foie, des obſtructions de la Ratte ou du Méſentère; tantôt d'un dépôt d'humeurs, ou de la foibleſſe de la chaleur naturelle; ou enfin de quelque vice des facultés. Si l'on a affaire à des hommes, on peut attribuer leurs Maladies aux vapeurs ou fumées qui ſe détachent des Hypocondres: ſi ce ſont des

C fem-

femmes, y donner la même cauſe, mais faire venir ces vapeurs de la Matrice ; & ſuppoſer que, le Corps humain étant comme une grande Cucurbite, *tanquam Cucurbita magna*, elles s'élevent à la Tête, qui étant, ſelon GALLIEN, comme un Chapiteau, elles s'y raſſemblent, s'y condenſent, & ſe convertiſſent en catharres, flegmes, pituites, fluxions; &, ſuivant les membres ſur lesquels elles tombent, donner à la Maladie quelque nom qui ſente le *Grec* ou l'*Arabe*.

Quant à la Pratique, en faut-il davantage, que les Recettes ordinaires; par exemple, ſi c'eſt une Potion médecinale, ſavoir ordonner ſix onces de Sirop d'or, ou de la décoction de Manne ; s'il s'agit de Bolus ou de Pillules, de quelque choſe à avaler, préſcrire une once de Caſſe ou d'Electuaire lénitif; faire marcher le Cliſtère avant la Saignée; ordonner toujours une petite cuillerée de confection de Jacinte avec la Panade, & les Pommes cuites: enfin, ſavoir ſe ſervir d'un fort petit nombre d'autres Recettes triviales & uſitées, dont on peut facilement apprendre le ſtile & la forme en moins de quatre jours, pourvu que l'on n'ait pas l'eſprit tout-à-fait bouché? Sur toutes choſes, il ne faut pas oubli-

blier de faire entendre aux Malades, que l'on veut leur fortifier l'Estomac, leur purifier le Sang, leur desoppiler la Ratte, leur rafraîchir le Foie, les purger de leurs mauvaises humeurs; savoir, de la Mêlancolie, si ce sont des Hypocondriaques; de la Bile, s'ils sont d'un tempérament Colerique; de la Pituite, s'il sont Phlegmatiques; en un mot, il faut leur promettre tout ce qu'on peut leur croire nécessaire, pour recouvrer la santé. Voilà en abregé toute l'Enciclopedie de la Secte ordinaire des Médecins; voilà à quoi se réduit toute leur doctrine, tout leur Art, tout leur savoir. Après cela, que l'on me fasse voir un plus beau Métier, qui celui-ci; ou, avec un simple Capital de quatre ou cinq Recettes moisies, le premier venu peut duper tout le monde, & faire des gains considérables, sans le moindre risque de de sa part.

Je m'imagine, qu'après avoir si solidement montré, combien il est facile de faire le Médecin, on ne sera plus étonné de voir un si grand nombre de Médecins ignorans, non plus que de voir tous les jours de Hermites, des Sages-femmes, des Chirurgiens, des Apoticaires, des Juifs, des Charlatans se mêler du Métier.

Fingunt se cuncti Medicos, Idiota, Sacerdos.
Judæus, Monachus, Histrio, Tonsor, Anus.

Si vous voulez ſavoir à-preſent pourquoi les bons Médecins ſont ſi rares, en voici la raiſon. Il y a deux chemins, qui conduiſent à cette Profeſſion, l'un court & facile; c'eſt celui dont je viens de parler : l'autre eſt un chemin rude & plein d'épines; & c'eſt ce qui fait, qu'il y a ſi peu de gens qui prennent celui-ci, & qu'il s'en trouve un ſi grand nombre qui prennent l'autre ; parce que, comme ils n'aiment pas la peine, & qu'ils fuient l'étude, ils ſe contentent de certaines *ſuperficialités*; &, pour me ſervir d'une expreſſion de TERTULLIEN, *Nominis phantasma tantùm affectant*: Ils n'ambitionnent qu'un fantôme de Nom. Ils abandonnent de bon cœur le plaiſir de s'alembiquer l'eſprit à ceux qui y vont plus rondement, & qui ſont plus ſtudieux, qu'eux ; bien aſſurés que, pendant le tems que les autres emploieront à rechercher les ſecrets de la Nature, de leur côté, ils trouveront d'autres moïens pour atraper les viſites, & s'attirer le

le crédit de la Ville. Ils ſavent trop bien, que la plupart des hommes ſe laiſſent prendre aux apparences ; & que, pour être Médecin, il ſuffit d'être tel dans leur opinion.

En effet, quel ſoin & quelle précaution prennent les Malades, quand il s'agit de faire choix d'un Médecin? Les uns prennent le premier qu'ils trouvent ; d'autres celui qui leur eſt recommandé ; quelques-uns ſe ſervent de celui avec lequel ils ont le plus de liaiſon : en un mot, on ſe ſert de ſon Compère, de ſon Ami, comme ſi tous les Médecins étoient de la même ſorté, & qu'il n'y eût pas une différence conſidérable entre le bon & le mauvais Médecin. C'eſt ainſi que preſque tout le monde hazarde ſa vie, ſans faire la moindre attention à un abus ſi dangereux, ni aux triſtes ſuites d'un aveuglement ſi déplorable. Mais le mal n'en demeure pas là; car, ſi le Malade vient à empirer, bien loin de s'apercevoir de la faute que l'on a faite d'abord, en choiſiſſant un tel Médecin, on en fait venir encore un autre de la même ſecte, faute beaucoup plus grande que la premiere! Il eſt vrai, que cette ſeconde faute eſt l'effet de l'opinion où l'on eſt, que quatre yeux voïent mieux, que deux : mais on

 auroit

auroit bien dû prendre garde aussi que, dans les ténèbres, un seul œil voit autant que cent; on auroit dû considérer, que la vue d'un mauvais Médecin n'est autre chose qu'une impertinente conjecture, & un abime de sots raisonnemens, qui ne servent qu'à rendre la vérité plus impénetrable, à mesure qu'ils se multiplient. Qui ne conviendra donc, que, de mettre sa vie entre les mains des plus aveugles, c'est précisément se jetter soi-même dans le précipice, & le chercher avec empressement? Si la multitude des Médecins n' étoit pas préjudiciable aux Malades, les Princes ne manqueroient pas d'en avoir un grand nombre à leur solde; mais, depuis qu' ADRIEN a fait graver sur son Tombeau cette triste Inscription, pour lui servir d'Epitaphe, *Turba Medicorum perii*: „Je suis mort, pour avoir eu trop de Médecins," à peine en entretiennent-ils autant qu'il en faut pour la bien-séance; & encore peut-être le font-ils plutôt pour s'accommoder à la mode, que pour le bien de leur santé & de celle de leur Famille. Ajoutons à cela que, s'il est difficile de choisir un bon Médecin parmi un si grand nombre d'ignorans, il le sera encore bien d'avantage, quand il s'agira d'y en chercher

cher plusieurs. Cela doit naturellement nous faire croire, que l'usage d'avoir plus d'un Médecin, est un abus qui n'a été introduit, que par la politique de tant de Charlatans, qui ont jugé cette ressource très-propre à se mettre eux & leur réputation en sureté contre toute sorte d'accidens : parce que, quand plusieurs Médecins assistent à la même cure, si le Malade vient à mourir, on n'en peut rendre responsable aucun d'eux en particulier; & ainsi, les homicides passent pour des morts innocentes & naturelles. Les *Consultes* procurent divers avantages considérables aux Médecins, non seulement en ce que, par les approbations mutuelles qu'ils se donnent tour à tour, les erreurs s'accréditent ; mais encore elles multiplient le gain, en leur fournissant de fréquentes occasions de s'appeller les uns les autres, & de se rendre réciproquement la pareille. On peut à juste titre comparer ces honnêtes-gens à des Corbeaux, qui, malgré leur gloutonnerie, ne pouvant venir à bout de dévorer entièrement un Cadavre, croassent tant & si fort, qu'il en font venir d'autres à leur secours.

Au moins, si les Hommes pouvoient remarquer le fatal trafic que de tels Mé-

decins font de leur peau, soit en leur persuadant, quoi qu'ils se portent bien, de se faire saigner au Printems, pour jouïr encore d'une meilleure santé pendant l'Eté, & de payer ainsi un tribut annuel de leur propre sang à une pernicieuse coutume, & faire au Médecin une rente perpetuelle dont on ne s'affranchit qu'en quittant la vie; ou par leurs impertinentes Recettes, qui ne font qu'aporter des obstacles & des retardemens fâcheux au recouvrement de la santé, que la Nature encore vigoureuse pouvoit rétablir en peu de tems ? Si les Hommes, dis-je, vouloient ouvrir les yeux sur leurs propres interêts, je suis bien sûr, qu'ils rougiroient de leur simplicité & qu'ils ne seroient plus si empressés à envoïer chercher le Médecin: ils n'hésiteroient pas à profiter d'un conseil que l'ignorance les empêche de goûter; & à s'en passer, ils trouveroient doublement leur compte; ils épargneroient leur bourse, & ils garantiroient leur vie d'un danger évident. Mais, afin que vous n'alliez pas vous imaginer, que ces abus soient des inventions d'un mauvais esprit, je veux que les Médecins mêmes ratifient ce que j'en ai dit. GALLIEN, dans son Commentaire sur le Livre des Maladies Epidémiques, en-

enseigne ingénûment & sans détour à ses Disciples, qu'ils doivent faire toujours le mal plus grand, qu'il n'est en effet; tant afin que les Malades n'aïent pas à se plaindre, s'ils ne sont pas plutôt guéris, que pour les engager à payer plus grassement, en leur faisant croire, qu'ils les ont tirés de dangereuses Maladies. (*) *Medicum debere persuadere ipsis morbum esse majorem quàm sit, ne fortè accusetur ab illis, nisi citò fuerint curati, & ut ampliorem largiantur mercedem, dum se à magnis affectibus crediderint liberatos.* Et MONTUO, Auteur de la même Secte, dit, que „tirer les Maladies en longueur, c'est la Vendange „des Médecins." *Producere morbos, & ægros diu in reditu habere, vindemia quædam est.* Mais, qu'est-il nécessaire de se donner la peine d'aller chercher de nouvelles preuves plus fortes, puisque DOM. SALA, célèbre Galeniste, & Professeur à *Padoue*, a déclaré publiquement, que la Médecine est l'Art de tromper le monde, & dont tout le monde est la dupe: *Medicina est ars illudendi mundum, & à quâ totus mundus delusus est.* Et afin que cette définition fût entendue de ceux même qui ne savent

(*) Com. 5. Liv. 6.

point le Latin, un autre Médecin l'a traduite en Langue vulgaire, d'une manière qui ne lui fait rien perdre de sa force.

Cependant, malgré toutes ces déclarations flétrissantes, malgré tout le mal que produit la Charlatanerie & le grand nombre des mauvais Médecins, l'usage a prévalu: la Raison n'est plus écoutée, & l'on permet indifféremment au premier venu d'abuser impunément d'un Art si dangereux. Les choses en sont même aujourd'hui sur un pié, qu'on diroit, que les Hommes ne font aucun cas de leur santé. D'un autre côté, si l'on considere quelle attention on apporte à s'informer de ce qui se passe chez nos Voisins, & même dans les Pays éloignés du nôtre, au moindre bruit, sur le plus mince soupçon de quelque Maladie Epidémique: à voir, dis-je, tous les soins, toutes les précautions que l'on prend d'ordinaire, pour assurer le commerce, tant des Voïageurs, que des Marchandises, on ne peut s'empêcher de croire, que les Hommes sont tout occupés de leur propre conservation. Quand au contraire, on les voit si inattentifs, si négligens à aporter le moindre remède au danger évident dont ils sont continuellement menacés, de la part de cette multitude épouvantable de mi-

miſérables Médecins, on ſe voit obligé de changer d'opinion : le moïen d'accorder deux choſes ſi oppoſées, la prudence ſcrupuleuſe du Gouvernement public, à ſe garantir d'un mal éloigné, & l'aveugle indifférence qui empêche ces mêmes Magiſtrats d'apercevoir une Peſte qui gagne tous les jours du terrein, & qui eſt toute prête à pénetrer juſques dans leurs maiſons!

Le monde n'a pourtant pas toujours été aſſez ſtupide, pour ne ſe pas appercevoir de cette Peſte domeſtique, de ce Fleau du Genre Humain. Pour en être convaincu, on n'a qu'à conſulter l'Hiſtoire: on verra, que *Rome* s'en eſt aperçue il y a long-tems, & y a ſu pourvoir avec ſageſſe: (*) *Roma dum fuit optima, prævidit hanc peſtem, vitandamque præmonuit.* A la verité, une négligence en elle-même ſi blâmable mériteroit quelque compaſſion, ſi le mal étoit moins ſenſible, & qu'il fût d'une toute autre nature. Mais, ne voit-on pas tous les jours, que le mauvais uſage de la Saignée met les Malades ſi bas, que les uns en demeurent eſtropiés pour toute leur vie, les autres entièrement privés de la vue, & d'autres enfin toujours valétudinai-

(*) PETRARQUE, dans le même endroit.

dinaires & ſans forces. On en voit ſe retourner triſtement dans leur lit, ennuïés des dégoutantes Potions qu'on leur a fait prendre ; d'autres ſe plaindre pitoïablement de la douleur que leur cauſent les Veſſicatoires, qu'on lui a appliquées, ou grillés du feu des mouches cantharides. Ici on en voit, que l'on a *alambiqués*, & fait bouillir tout vifs, pendant des ſemaines entières ; d'autres qu'on a rendus hétiques à force de diètes, & à qui, pour dernier confort, on charge l'eſtomac de pierres pulvériſées, qui ne peuvent ſervir de cordial, qu'à la bourſe des Apoticaires. Enfin, peut-on être ſpectateurs tranquiles, d'une pareille boucherie ? Eſt-il poſſible de fermer les yeux à la triſte expérience de tant de ſiècles, & de ne pas s'apercevoir de tous les maux que font ſoufrir aux pauvres Malades l'ignorance & la témerité de ces bourreaux impitoïables ? Pour moi, je ne ſai de quelle excuſe peut ſe ſervir toute la prudence humaine, pour juſtifier une ſemblable ſtupidité! Cependant, tel eſt l'aveuglement fatal de la plupart des hommes, que plus le remède eſt contraire à la raiſon, plus le breuvage eſt dégoutant, plus la médecine eſt cruelle, & plus ils ſe perſuadent avoir été bien traités ; & le

mau-

mauvais Médecin, au lieu du châtiment qui lui étoit dû en conſcience, n'en ſort que plus eſtimé, outre le ſalaire que l'on paye à ſes dignes ſervices.

C'eſt cette même pratique qui a mis autrefois de ſi mauvaise humeur ALFONSE LOPEZ, fameux Médecin de CHARLES V. & qui lui en a fait exprimer ſon indignation de la manière la plus forte. *Infirmos ſuppliciis infinitis injuſtè puniunt, Diæta exquiſitiſſima necant, pharmacis moleſtisſimis replent, crudelibus cucurbitis & urunt & ſecant, aliaque multa patrant, quæ capere memoria eſt impoſſibile; & quod magis indignationem nobis movet, ab errore crimineque mercedem accipiunt, ac punitionis loco præmia non exigua capeſſunt, laudantur quòd auxiliis multis adverſus morbos pugnaverint.* Ce qui revient à peu-près à ce que je viens de dire, mais exprimé plus élegamment, & avec une énergie qui témoigne aſſez le zèle qui faisoit parler ce ſavant homme. N'allez pas pourtant vous imaginer, que la ſtupidité des pauvres dupes s'en tienne là: ſi, au retour de l'Enterrement, les yeux encore baignés de larmes, ils ont beſoin d'envoïer chercher un Médecin, ils ne manqueront pas de prendre le même; & on peut leur appliquer ces paroles du Pſalmis-

miſte : (*) *Et cum occideret eos, quærebant eum.* Mais, comme l'Ignorance a toujours eu plus de partiſans, que la Sience & la Vertu, il me ſemble entendre les Avocats de ces Médecins ſanguinaires me faire cette nouvelle objection, d'un air rechigné : comment peut-on dire, que la métode ordinaire des Médecins, contre lesquels vous déclamez ſi fort, ſoit auſſi pernicieuſe que vous la faites, puiſque nous la voïons adoptée par tant de grands hommes, dont la réputation eſt ſolidement établie, & qui ne font pas difficulté de la mettre en pratique dans toutes les occaſions ? Il faut, qu'ils ſoient bien iniques, ou bien ignorans ! je ne dois, ni ne veux répondre à un ſemblable Dilemme : je dirai ſeulement, que PETRARQUE raconte à ce ſujet, qu'aïant parcouru toute la *France* & l'*Italie*, & aïant eu par-là occaſion de s'entretenir avec pluſieurs Médecins de cette ſorte, il en trouva enfin un qui lui parut très-ſavant dans ſa profeſſion ; que lui aïant demandé, pourquoi il ne l'exerçoit point, le Galeniſte lui répondit fort ſérieuſement qu'il étoit trop honnête-homme, & qu'il s'en faiſoit un ſcrupule de conſcience ; qu'il n'avoit garde de ſe ſervir d'un Mé-

tier

(*) Ps. 77. 34.

tier si pernicieux, pour tromper le monde; ni d'abuser de la simplicité des gens; que, si l'on savoit le peu d'utilité que le Genre Humain en tire, & encore assez rarement, & tout le mal qu'il fait souvent aux Malades, il y auroit sans doute beaucoup moins de Médecins. *Supercilio mæsto, & gravi, & amari digno, & ad fidem rei sat virium habente, timeo, inquit, Deo res hominum spectante, impietatem hanc committere, ut credulum vulgus circumveniam capitali fraude: cui si notum esset, ut mihi, quàm modicum, seu quàm nihil Ægro Medicus prosit, & quàm sæpè multum obsit, minor, & minùs phalerata esset acies Medicorum. Agant sanè, quoniam & agentium impietas, & patientium credulitas tanta est; abutantur simplicitate populorum, vitam polliceantur, & perimant & lucrentur, mihi nullum fallere, aut necare propositum est.* Ce sont ses propres termes.

Si cela est ainsi, je voudrois bien savoir pourquoi, quand les Peintres ont voulu représenter la Mort, ils se sont avisés de la dépeindre avec une Faulx à la main? N'y avoit-il pas assez d'Instrumens plus honnêtes & plus à portée, pour n'être pas obligés d'en aller emprunter de l'Agriculture? Si mes conjectures ne sont pas faus-

ſes, ils ont voulu que cette Faulx ſervît de Hiéroglyphe, pour nous faire entendre, que, comme cet inſtrument ruſtique moiſſonne dans les Prés indifféremment toute ſorte de Plantes, de même la Parque impitoïable coupe le fil de la Vie humaine, ſans aucun égard ni à l'âge, ni à la condition. Malgré cette raiſon, ſi j'étois Peintre, je laiſſerois aux Forêts cette alluſion champêtre; & j'aimerois beaucoup mieux repreſenter la Mort ſous la figure d'un mauvais Médecin, avec cette Deviſe: *Æquo pulſat digito:* parce que, comme celui-ci traite de la même manière tous ceux qui tombent entre ſes mains, jeunes, vieux, & de quelque tempérament qu'ils puiſſent être, il me ſemble, que par-là, j'exprimerois plus au naturel l'indifférence de la Parque; & ce qui me le fait croire encore davantage, c'eſt que, ſelon TH. PRISCIANUS: *Occiditur æger, non moritur:* „on ne laiſſe „pas mourir le Malade, on le tue" Il faut avouër, que c'eſt un trait de prudence aſſez bien imaginé par les Médecins, quoi qu'il ne leur ait été ſuggeré que par leur avidité pour le gain, de faire repreſenter la Mort avec un inſtrument ruſtique à la main, pour nous la faire regarder comme exilée des Villes, & y augmenter la con-

fi-

fiance en l'usage de la Médecine : car autrement, il y auroit bien des Malades qui ne voudroient voir aucun Medecin, pour ne point ajouter un nouveau degré à la peur que leur cause l'original, par celle que leur donneroit encore la copie ; & pour n'avoir point devant les yeux une nouvelle representation de la Mort, quoique sous une apparence de santé. C'est aussi, sans doute, par une fine politique de la Mort, qu'elle ne s'est point voulu faire voir en équipage triomphant, tant pour ne point décréditer une opinion si flateuse & si favorable aux Médecins, que parce que, d'elle-même, elle auroit fait assez mal ses affaires dans les grandes Villes, si elle n'avoit pas été bien secondée par ces dignes ministres, qui sont si exacts à lui faire payer par les pauvres mortels les tributs prématurés de la foiblesse humaine. En effet, qu'est-ce que la plupart des *Récipés*, si non autant de Lettres de change, que les ignorans Médecins remettent à la Mort, pour se payer à vue d'un prétendu remède ? puis qu'en mettant dans l'estomac de leurs Malades la moitié d'une boutique d'Apoticaire, ils le leur font payer de la vie, sans attendre que le tems soit échu.

La Mort entend trop bien ses intérêts, pour ne pas voir combien il importe à sa cruauté de s'entendre avec ces braves Médecins : elle n'ignore pas, qu'enfin sa jurisdiction a ses bornes, & qu'il faut nécessairement, que l'Homme ait quelque existence, pour pouvoir être soumis à la dureté de sa loi : & son Empire cruel ne se seroit, pour ainsi dire, jamais étendu au de là de ce Monde, si elle n'avoit eu pour complice de sa tirannie la malice ou l'ignorance d'une semblable profession. Comment auroit-elle pu, avec sa Faulx, retrancher du tronc maternel tant d'Entes cachées, & faire perdre à la fécondité même ses fruits, formés à peine, sans le fer abortif de cette digne seconde ; comment auroit-elle pu parvenir à empoisonner, à mettre dans le même tombeau l'espérance de tant de créatures possibles, & à éteindre, avec la propagation des Descendans, la providence même de la Nature, sans une pareille confedération. Aussi, graces aux forces auxiliaires des faux Médecins, tout cela lui a réussi à merveilles ; au lieu que, sans ce secours, elle seroit restée à moitié chemin. Elle peut bien aller avec sa Faulx se promener dans les campagnes, & dans tous les lieux où il n'y a point de

telle

telle profeſſion. Pour nous, nous voulons, ne lui en déplaiſe, nous la repreſenter plus au naturel : du moins, avec une Lancette à la main, nous pourrons nous détromper les yeux, ſi nous avons le malheur ou la ſimplicité de ne pouvoir nous éclairer l'eſprit, & diſcerner d'où viennent les Abus. Nous croïons, qu'il eſt de la prudence d'adopter les Erreurs qui ſont en vogue : nous ne croïons jamais rien faire de mieux, que quand nous faiſons ce que fait la plus grande partie des Hommes; &, par une Philoſophie de bêtes, nous ſuivons les ſentimens & les traces les uns des autres, comme l'a dit autrefois SENEQUE, (*) *Pecudum more antecedentium gregem.*

La Mort a ſu mettre à profit cette ſtupide ſympathie, pour introduire par-tout l'uſage des faux Médecins; & de peur qu'on ne les reconnût, pour être ſes Emiſſaires, elle leur a donné un nom dont la ſignification pût faire croire aux Hommes, qu'ils leur étoient envoïés pour leur conſerver la ſanté, & la leur faire recouvrer, quand ils l'auroient perdue, au lieu qu'ils ne ſont propres qu'à la ruiner en-

(*) De vita beata.

tièrement. C'eſt cetre déteſtable politique dont s'eſt bien aperçu CATON, qui le faiſoit s'écrier, dans les transports de ſon indignation contre cette eſpèce de Médecins: *Irrumpunt in orbem noſtrum magno agmine Medici; atque utinam Medici, & non Medicorum ſub inſignibus Medicinæ hoſtes armati*. „On voit, dit-il, les Médecins inonder le Monde à grands flots: encore „plût à Dieu, que ce fuſſent des Méde„decins! mais ce ſont les ennemis des Mé„decins mêmes, qui viennent à main ar„mée, ſous les Etendarts de la Médeci„ne." Afin même, que nous ne venions pas à pénetrer l'équivoque du nom, elle permet quelquefois que nous retirions quelque petit bénéfice de leurs Recettes, pour parvenir d'autant plus ſûrement à établir le crédit de la Supercherie & de l'Impoſture. En cela, elle ſe ſert du Stratagême que mettent en uſage certains gueux, qui, avec un très-petit capital, ſont aſſurés de gagner cent pour un: ils s'en vont aux Marchés les plus fréquentés; & là, dans l'endroit le plus apparent, ils ouvrent une belle Lotterie, fournie abondamment de toute ſorte de galanteries étrangères miſes en ordre, & qui forment la plus agréable perſpective. Un tel ſpectacle

tacle charme les yeux : l'eſpérance y attire les gens en foule : & comme chacun eſt porté naturellement à ſe flatter de la fortune, on ſe hazarde ſans peine à y mettre quelque argent. La friponnerie conſiſte dans la grande quantité des billets faux, qui excede ſans proportion le nombre des bons ; ce qui fait que néceſſairement, presque tous ceux qui ont été aſſez ſimples pour y mettre en ſont enfin la dupe. S'il s'en trouve quelcun qui ait eu du bonheur, on en fait grand bruit ; & ce gain ne manque pas de tenter encore d'avantage ceux qui étoient déja diſpoſés à eſſayer leur fortune. Et c'eſt ainſi, qu'à l'envi l'un de l'autre, une infinité de gens hazardent & perdent leur argent, & qu'un ſeul homme en atrappe des Milliers. Voilà juſtement ce qu'a fait la Mort : elle a ouvert dans les Villes autant de Lotteries, qu'il y a de Boutiques d'Apoticaires. (*) *Poſteà fraudes hominum, & ingeniorum capturæ officinas invenere iſtas, in quibus ſua cuique homini venalis promittitur vita.* C'eſt-à-dire ; „la ſupercherie & l'avarice des „Hommes leur a fait inventer ces Bouti-„ques, où l'on vend en détail, ou du

 „moins,

(*) PLINE, Liv. 4.

„moins, où l'on promet à tout Acheteur „de la ſanté pour ſon argent ". Remarquez bien l'ordre & la quantité des bouteilles, des boëtes, des flaccons, des tiroirs, des phioles, dont le frontiſpice eſt ſuperbement paré de noms *Grecs*, *Arabes*, *Latins*. Cette drogue eſt bonne pour un mal; celle-là pour un autre; une troiſième pour pluſieurs ſortes de maux: enfin, il n'y a aucune maladie dont on n'y trouve l'antidote. C'eſt-là que, ſans s'embaraſſer du prix, on voit moudre les perles, pulvériſer les jacintes, les émeraudes, & les autres pierres précieuſes les plus dures, que l'on croit ſalutaires, parce qu'elles coutent beaucoup. Vous y voïez tous les jours arriver des drogues étrangères du nouveau Monde, des Bezoars de l'*Orient*, des Fébrifuges de la *Chine*, des Baumes du *Perou*, des Mumies de l'*Arabie* déſerte, une infinité de Végetaux des montagnes du *Congo*, & des prairies du *Mogol*. En un mot, il n'y a point de coin de la Terre quelque éloigné qu'il ſoit, où ces Apoticaires n'aïent quelque commerce ou des correſpondances, depuis qu'à la honte de la Providence Divine, ſi je l'oſe dire, on s'eſt aviſé de croire, que la plus légère indiſpoſition ne peut ſe guérir, ſans

le

le secours de quelque drogue étrangère : (*) *Ulceri parvo Medicina à rubro mari imputatur* : Pour la moindre ulcère, dit Pline, on a recours à des remèdes, que l'on fait venir de la *Mer rouge*. Si par hazard, vous vous trouviez à l'appareil pompeux de la composition somptueuse du Mithridate ou de la Thériaque, je suis bien sûr, que vous seriez surpris de voir des centaines d'Ingrediens, tous de climats étrangers, de vertus & de qualités differentes, entrer dans le mélange de ces antidotes, & la Botanique de plusieurs Provinces s'épuiser, pour la dose d'une seule demi-dragme. Pline indigné, à la vue de ces magnifiques fraudes, s'exprime en ces termes : *Tyriaca vocatur excogitata compositio luxuriæ : fit ex rebus externis, cum tot remedia dederit Natura, quæ singula sufficerent. Mithridaticum antidotum ex rebus quinquaginta quatuor componitur, interim nullo pondere æquali, & quarumdam rerum sexagesima denarii unius imperata. Quo Deorum perfidiam istam monstrante? Hominum enim subtilitas tanta esse non potuit : ostentatio artis, & portentosa scientiæ vendicatio manifesta est.* Ce qui revient à ceci, en *Fran-*

(*) Dans le même endroit.

çois : „La Thériaque n'eſt qu'une inven„tion de l'orgueil des Hommes : elle eſt „toute compoſée de choſes étrangères, „quoique la Nature nous ait libéralement „fourni tous les remèdes néceſſaires. Le „Mithridate eſt compoſé de cinquante qua„tre différens Ingrediens, tous de poids „inégal, de ſorte qu'il y en a qui ne „pèſent pas la ſoixantième partie d'un „ſcrupule. Quel eſt celui des Dieux qui „a été aſſez perfide, pour en enſeigner „la préparation? car toute la ſubtilité des „Hommes n'étoit pas capable de l'inven„ter. Quelle vanité de l'Art, quelle mon„ſtrueuſe oſtentation de Sience?"

D'un autre côté, les Malades, preſſés de leurs maux, & flattés en même tems de l'eſpérance que leur donne tant de Santé en perſpective, mettent leur vie entre les mains du Médecin, dont les Recettes ſont les Billets de la Lotterie. Mais, comme les ignorans & les charlatans ſont en très-grand nombre, auſſi d'ordinaire n'aportent-elles aux pauvres Patiens que des maux beaucoup plus conſidérables, S'il arrive, par hazard, dit C: AGRIPPA, que le Malade rencontre le *Récipé* de la Santé, *fit plauſus intolerabilis*, ce ſont des applaudiſſemens dont on ne voit

voit point la fin; & il n'en faut pas davantage, pour augmenter la confiance en cet Art; puisqu'il n'est que trop vrai, qu'un seul homme guéri lui attire beaucoup plus de réputation, qu'une centaine d'autres tués ne lui fait de deshonneur. La raison pour laquelle nous nous abusons si facilement, c'est que nous ajoutons plus de foi à ce qui nous frappe l'oeil, ou l'oreille, que nous ne sommes touchés des choses qui ne peuvent être aperçues que par un prudent examen, & par un jugement impartial. Pour nous éblouïr, il suffit du brillant effet d'un éclair: que le moindre atome de jour étincelle autour de nous, c'en est assez pour nous faire regarder comme lumineuses les plus épaisses ténèbres de la nuit. On peut dire avec vérité, que les mauvais Médecins ont cela de commun avec les Astrologues, à qui il suffit de rencontrer juste une fois, pour faire passer ensuite toutes leurs impostures. *Astrologorum proprium est, ut coram vulgo una fortuita veritas etiam publicis mendaciis fidem faciat*; de même, c'en est assez qu'une cure réussisse à un Médecin de cette espèce, pour justifier en suite tous ses homicides.

Je voudrois bien savoir ce que l'on pour-

roit opposer à tout ce qui vient d'être dit: & si les choses sont ainsi, quel parti nous reste-t-il à prendre, quand nous sommes malades? N'aurons-nous recours à aucun Médecin; & sera-t-il dit, au grand scandale de la Raison humaine, que nous méprisons la providence de la Nature? Nous avons vu jusqu'ici, combien il est difficile de discerner un bon Médecin, entre tant d'ignorans, par raport à toutes les circonstances qui peuvent concourir à nous tromper, dans le choix que nous en voudrons faire : & je croi avoir démontré, que souvent nous sommes la dupe des apparences, qui nous represenent les choses tout autrement qu'elles ne sont. Nous pouvons être séduits par la réputation & les grandes louanges, que donnent à leurs Médecins ceux qui en ont été guéris; parce que peut-être, comme dit AUSONE, c'est plutôt un effet du hazard, que de l'habileté du Médecin : *Evasere Fati ope, non Medici.* Les Médecins nous trompent de leur côté; & nous nous trompons nous-mêmes, lorsque trop attachés à nos propres opinions, ou ne consultant que notre humeur, nous inférons la capacité d'un Médecin de certaines prérogatives qui ne contribuent en rien à le rendre tel; ou

que

que nous donnons tout à la force des recommandations & de l'amitié, au préjudice du vrai mérite & de la vertu. Ce sont-là autant d'obstacles, qui nous empêchent de distinguer les véritables Medecins d'avec les Charlatans; puisque, s'il est vrai, que nous ne pouvons que choisir à tâtons, quand nous supposerions même, que le nombre en est égal, il y aura toujours autant de risque, que de fortune, dans notre choix: mais, comme nous avons vu, que le nombre des ignorans est infiniment plus grand, que celui des autres, nous devons avouër, que le danger de nous tromper en est d'autant plus évident. Ce sont ces réflexions sensées, à ce que je m'imagine, qui ont suggeré à BENTIVOGLIO les vers dont voici la traduction.

J'admire le bon sens du pauvre Villageois:
Quand la Fièvre le prend, sans autre Médecine,
Il sait s'en consoler, en vuidant sa chopine;
Et laisse le Quina *pour les riches Bourgeois.*
Dans le fort de l'accès, il avale son vin:
Et comptant sur les soins de la sage Nature,
Il s'en promet bientôt une guérison sure.
Où pouvoit-il trouver un meilleur Médecin?

Nous

Nous pouvons donc conclure, que, quand nous ne ſommes pas ſûrs d'avoir un bon Médecin, il vaut mieux nous en paſſer, par raport à la difficulté du choix. La prudence le veut ; parce que le nombre des ignorans eſt fort grand, & qu'on a tout à en appréhender, tant pour la bourſe, que pour la vie même : & enfin, parce que, lorsque nous ſerons aſſez ſages, pour ne plus nous remettre entre leurs mains, nous ne leur donnerons plus occaſion de venir troubler, par leurs ſottes conjectures, les diſpoſitions intérieures, & les criſes ſalutaires que la Nature nous envoie. Du moins, quand nous verrons approcher le moment fatal, nous aurons la conſolation d'être arrivés le plus près qu'il nous aura été poſſible, des bornes qu'il n'eſt pas permis à la fragilité humaine de paſſer. „Tu lui as préſcrit ſes limites, & il ne paſſera pas outre", dit l'Ecriture.

Conſtituiſti terminos ejus, qui præteriri non poſſunt. JOB. 14.

DIS-

DISCOURS II.

Que la Médecine est une Sience réelle; mais que cela n'empêche pas, que chacun ne puisse être Médecin de sa propre personne.

Je serois fâché, que ce que j'ai avancé dans le DISCOURS précedent me fît prendre pour un Athée en Médecine. Si quelcun en avoit conçu de moi une pareille opinion, il se tromperoit fort dans son calcul, & il pourroit bien compter de me trouver plus disposé, que personne, à en soutenir l'existence. Et qui en peut douter? puisque, quand la Sainte Ecriture ne parleroit pas en sa faveur, toute la Nature en deffendroit la cause, par le langage muet, mais énergique, d'un nombre infini de vertus renfermées dans toutes les choses sublunaires. En effet, en quel lieu, en quelle partie du Monde la Médecine ne se manifeste-t-elle point? Est-ce dans le Feu; mais les Chymistes,

miſtes, par la chaleur de leurs fourneaux, vous la feront voir dans leurs Vaiſſeaux artificiels, ſous la forme d'Eſprits & de Quintes Eſſences. Eſt-ce dans l'Air ? mais, ne voit-on pas tous les jours, que le ſimple changement d'Air fait que les Maladies ſe guériſſent d'elles-mêmes ? Eſt-ce dans l'Eau ? mais nous avons l'expérience journaliere de tant de Fontaines, de tant de Bains, d'où nous voïons revenir en parfaite ſanté des Hopitaux entiers de Malades. Eſt-ce enfin dans la Terre ? mais, que trouve-t-on autre choſe, dans ſes entrailles, que des Mineraux ſalutaires, qu'elle offre à nos beſoins ? que voit-on autre choſe ſur ſa ſuperficie, que des boutiques d'Apoticaires, que la Nature nous preſente libéralement dans les Jardins, dans les Prairies, ſur les Collines, & ſur les Montagnes ? (*) *Ne Sylvæ quidem horridiorque naturæ facies medicinis carent: ſacra illa parente rerum omnium non remedia diſponente homini, ut Medicina fieret etiam ſolitudo ipſa.* „Il n'y a point, dit „ce ſavant Naturaliſte, de Forêt ſi dé„ſerte, ni de ſolitude ſi affreuſe, qui ne „nous offre quelques Remèdes. Cette
„ſa-

(*) PLINE, Liv. 24.

„ ſage Mere de tout ce qui exiſte ne s'eſt „ point contentée de diſtribuer ſeulement „ en certains endroits particuliers les ſe- „ cours qu'elle diſtinoit à l'Homme, con- „ tre ſes Infirmités; elle a voulu, que les „ Déſerts mêmes lui produiſiſſent les cho- „ ſes néceſſaires à la ſanté". En effet, on trouve des Médecines par-tout, dans l'Air, dans l'Eau, dans la Terre, & ſur ſa ſurface; où l'on rencontre un nombre infini d'Animaux de toute ſorte d'eſpèces, qui préparent aux Hommes des Antidotes, pour tous les maux qui peuvent l'affliger. C'eſt pour la Médecine que le Printems donne ſes fleurs, que l'Eté produit les baumes, & que l'Automne nous preſente ſes fruits, dans leur maturité. En quel endroit donc peut-on dire, que la Médecine ne ſe manifeſte point? Si elle eſt ſi univerſelle, ſi abondante, & ſi libérale, qu'elle va d'elle-même au devant de tous nos beſoins, il eſt conſtant, qu'il n'y a point de miſérable, quelque ſolitaire qu'il ſoit, qui puiſſe dire, qu'il ne naît point autour de ſa cabane tout ce qui lui eſt néceſſaire, pour remédier à ſes indiſpoſitions. (*) *Cum*

re-

(*) PLINE, dans le même endroit.

remedia vera pauperrimus quisque cænet. Que ſi, malgré tant de témoignages autentiques, & dont l'expérience ſe preſente tous les jours à nos yeux, il ſe trouve encore quelcun qui oſe nier l'exiſtence de la Médecine, il faut qu'un tel homme ait un grand fonds d'obſtination! Et pour moi, j'apprehendrois, que, par une juſte punition de ſon extravagante incrédulité, quelque malheur imprévu, ne le transportât en *Egipte*, où ſon cadavre enſéveli dans les ſables, & enſuite changé en Momie, l'obligeât à lui rendre après ſa mort, par de ſalutaires effets, l'eſtime que ſon ignorance l'auroit engagé à lui refuſer pendant ſa vie. Alors, le poiſon de ſa médiſance, devenu antidote pour les autres, à qu'il procureroit la ſanté, ſeroit une démonſtration palpable de l'exiſtence indubitable de la Médecine.

Il paroît, par toutes les Hiſtoires & les Fables des Anciens, que loin d'en révoquer en doute la réalité & l'excellence, ils en ont fait tant de cas, que, pour en mieux relever le mérite, ils n'ont point fait difficulté de lui donner une origine celeſte: ils ont feint, comme on le voit dans OVIDE, qu'APOLLON & ESCULA-

PE

PE se glorifioient d'en avoir été les inventeurs :

Inventum Medicina meum est ; opifexque per orbem,
Dicor, & herbarum subjecta potentia nobis.

Ils avoient tant de vénération pour ceux qui en faisoient profession, qu'ils leur élevoient des Autels, où ils leur rendoient leurs adorations, dans l'opinion où ils étoient, qu'il y avoit quelque chose de miraculeux, & qui étoit au dessus des forces de la Nature, à savoir rendre la santé à ceux qui l'ont perdue : de sorte que la reconnoissance d'un si grand bien les a rendus idolâtres de ceux à qui ils s'en croïoient redevables ; & qu'ils ont bâti des Temples en l'honneur d'un Art si utile au Genre humain. Mais, me dira quelcun, quelle étrange métamorphose est celle que nous voïons de nos jours? Quoi ! La Médecine enlevoit autrefois les adorations aux Dieux, qu'elle faisoit négliger ; elle s'attiroit l'encens des Peuples; & aujourd'hui elle est devenue l'objet de la raillerie, (*) elle fait le sujet des Pièces de

(*) Coméd. de MOLIERE.

de Théatre & le divertiſſement des Comédiens *François* qui la tournent en ridicule. Voila un changement bien extraordinaire ! Paſſer des Louanges à la Satire, des Applaudiſſemens à la Raillerie. On n'en ſera nullement ſurpris, quand on en voudra rechercher la cauſe, ſans partialité : on découvrira facilement, que ce changement ſi étrange ne vient point de la fauſſeté de la Médecine en elle-même, mais uniquement de l'ignorance de ceux qui s'en mêlent, ſans la ſavoir ; & qui rendent l'Art ſuſpect & mépriſable, par la mauvaiſe application qu'ils font des remèdes. Cela eſt ſi vrai, qu'au rapport de PLINE même, ſi les *Romains* ont chaſſé les Médecins de tous les Pays dont ils étoient les Maîtres, ils n'ont pourtant pas condamné la Sience : (*) *Non rem antiqui damnabant, ſed artem.* Auſſi voïons-nous, que, quoiqu'il y ait beaucoup de Nations, & ſur-tout la vaſte Monarchie des *Turcs*, où l'on ne trouve point de Médecins, cependant, on les voit ſuivre exactement beaucoup de règles de la Médecine : leurs Malades obſervent une rigoureuſe Diète, & ils uſent ſouvent de leurs breuvages parti-

* *Liv. 29.*

ticuliers, & d'autres remèdes que l'expérience leur a fait trouver salutaires. (*) *Hæc ratio Romanorum, ac Barbarorum plerumque, quæ non in artis vituperationem, sed artificum solùm cedit.* „ Cette conduite „ des *Romains* & de la plupart des Peu„ ples *Barbares* ne tendoit point à desho„ norer la Médecine, mais seulement à fai„ re voir combien ils méprisoient les I„ gnorans, qui en faisoient profession ", dit CARDAN. Nous pouvons donc rétablir la Médecine dans ses anciens droits; nous devons lui rendre l'estime dont elle a joui dans les premiers siècles; & faire retomber tous les reproches & l'infamie sur ceux qui, malgré leur ignorance, ont la témerité d'entreprendre un Métier si difficile. Telle a été, sans doute, l'intention de tous ces Auteurs célèbres, qui semblent en vouloir à la Médecine, quoique tous leurs Discours méprisans & leurs termes injurieux ne s'addressent qu'à ceux qui osent l'exercer, sans en avoir une connoissance suffisante. Car je ne me persuaderai jamais, qu'il y ait des gens sages, qui puissent révoquer en doute une chose, que l'expérience journalière a rendu si

* *Encom. Medicinæ.*

si sensible & si indubitable.

Quand j'aurai bien établi l'existence ou la réalité de la Médecine, je sai que l'on me rappellera ce que j'ai avancé dans le I. DISCOURS, & que l'on ne manquera pas de me dire : Si la Médecine est une Sience réelle, pourquoi ne devons-nous pas nous servir de ceux qui la professent? Serons-nous desobéïssans au précepte de l'ECCLESIASTIQUE, qui nous ordonne d'honorer le Médecin à cause de la nécessité ? (*) *Honora Medicum propter necessitatem.* Tous les Théologiens, tous les Casuistes ne nous obligent-ils pas quand nous sommes Malades de nous remettre entre les mains de quelque Médecin, pour ne point pécher contre la charité, & manquer à ce que nous nous devons à nous-mêmes ? Fort bien. Cependant, si vous voulez examiner sérieusement ce que j'ai dit ci-dessus, il ne sera pas fort difficiler de le concilier avec les vérités dont il s'agit à present. En effet, quand Dieu nous ordonne d'avoir du respect pour le Médecin, il est sans contredit, que ce précepte ne regarde que ceux qui sont experts dans leur Art : de sorte que, quand on

(*) Chap. XXXVIII.

on est assuré, ou par une révelation expresse, ou autrement, que le Médecin sur lequel on a jetté la vue est un de ceux-là, alors on est obligé de s'en servir, & de l'honorer. Mais cela ne doit nullement s'entendre de ceux qui, pour me servir encore une fois de la même expression de TERTULLIEN, que j'ai déja citée, *Nominis phantasma tantum affectant*, qui n'ont de Médecin que la robe, & une réputation qu'ils se sont faite à force d'affectation, & par des voies indignes d'un homme d'honneur. Au contraire, nous voïons, que Dieu s'en sert pour punir les Hommes de leurs crimes, lorsqu'il permet, que cette honnête sorte de Peste s'introduise dans un endroit. Alors, la Vangeance celeste nous laisse prendre le change, dans le choix que nous faisons d'un Médecin : elle nous cache la main du Bourreau sous l'exterieur d'un ESCULAPE, afin que, dupes de notre propre opinion, nous puissions avaler sans nous en apercevoir le *Récipé* du châtiment divin. Telle fut la mort du Roi ASA, (*) *Nec in infirmitate suâ quæsivit Dominum, sed magis Medicorum in arte confisus est*,

(*) PARALIP. 2.

est, „ qui dans son infirmité, n'a point „ recherché le Seigneur, & a mis toute „ sa confiance en l'Art des Médecins. " Relisez avec plus d'attention le chapitre de l'ECCLESIASTIQUE que j'ai cité; & vous pourrez remarquer, que, quand il nous y est ordonné d'honorer le Médecin, ce précepte est exprimé au nombre singulier, pour nous faire entendre, que tous les Médecins ne sont pas dignes d'être honorés. C'est aussi par la même raison, qu'il y est dit: „ Honore le Médecin: Fai place au Médecin: Et la science du Médecin le fera respecter: *Honora Medicum: Da locum Medico: Et disciplina Medici exaltabit caput illius*; tous Passages qui étant singuliers, ne peuvent être entendus que de celui qui est un véritable Médecin. Au lieu que, quand Dieu déclare, qu'il veut châtier quelque pécheur, il le menace de le faire tomber dans les les mains du Médecin ignorant: (*) *Qui delinquit in conspectu ejus qui fecit eum, incidet in manus Medici:* „ Celui qui péche „ en la presence de Dieu, qui lui a donné „ l'être, tombera dans les mains du Mé- „ decin"; car il est clair, que, dans ce Pas-

(*) ECCLESIAST. 38. 15.

Passage, il s'agit du mauvais Médecin; puisque ce ne seroit pas une punition, que de tomber entre les mains d'un homme qui seroit bien versé dans la véritable Médecine. J'ai souvent réflechi sur cette expression, & je tâchois de pénetrer la raison pour laquelle Dieu, voulant intimider les pécheurs, les menace de les faire tomber dans les mains du Médecin. Quelle espèce de châtiment ou de vangeance, disois-je, est-ce que celle-là? Ne tient-il point en son pouvoir toutes les sortes d'infirmités; & toutes les infortunes qui peuvent arriver aux Hommes ne dépendent-elles point de sa volonté? Il a autrefois puni l'obstination des *Egiptiens*, par d'affreuses ulceres : il a envoïé aux *Philistins* des plaies encore plus honteuses, parce qu'ils retenoient l'Arche : il châtia Herode d'une multitude de vermine, qui lui couroit sur tout le corps, & le rongeoit. Ce fut par un effet de son pouvoir absolu, que la Sœur de Moïse demeura lépreuse; Eliodore muët & paralitique; que Jeroboam eut tout d'un coup la main droite percluë, & le Roi Ozias la face toute couverte de lèpre., pour ne point parler de tant d'autres exemples, dont l'Ecriture Sainte fait mention. Pourquoi

donc menace-t-il ici les pécheurs impénitens de les faire tomber entre les mains du Médecin? Il faut croire, qu'un pareil châtiment est sans comparaison plus terrible, que quelque autre infirmité que ce puisse être. *Nil malo Medico perniciosius* : „ il „ n'y a rien de plus pernicieux, de plus re„ doutable, qu'un mauvais Médecin". La raison en est claire : la Nature toute seule peut guérir un grand nombre de Maladies, qu'on abandonne à ses soins; mais, s'il arrive que l'ignorance d'un mauvais Médecin vienne se joindre au mal, la vie des pauvres Malades ne peut être en plus grand danger, & il en réchappera bien peu. C'est par cette même raison, que Dieu, pour intimider davantage la témérité humaine, a voulu prononcer de sa bouche adorable cette menace foudroïante, *Faciam ut incidat in manus Medici* : „ Je le ferai tomber dans les mains du Mé„ decin". C'est le sort des calamités temporelles, que les moïens même que nous emploïons, pour recouvrer la santé, sont très-souvent la cause de notre mort : pour échaper à un danger, nous nous jettons dans un autre beaucoup plus grand : & c'est ce qui a fait dire à un Poëte :

In-

Incidit in Scyllam cupiens vitare Charibdim,
Qui morbum fugiens incidit in Medicum.

Voici la traduction de ce Distique *Latin.*

Tel se croit fort prudent, qui fait une folie:
Pour éviter Charibde, on tombe dans Scylla.
Tu redoutes la Mort, tu fuis la Maladie;
Tu cours au Médecin? Justement! t'y voilà.

La raison pour laquelle les Théologiens veulent, que nous aïons récours aux Médecins, lorsque nous sommes Malades, est que nous ne devons rien negliger de ce qui peut nous être de quelque utilité, dans nos indispositions. Comme l'Ame a besoin de l'absolution d'un Prêtre, qui la purge du péché qu'elle a commis, en transgressant quelcun des Commandemens de Dieu, de même, le Corps a besoin du secours d'un Médecin, quand il est attaqué de quelque Maladie. Il est vrai, que la comparaison n'est pas tout-à-fait juste, à la rigueur; & qu'il y a quelque différence entre le Confesseur & le Médecin du Corps. La santé de l'Ame est bien de plus grande importance que celle du Corps; aussi Dieu, par sa Sagesse & sa

Bonté infinies, nous a donné des moïens beaucoup plus faciles & plus sûrs, pour purifier l'une, que pour remedier aux infirmités de l'autre : il concourt, comme Auteur de la Grace, à la guérison de l'Ame; & à celle du Corps, simplement comme Auteur de la Nature. Si, par ignorance ou par inadvertence, le Médecin spirituel fait quelque faute, le souverain Médecin de l'Ame la corrige & y supplée; mais, si le Médecin du Corps fait quelque bévue, comme il n'a personne pour le redresser, & que Dieu laisse agir les causes secondes, aussi ne peut-il, sans un Miracle particulier, réparer le mal qu'il a fait. Car, si Dieu vouloit remedier aux fautes sans nombre que font les Médecins, il faudroit qu'il multipliât l'ombre de S. PIERRE beaucoup davantage, qu'il n'a autrefois multiplié le Pain dans le Désert; & qu'il allât de maison en maison, pour y faire presque autant de Miracles, qu'il s'y trouveroit de Malades. Mais, comme il a laissé la Médecine à la discretion des Hommes, si ceux qui l'exercent n'en savent pas le véritable usage, nous en avons plus ou moins à appréhender, à proportion de leur ignorance; puisqu'ils peuvent aussi bien nous soulager, par un re-

mè-

mède donné à-propos, que nous nuire, par un autre qui ne conviendroit point, C'eſt ce qui a fait dire à OVIDE, que la Médecine peut quelquefois nous rendre la ſanté, mais, qu'elle peut bien auſſi nous faire perdre la vie:

Eripit interdum, modò dat Medicina ſalutem.

De ſorte que nous ne devons pas être moins attentifs à nous garder des mauvais Médecins, qu'à rechercher l'aſſiſtance de ceux dont la vertu & la capacité nous ſont connues. Il eſt bien vrai, que, comme le nombre de ceux-ci eſt très-petit, il nous importe beaucoup d'y penſer plus d'une fois, avant que d'en appeller aucun, pour n'avoir point enſuite à nous reprocher de nous être mis nous-mêmes un Serpent dans le ſein, & d'avoir contribué, par notre imprudence, à notre propre malheur. C'eſt cette même difficulté, de diſtinguer les bons Médecins d'avec les ignorans, qui m'a fait dire, qu'il vaut mieux s'en paſſer, que d'en prendre un au hazard; & par-là, s'expoſer à aggraver ſon mal. Et on ne doit pas inférer de tout ce que j'ai pu avancer à ce ſujet, que je deſapprouve l'u-

l'ufage des Médecins, pour aucune autre raifon, que parce qu'il eft très-facile de fe méprendre dans le choix que l'on en fait, comme je croi l'avoir folidement prouvé. D'ailleurs, pour pouvoir avec fureté diftinguer les véritables Médecins d'avec les Charlatans, il faudroit que chacun eût quelque connoiffance de la Médecine; puisque, s'il eft vrai, qu'un Aveugle eft incapable de juger des couleurs, *Si cæcus non judicat de colore*, il n'eft pas moins impoffible, à tout homme qui ignore en quoi confifte ce qui fait le véritable Médecin, de le difcerner entre tant d'ignorans. Mais, d'où vient donc, pourra-t-on encore me répliquer, qu'il n'y a point de Malade qui n'ait quelque Médecin, qu'il croit devoir préferer à tous les autres? Cela vient de ce que, quand nous n'avons aucune connoiffance des chofes dont nous devons faire choix, nous en jugeons fuivant notre humeur, nous ne confultons que notre fantaifie; & de-là il arrive, que notre choix tombe toujours fur ce qui a le plus de rapport à notre tour d'efprit particulier. C'eft ainfi, que les Malades, qui ne peuvent juger des Médecins, que par la vue, ou par ce qu'ils en ont entendu dire, ne fuivent que leur

leur goût dans le choix qu'ils en font; l'un prend celui-ci, l'autre appelle celui-là, uniquement entrainés par de certains avantages, ou par des qualités perſonnelles, qui n'ont rien de commun avec ce qui fait le caractère eſſentiel & ſpécifique du véritable Médecin. C'eſt auſſi par la même raiſon que, ſouvent les plus accrédités ſont les plus fourbes & les plus impoſteurs, ceux qui ſavent le mieux s'accommoder aux différens génies, & s'inſinuer le plus adroitement dans les eſprits, par leurs affectations. C'eſt une vérité inconteſtable; car, ſans doute, ſi les Malades étoient capables de juger ſainement de l'habileté du Médecin, ils ne ſe ſerviroient que de ceux qu'ils ſauroient exceller dans leur Art; & les ignorans n'auroient plus qu'à chercher quelque autre Métier. Cependant, nous voïons, qu'il n'y a point de miſérable Charlatan, qui ne ſoit emploïé; & qui n'ait ſes partiſans, qui le mettent au-deſſus de tous les Médecins. D'où cela peut-il venir, que d'un goût particulier, qui les fait tous prendre pour d'habiles-gens? Il n'y a point d'ignorant qui ne puiſſe avoir un je ne ſai quoi, capable de plaire à quelcun.

Quoique nous ne ſentions point en nous cet-

cette erreur de ſympatie, nous l'apercevons aiſément dans les autres: l'amour propre nous rend auſſi aveugles ſur notre foible, qu'il nous rend clair-voïans ſur celui des autres. C'eſt-ce qui fait, que tous les jours nous nous étonnons de voir celui-ci & cet autre-là ſi obſtinément prévenus en faveur de leur Médecin, quoique nous fuſſions bien fâchés de nous en ſervir, pour la plus légère indiſpoſition. De leur côté, ils ne ſont pas moins ſurpris de la confiance que nous avons au nôtre. Voilà comment il arrive, que chacun rit de la ſimplicité de ſon voiſin, ſans s'apercevoir de ſa propre folie: nous paſſons le tems à examiner les bévues, que font les autres, ſans faire la moindre réflexion ſur nos propres foibleſſes. Quand, après cela, il ſe rencontre beaucoup de gens dans la même opinion, l'Erreur, ſoutenue du grand nombre des ſuffrages, en prend une nouvelle vigueur; & il n'y en a pas un de ceux qui ſe trouvent dans ces ſentimens de prévention, qui ne fît premier Médecin de la Ville celui qu'il a pris pour le ſien, ſi cela étoit en ſon pouvoir. C'eſt ainſi, que les ignorans paſſent pour être fort experts: c'eſt ainſi, qu'une réputation, qui n'eſt qu'un effet de notre ca-

caprice, passe chez nous pour une pure justice, que nous rendons à un mérite unanimement reconnu. Il n'y a rien en quoi la bizarrerie des Hommes se fasse plus voir, qu'en ceci. Si la physionomie d'un Médecin ne nous revient point, ses remèdes auront beau être sagement administrés, il nous paroîtra toujours, qu'ils nous sont préjudiciables ; au-lieu que, si le Médecin nous plaît, la moindre bagatelle qu'il nous aura donnée passera pour nous avoir rendu la vie. S'il arrive même, qu'entre les mains de celui-ci, le mal vienne à empirer, nous croirons toujours, que c'est un effet de notre mauvais tempérament ; nous en accuserons d'abord la malignité de nos humeurs, sans jamais soupçonner, que la Médecine ait été capable d'y contribuer en rien. Il n'y a qu'un tems où le Malade commence à entrevoir à quelle extremité l'a réduit sa fatale prévention ; c'est quand l'agonie lui annonce une mort prochaine : mais il est trop tard malheureusement ; il ne sert plus de rien de reconnoître son erreur. Comme nous ne pouvons mourir qu'une fois, apprenons à être sages aux dépens d'autrui ; que nous servira-t-il de nous desabuser, en perdant la vie?

Il

Il eſt vrai, qu'il s'en voit quelques-uns qui ont le bonheur de s'en appercevoir à tems : comme, après avoir pris une grande quantité de remèdes, ils n'en reſſentent aucun ſoulagement, l'expérience leur fait enfin connoître, qu'ils doivent attribuer le mauvais état, où ils ſe trouvent, plutôt à l'ignorance du Médecin, qu'à la nature de la Maladie. D'où il arrive, qu'après s'être mis entre les mains de celui-ci, & enſuite d'un autre, au déſeſpoir de ſe voir tous les jours empirer, ils maudiſſent l'heure & le moment qu'ils ont penſé à envoïer chercher le Médecin ; & qui plus eſt, ils vomiſſent mille injures contre la Médecine, qu'ils rendent reſponſable de la faute de ceux qui en ignorent le véritable uſage. Mais Dieu, pour faire voir l'injuſtice de ces imprécations, & de toutes les malédictions que l'on donne à cette Sience, & faire reconnoître en même tems l'ignorance de ceux pour qui ces gens-là avoient tant d'eſtime & de reſpect; Dieu, dis-je, permet qu'il vienne chez eux quelque vieille femme ou quelque payſan, qui, avec un ſecret des plus ſimples, leur fait recouvrer en peu de jours la ſanté dont ils regrettoient ſi fort la perte, & dont il ne leur reſtoit plus aucune

eſpé-

espérance. *Constat famigeratissimos Medicos a rustica anu sæpe victos, illamque unica planta seu herbula perfecisse, quod illi cum suis methodicis, prætiosis, tamque decantatis pharmacis non potuere.* „On sait, qu'il „est souvent arrivé à des Médecins fameux „de se voir confondus par une vieille pay„sane, qui, avec l'unique secours d'une „plante ou d'une simple herbe, a su faire „une cure dont ils n'avoient pu venir à „bout avec toutes leurs drogues précieu„ses, & qu'ils avoient été obligés d'aban„donner, malgré l'étalage pompeux de „leurs ordonnances métodiques, à la hon„te de leurs remèdes si vantés." C'est l'aveu que fait ingénûment CELSE, le Prince de la Médecine *Latine*. Combien n'est-il pas mort de Malades, uniquement parce que leur Médecin n'a pas connu le remède qui leur convenoit! Combien, au contraire, n'y a-t-il pas de Maladies dont la guérison n'est due qu'au hazard de quelque heureuse expérience! combien de maux désesperés, guéris enfin par les secrettes dispositions de la Nature! De là vient aussi que plusieurs Malades, qui se reconnoissent redevables de leur santé recouvrée à un secours invisible, se regardent en même tems comme des gens ref-

F su-

ſuſcités, par quelque Miracle: & quoique ces guériſons ſurprenantes ſoient de purs effets de la Nature, on les voit appendre aux Autels ce qu'ils ont fait vœu d'y porter, comme par triomphe de Religion; ce qui donne ſouvent occaſion aux gens ſimples, & incapables de comprendre juſqu'où s'étendent les forces de la Nature, d'en confondre les opérations avec les Miracles de la Foi. Il n'y a aucun doute, que Dieu n'en puiſſe faire: mais, ſi l'on doit s'en rapporter au jugement des plus célèbres Théologiens, il laiſſe agir les cauſes ſecondes. Cependant, les Hommes ſont aſſez préſomptueux, ils ont aſſez bonne opinion de leur mérite prétendu, pour s'imaginer, qu'à la moindre prière, les Cieux doivent s'ouvrir en leur faveur, & les graces du Très-Haut ſe répandre ſur eux en abondance; en un mot, ils penſent pouvoir faire changer tout le Siſtême de la Nature, par un peu de dévotion intèreſſée. Dans cette opinion, dès qu'ils ſont rechapés de quelque Maladie conſidérable, on les voit, comme des Phœnix reſſuſcités de leurs cendres, faire parade de la couleur modeſte de leur habit, & ſe montrer pompeuſement en public, pour s'y faire admirer, comme des gens dont

la sainteté a attiré un Miracle du Ciel.

Mais revenons à notre propos. Nous avons vu, comment il arrive souvent, que notre humeur, notre tour d'esprit particulier, notre fantaisie nous font paroître les choses ce qu'elles ne sont pas véritablement, en substituant à la réalité de la Sience quelque autre qualité peu ou nullement essentielle à la profession de Médecin; & qui, par conséquent, ne prouve en aucune façon qu'il sache bien son Métier. Il a beau vous paroître enjoué, civil, exact, courtisan; avec toutes ces belles qualités, il peut être un fort mauvais Médecin: il est même d'autant plus à redouter, qu'il a su nous séduire par un bel extérieur. C'est aussi pour cette raison-là même, que j'ai dit il n'y a qu'un moment, que, pour pouvoir distinguer l'habile homme d'avec l'ignorant, dans quelque profession que ce puisse être; il faut en avoir quelque connoissance. Supposons à-present, qu'un Malade sache assez de Médecine, pour être capable de discerner les bons Médecins d'avec les ignorans; il n'y a aucun doute, qu'il ne se trompera pas si facilement, quand il s'agira de faire un choix; & quoqu'il ne parvienne pas peut-être à choisir le meil-

leur de tous, cependant, il ſaura bien ſe garder des ignorans; & plutôt que de s'en ſervir, s'il n'en trouve point d'autres, il prendra le parti de ſe traiter lui-même. Pour coopérer avec la Nature, & lui fournir ce qui lui convient, la moindre teinture que nous aïons de cette Sience nous fera ſuffiſamment connoître de quelle manière nons devons nous conduire. C'eſt une vérité inconteſtable, au jugement de Mr. DE LA CHAMBRE, que (*) nous avons en nous une ſecrette connoiſſance des choſes qui peuvent ſervir à notre conſervation; que, ſi avec cela, nous pouvons encore apprendre quelque choſe de Médecine, nous ſerons en état de nous ſervir de Médecins à nous-mêmes; & nous pourrons aiſément nous guérir de la plupart de nos indiſpoſitions. L'Art de la Médicine n'eſt que pures conjectures; & perſonne ne peut mieux que nous-mêmes juger de nos dérangemens, & de ce qui ſe paſſe au-dedans de nous. Perſonne ne peut mieux interpreter les beſoins de la Nature, que les Malades mêmes, à qui elle ſe fait ſouvent entendre, par tant de ſenſations différentes. Les Maladies ſe dé-

cou-

(*) CARACTERE des Paſſions, Liv. I.

couvrent plus ſenſiblement à ceux qui en ſont affligés ; & il eſt fort probable, que leur indiſpoſition même leur en fait connoître les principales circonſtances, avec beaucoup moins d'incertitude, que le Médecin n'en pourroit juger, ſur la ſimple relation du Malade. PLATON avoit bien raiſon de dire, que, pour parvenir à être excellent Médecin, il falloit éprouver en ſoi-même toutes les Maladies, parce qu'il eſt fort difficile d'en avoir jamais une exacte connoiſſance, quand on ne les étudie que par les Livres. Or celui qui ne connoit point le mal & la cauſe d'où il procède, ne ſaura jamais y apporter le remède néceſſaire : *Non intellecti nulla eſt curatio morbi.* Combien de Maladies ſont devenues l'opprobre des Médecins, parce qu'ils n'en ont connu ni la nature, ni la véritable cauſe ?

D'un autre côté, voulez-vous connoître combien il eſt facile de ſe ſervir de Médecin à ſoi-même ? Jettez les yeux ſur ce que font les Animaux ; vous verrez qu'ils ſavent tous ſe guérir, conduits par le ſeul inſtinct de la Nature : & c'eſt ce qui a fait dire à CATON, que la Nature ſert de guide à chacun d'eux pour la conduite & la conſervation de ſa vie : *Sua unicui-*

nicuique Natura est ad vivendum dux. Elle marche toujours devant eux, & leur montre le chemin le plus aisé & le plus promt, pour se maintenir en santé, ou pour se la rétablir. Je ne saurois me persuader, que les Hommes seuls soient exclus de ce bénéfice commun de cette bonne Mère, d'autant plus que nous voïons souvent des Malades abandonnés des Médecins, & à qui l'on donne tout ce qu'ils demandent pour contenter leur appetit, réchaper, par cela seul, des Maladies cruelles qui les accabloient. Ils se sentent pressés de certaines envies, qu'ils ont à-peine satisfaites, qu'on les voit commencer à se rétablir; ce qui prouve, que c'est uniquement à ces mêmes appetits, qu'ils doivent leur convalescence. Qu'est-ce en effet que ces envies si pressantes, qu'un pur instinct, ou, pour mieux dire, des impulsions salutaires de la Nature, qui leur fait souhaiter & demander avec instance ce qui peut leur apporter du soulagement? Il est bien sûr, que, si ces Malades vouloient auparavant consulter le Médecin, ils ne feroient jamais rien de ce que leur suggère la Nature, par ces impressions intérieures; car il croiroit agir contre la prudence, & les règles de l'Art, s'il avoit la condescenden-

dence de donner les mains à de pareilles envies, qu'il ne condamne que, parce qu'il ne les connoit point; & il ne pourra jamais comprendre, avec tous les Axiomes de la Doctrine Scholastique, comment il est possible de se guérir, par des moïens qui lui paroissent si extravagans. Cependant, combien en trouvons-nous d'exemples dans les Livres mêmes des Médecins? Combien de fois entendons-nous raconter dans les conversations ordinaires, que tel ou tel a été guéri d'une Maladie désespérée, parce qu'on leur a permis de contenter des envies semblables? Et c'est ce qui a fait dire au Pere MALEBRANCHE, célèbre Philosophe moderne, que nous devons consulter nos Sens, même dans la Maladie, pour apprendre d'eux le moïen de recouvrer la santé: (*) *Itaque dubium non est, quin sensus nostri interrogandi sint etiam in morbo, ut ab iis discamus rationem restituendæ sanitatis.* Malgré tout cela, on pourra encore me dire, en faveur de la Médecine, qu'il est vrai, qu'il y a beaucoup de cas pareils; mais aussi, que l'on ne sait pas combien au contraire il en est mort, pour avoir voulu satisfaire ces appetits, qui sont un effet de la Maladie même, sans se mettre en

(*) RECHERCHE de la Vérité.

en peine de consulter le Médecin. Je conviens de tout cela ; il est pourtant beaucoup plus probable, que la Nature fasse souhaiter aux Malades ce qui peut leur faire du bien, que des choses qui leur seront pernicieuses, puisqu'on la voit constamment occupée à procurer au Genre-Humain ce qui peut lui être utile, & contribuer à sa conservation : *Naturam omnia pro hominis salute agere.* Outre cela, combien de fois n'arrive-t-il point, que les Médecins deffendent justement ce qu'ils devroient ordonner, & qu'ils ordonnent au contraire ce qu'ils devroient deffendre ?

De là vient aussi, que souvent les Malades ont en aversion certains remèdes, qu'ils croient contraires à leur santé, par une répugnance naturelle & des présages qui leur en font prévoir les funestes effets. Combien en sera-t-il mort, pour avoir suivi aveuglément les ordonnances de leurs Médecins, qui tantôt les auront fait saigner mal-à-propos, tantôt leur auront fait prendre une médecine, ou quelque autre breuvage, malgré eux? Chacun sent en soi ces mouvemens secrets : il semble, que l'Ame ait je ne sai quelle préscience des évenemens futurs ; & souvent elle nous donne des pressentimens du danger dont

nous

nous sommes menacés. D'ailleurs, il y a bien des choses qui, quoiqu'excellentes en elles-mêmes, sont cependant nuisibles à certains tempéramens; & d'autres, au contraire, qui font beaucoup de bien à certaines complexions, quoique leur effet ordinaire n'en dût faire attendre rien que de mauvais. C'est pour cela, que nous ne devons point être surpris de voir, que certains Malades se trouvent beaucoup plus mal, d'avoir pris bien des choses que nous aurions cru devoir leur rendre la santé; & qu'ils soient manifestement soulagés par tant d'autres, dont l'usage nous auroit paru ne pouvoir manquer de leur être tout-à-fait préjudiciable. La nature, la différence essentielle, & la vertu intérieure de la plupart des choses nous sont inconnues: *Ultimæ rerum differentiæ nobis ignotæ sunt.* Toute la théorie de la Médecine n'est pas capable de pénetrer jusques-là; & il est beaucoup plus possible, qu'un Malade en découvre quelque chose, par sa propre expérience, & ces mouvemens secrets dont nous venons de parler, que le Médecin, par toutes ses conjectures. S'il est vrai, que ce que l'on boit ou mange avec plaisir nourrisse, il doit aussi être bon pour la santé, puisqu'il n'y a point de meilleur

remède, que celui qui peut en même tems ſervir d'aliment; car, en nourriſſant toutes les parties du Corps humain, il fortifie la Nature, & la rend plus capable de ſurmonter les infirmités. Il y a inconteſtablement en nous une certaine Philoſophie individuelle, qui peut nous apprendre tout ce qui eſt néceſſaire à chacun de nous, pour nous mettre en état de nous ſervir de Médecins à nous-mêmes, ſi nous voulions nous donner la peine de l'étudier avec quelque ſoin. C'eſt ce qui a fait dire à TIBERE, qu'il étoit ſurpris, qu'un homme ſage pût ſe réſoudre à ſe laiſſer prendre le pouls par aucun Médecin; & que, pendant le cours de ſa vie, il n'eût pas appris à ſe guérir ſoi-même: *Sibi ridiculum videbatur, quòd vir prudens manum porrigeret Medico, & poſt tot annos neſciret, quomodo jam ſibi mederi debeat.*

On peut rapporter à trois cauſes principales ce qui a empêché les Hommes de faire réflexion à cette importante vérité jusqu'à preſent; & qui a fait, qu'ils n'ont point encore remarqué, combien l'uſage indifférent des Médecins eſt préjudiciable au Genre Humain. La première eſt que l'on s'imagine, qu'il eſt fort difficile de ſavoir ſe ſervir de Médecin; & quoique nous

nous voïions tous les Animaux se guérir d'eux-mêmes, on s'imagine, qu'ils connoissent mieux que nous les remèdes dont ils ont besoin, & que, par un certain instinct de Nature, ils savent mieux discerner les herbes convenables à leurs indispositions particulières, que nous ne le pouvons faire, avec l'aide de notre Raison. Outre cela, quand on voit des Chiens guérir de quelque plaie ou de quelque blessure, il y a bien des gens qui se figurent, que la Nature leur a mis un baume dans la langue, par le moïen duquel ils se guérissent en se lèchant: mais, si nous en faisions autant avec la nôtre, nous en ressentirions, sans doute, le même soulagement, & nous pourrions nous guérir tout comme eux. La seconde raison, qui nous engage à nous servir de Médecins, est une autre opinion, dans laquelle il y a encore plus de foiblesse: c'est que nous supposons *à-crédit*, qu'ils possèdent abondamment tout ce qu'ils devroient savoir, pour être véritablement dignes de notre confiance, & pouvoir à coup sûr nous tirer d'affaire; mais c'est en cela aussi que nous nous trompons lourdement; car il arrive très-souvent, que les Médecins en savent bien moins, que les

Ma-

Malades mêmes. Ils font dans notre opinion beaucoup plus habiles, qu'il ne font réellement ; mais l'expérience fait aifément connoître la fauſſeté de cette ſuppoſition. La troiſième cauſe de notre erreur conſiſte en ce que nous voïons, que presque tous les Hommes ſe ſervent de Médecin; &, comme nous nous conduiſons aveuglément par l'opinion commune, l'exemple des autres nous rend plus hardis à embraſſer les abus qui ſont en vogue, comme le remarque le Père MALEBRANCHE, en ces termes : *Ex opinione vivimus, aliorumque exemplum nos facit audaciores.* De plus, on peut dire, que l'exemple commun a quelque choſe de fort perſuaſif pour nous : nous ſommes naturellement portés à croire, que plus une opinion eſt univerſellement reçue, & plus elle doit être véritable. Il n'y a point de doute que, ſi le nombre des ignorans ne l'emportoit pas de beaucoup ſur celui des perſonnes ſages, les choſes devroient être ainſi; mais ce qui nous engage à adopter une pareille opinion, eſt d'ordinaire ce qui doit la rendre ſuſpecte, je veux dire, le grand nombre de ceux qui y donnent leur approbation. Toute la prudence des Hommes ne peut s'aſſurer, que les opinions les

plus

plus véritables ſoient celles qui le paroiſſent au plus grand nombre ; puiſqu'au contraire, les plus fauſſes ont ſouvent l'avantage de trouver beaucoup plus de partiſans, que celles qui ſont les mieux fondées.

Il ne faut donc pas ici ſe laiſſer ſéduire par le grand nombre d'approbateurs, mais s'attacher uniquement, avec le ſecours de l'expérience, à découvrir ſi le caractère de la vérité s'y manifeſte à notre raiſon. Le commun des Hommes raiſonne rarement ; il ſe conduit plus par les ſens, que par le jugement : les ſens lui repreſentent l'autorité de l'exemple ; c'en eſt aſſez pour lui faire embraſſer & deffendre avec chaleur quelque abus que ce puiſſe être : ils ſe laiſſent toujours entrainer au plus grand nombre de ſuffrages : c'eſt une remarque de CICERON : *Ex opinione multa, ex veritate pauca judicat.* Toutes les Bêtes font conſtamment la même choſe, parce que l'inſtinct de la Nature eſt par-tout le même ; les Hommes ſuivent auſſi, comme par inſtinct, la plus grande partie des opinions. Les Bêtes ſe conduiſent dans toutes leurs actions, par les inſtructions ſecrettes de la Nature qui les guide ; les Hommes ne ſuivent que le caprice d'une con-

conjecture fort trompeuse. Rougissons d'être obligés d'avouër, avec PLINE, qu'elles entendent beaucoup mieux la Médecine, que nous: c'est une chose honteuse, dit-il, que tous les Animaux, à l'exception de l'Homme seul, connoissent ce qui est utile à leur santé: (*) *Pudendum est omnia animalia nosse, quæ sibi sunt salutaria, præter hominem.* Nous aurions pourtant le même avantage, & beaucoup plus que les autres Animaux, si chacun de nous vouloit entreprendre de se servir de Medecin à soi-même, au lieu de remettre le soin de sa santé à un autre. La grande confiance que nous avons en la Médecine est cause, que nous vivons dans une si grande indifférence pour la chose qui nous importe le plus: que dis-je! elle nous rend déreglés, & fort négligens pour tout ce qui regarde notre propre conservation: car d'ailleurs, si nous savions combien nous risquons, quand nous nous mettons entre les mains d'un Médecin, je suis bien sûr, que nous y regarderions plus d'une fois, que nous menerions une vie plus reglée, & que nous nous conduirions avec plus de circonspection. Alors, nous éviterions avec soin toute sorte de débauches & d'excès; non pas tant à cause des maux qui

(*) Liv. 27.

qui en ſont les ſuites ordinaires, que parce que ces mêmes maux peuvent nous en attirer un autre bien plus conſidérable, en nous fourniſſant la malheureuſe occaſion de tomber entre les mains d'un Médecin, capable de ruiner notre tempérament, par ſes ignorantes & dangereuſes Recettes. Enfin, la Nature peut facilement, avec un peu de tems, nous remettre d'un mal ſimple que nous aura cauſé quelque excès; mais, ſi à ce premier mal nous ajoutons encore celui que doit produire la mauvaiſe application des remèdes, elle ſera miſérablement contrainte de ſuccomber.

Je voudrois donc, que de ce DISCOURS on conclût, que la Médecine eſt une Sience réelle, qu'elle mérite d'être honorée, & que l'on doit ſe ſervir de ceux qui l'entendent véritablement; mais, qu'il faut, au contraire, fuir avec ſoin ceux que nous ne ſommes pas ſûrs qui en aïent une parfaite connoiſſance En un mot, tout ce que j'ai voulu dire revient à ceci; qu'il y a autant de folie à croire, que, parce que la Médecine exiſte véritablement, tous ceux qui en font profeſſion doivent être d'excellens Médecins, qu'à révoquer en doute la réalité de cet Art, parce qu'on n'en voit pas toujours les bons effets: ce

que

que l'on doit uniquement attribuer à l'ignorance de ceux qui s'en mêlent mal-à-propos. L'une & l'autre de ces opinions opposées est également déraisonnable. LUCIEN s'emportoit avec raison contre certaines gens, qui blâmoient l'Astrologie, parce que les prédictions des Astrologues se trouvoient fausses. La Sience est-elle responsable de l'ignorance de ceux qui en font profession? (*) *Neque enim ob imperitiam fabri ars ipsa culpatur, neque ob cantoris inscitiam ipsa Musica parum est erudita.* On doit dire la même chose de la Médecine, qui, au jugement d'HIPPOCRATE, a beaucoup d'affinité avec l'Art de deviner, ou de prédire l'avenir: (†) *Medicina autem, & Vaticinatio valde cognatæ sunt.* Si les Médecins font des fautes, il ne faut pas s'en prendre à la Sience, puisque la Médecine n'en subsisteroit pas moins, quoiqu'il il ne se trouvât personne qui en eût une véritable connoissance. Outre cela, nous avons vu, combien la fantaisie & l'opinion peuvent contribuer à nous faire prendre le change: l'une peut nous faire croire, que notre Médecin n'ignore rien de ce qu'il devroit savoir,

(*) LUCIEN, *De Astrologia.*
(†) Dans ses Lettres.

voir, pour s'acquiter dignement de tout ce qui appartient à sa profession; & l'autre nous séduire, en nous attachant uniquement à certaines qualités extérieures, & entièrement étrangères au caractère essentiel du véritable Médecin. C'est pour n'avoir point à craindre de nous tromper dans le choix, qu'il vaut beaucoup mieux, que chacun devienne Médecin de soi-même: c'est le seul moïen de n'être plus exposé à payer pour la faute d'un autre: & de cette manière, en donnant à la Nature ce que l'on aura reconnu lui être convenable, par l'expérience que l'on aura déja eu occasion d'en faire, ou ce qu'elle même nous demande, par les appetits qu'elle suggère aux Malades, on sera beaucoup plus sûr de recouvrer la santé quand on l'aura perdue. Voilà en quoi consiste toute la Médecine des autres Animaux, qui agissent par instinct: & nous pouvons par choix nous procurer le même avantage, puisqu'il n'y a point de chemin plus court ni plus certain, comme l'a dit ingénieusement le Père de l'Eloquence Romaine, que celui où la Nature même nous guide.

Naturam ducem si sequamur, nunquam aberrabimus.

DISCOURS III.

De la difficulté de la Médecine, & des abus des plus fameuſes Sectes de Médecins; des Dogmatiques en particulier, & de ceux qui ſuivent la Doctrine des Anciens.

Si l'on pouvoit bien comprendre toute la difficulté de l'Art de la Médecine, cette ſeule connoiſſance ſuffiroit, non ſeulement pour épouvanter quiconque voudroit l'apprendre, mais encore, pour perſuader aux autres combien il y en a peu qui la ſachent véritablement. Parmi les Anciens il n'y en avoit aucun qui poſſédât plus parfaitement cette profeſſion qu'HIPPOCRATE; cependant; il a dit lui-même, qu'avant lui perſonne n'étoit parvenu à la connoiſſance de la véritable Médecine; & c'eſt ce qu'il a affirmé poſitivement, en ces termes: *Neminem penitus Medicinam noviſſe.* Si ceux que tout le monde reconnoit pour les fondateurs de cet Art confeſſent ingénû-

nûment, qu'ils ne le possèdent qu'imparfaitement, il faut avouër, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'en avoir jamais une connoissance parfaite. *Ego quidem ad Medicæ artis finem minimè perveni, etsi senex jam sum*: Quoique je sois déja fort avancé en âge, je suis encore fort éloigné d'être parvenu à la perfection de la Médecine, disoit ce Prince de l'Art, en écrivant à DEMOCRITE; il en avoit cependant fait une étude continuelle pendant tout le cours de sa vie, & il avoit blanchi dans cet exercice. Mais ce qui me surprend le plus est ce qu'il ajoute, qu'ESCULAPE même, qui en étoit l'inventeur, n'avoit pas pu parvenir à en acquérir l'entière connoissance: *Quin nec ejus inventor Esculapius*. La raison pour laquelle personne n'a pu atteindre à ce point de perfection, est celle que nous en ont donnée HIPPOCRATE & GALLIEN, dès le commencement de leurs Aphorismes; l'Art est long & difficile à apprendre, & la Vie est fort courte: *Ars longa, Vita brevis*. Mais si ces deux hommes, dont l'un a vécu cent vingt ans, & l'autre cent quarante, se plaignoient que la vie duroit trop peu, pour pouvoir se perfectionner dans cette profession, que pour-

ront dire les Médecins de nos jours, qui à peine vivent la moitié de ce tems-là ? Il n'y a point de doute que, pour avoir une connoissance suffisante de la Médecine, il ne faudroit pas moins que les années de NESTOR, ou la transmigration de PITHAGORE, pourvu encore que l'ame de chaque Médecin passât à un autre ; &, qu'à la faveur de la réminiscence de PLATON, les derniers pussent savoir dans leur jeunesse tout ce que savoient leurs prédecesseurs dans l'âge le plus avancé. Je veux croire, qu'àprès plusieurs siècles écoulés, on pourroit enfin, par le moïen d'une pareille succession de connoissances, parvenir à savoir la Médecine ; mais, sans cela, nous aurons toujours sujet de dire, avec VALECIOLA, qui est celui qui a vécu, ou qui vivra assez long-tems, pour acquérir une parfaite connoissance d'un Art si difficile ? (*) *Quis enim tam longævus, vel fuit, vel futurus est unquam, ut Artem omnem planè teneat ?*

On peut juger de la difficulté de la Médecine, par celle qu'on a d'ordinaire à exceller dans la pratique de plusieurs autres Arts purement méchaniques, & qui sont in-

(*) Enarrat. Medic.

incomparablement plus aifés. En quoi confifte la Peinture, qu'à favoir étendre quelques couleurs fur une toile, & faire, pour ainfi dire, une fuperficie à la Mofaïque, qui porte la lumiere réflèchie jusques dans nos yeux, & y reprefente les idées du Peintre? Qu'eft-ce que la Sculpture autre chofe que, de favoir tailler un morceau de Marbre ou de Bois, jusqu'à ce qu'il ait une figure conforme au deffein? Malgré tout cela, il fe trouve bien peu de ZEUXIS, qui fachent peindre des grapes de Raifin affez au naturel, pour tromper la gloutonnerie des Oifeaux; il y a bien peu de PRAXITELLES, qui puiffent reprefenter une VENUS affez au vif, pour qu'elle foit capable de s'attirer les embraffemens des Spectateurs. Si donc, en ces Arts, & en d'autres femblables, on trouve fi peu de perfonnes qui excellent parmi un fi grand nombre de gens qui exercent le même métier, combien moins doit-il y en avoir dans la Médecine, qui eft une Sience fi difficile à apprendre? les conjectures en font fouvent fauffes, l'expérience fujette à erreur, & les occafions dangereufes. Son étude n'a point pour objet des chofes vifibles & qui tombent fous les fens: elle ne s'occupe qu'à connoître les diverfes for-

tes de maux qui peuvent affliger le corps humain, & dont les causes sont aussi cachées, que les mistères de la Nature sont profonds & impénetrables. C'est aussi ce qui a fait dire à un homme célèbre, que, pour être un véritable Médecin, il falloit posséder toutes les Siences, & qu'une seule personne eût des connoissances que plusieurs ne sont pas capables d'acquérir. Quand les *Egiptiens* ont voulu dépeindre la Médecine d'une maniere hiéroglyphique, ils l'ont representée sous la figure d'un ESCULAPE, avec une barbe d'une longueur extraordinaire, & un bâton plein de nœuds; & ils croïoient, qu'il étoit si difficile, pour ne pas dire impossible, de s'y rendre parfait, qu'ils regardoient un Médecin comme une Divinité. C'est pour la même raison, que les *Grecs Abderites* décernèrent à HIPPOCRATE les honneurs & les cérémonies d'HERCULE, en reconnoissance de ce qu'il avoit délivré leur Pays de la Peste: *Sacris eleusiniis initiatus est.* C'est ainsi qu'APOLLON, ESCULAPE, & plusieurs autres ont été mis au nombre des Dieux, par des Peuples qui croïoient, que la connoissance de la Médecine étoit si difficile, qu'elle étoit au-dessus de la capacité des Hommes: & dans cette

cette opinion, quand quelcun avoit le bonheur de s'acquérir la réputation d'un grand Médecin chez eux, ils ne doutoient pas, qu'il n'y eût quelque chose de Divin dans un Personnage si extraordinaire.

Malgré toute la difficulté qu'il y a de parvenir à être bon Médecin, peut-être m'objectera-t-on encore, comment donc se trouve-t-il tant de gens, qui s'appliquent à l'étude de cette Sience? Il est sans contredit, que, si l'on voïoit beaucoup de ceux qui s'y attachent réussir à s'y rendre savans, ce seroit une preuve de sa facilité: mais, comme de tant de personnes qui s'y appliquent uniquement, il y en a si peu qui en aïent une connoissance médiocre, loin d'y exceller, cette objection ne fait que fortifier ce que je viens de dire, & mettre dans un nouveau jour la difficulté presque insurmontable de cet Art. C'est ce qu'a élégamment exprimé GALLIEN, quand il a dit: (*) *Mirum non est in tantâ hominum multitudine, qui in medicâ exercitatione versantur, non inveniri qui in illâ rectè proficiant*. D'ailleurs, y a-t-il rien qui puisse mieux prouver ce que je veux faire voir que les différens Partis

(*) De ordine lib. I. suor.

qu'ont formés ceux qui ont embrassé ce métier ? Ils se sont divisés en plusieurs Sectes, dont chacune a pris un chemin particulier, pour parvenir à la perfection de cet Art ; mais toutes inutilement : de sorte que ces routes & ces opinions différentes ne servent qu'à faire mieux connoître combien l'étude de la véritable Médecine est difficile. Entre toutes ces Sectes, il y en a trois, dont les Anciens ont fait quelque estime ; mais les suites ont fait connoître, qu'elles étoient toutes fort éloignées d'avoir le caractère essentiel, qui seul constitue le bon, le véritable Médecin, & qui consiste uniquement à savoir guérir les Malades, *Tutò*, *Citò*, *ac Jucundè curare*, sûrement, en peu de tems, & d'une manière agréable. La Secte des Empyriques a été la première, & elle se maintient encore un peu auprès du Commun ; parce qu'il voit avec admiration que souvent, par le moïen d'une herbe ou de quelque autre chose de fort simple, elle vient à bout de certains maux que les autres Sectes regardoient comme incurables, ou du moins qui les avoient inutilement occupées pendant un fort long tems. On met aussi au nombre des Empyriques ceux qui, n'aïant d'autre connoissance que cel-

le

le de la Chymie, prétendent guérir certaines indiſpoſitions particulières, avec quelques remèdes qu'ils ont préparés eux-mêmes ; parce qu'ils les ont donnés avec ſuccès, dans d'autres occaſions. Malgré tout cela, ils ne peuvent jamais être de véritables Médecins ; parce que, comme ils n'ont pour guide que l'expérience, qui eſt fort trompeuſe à cauſe du grand nombre de différentes circonſtances qui ſe rencontrent tous les jours dans une cure : s'appuïer ſur un pareil fondement, c'eſt vouloir marcher ſur un ſeul pié, dans un chemin où l'on eſt expoſé à broncher à chaque pas. L'erreur des Empyriques conſiſte dans la confiance qu'ils ont, de guérir avec un ſeul ſecret toute perſonne malade du même mal ; & que la même recette, qui a tiré l'un d'affaire, doive faire le même effet ſur un autre ; cependant ils voient à la fin, que ce qui a été bon pour le premier, fait du mal au ſecond ; & qu'ils ne doivent pas préſumer que leurs Remèdes conviennent en toute ſorte d'occaſions. La différence du Climat, de la Saiſon, du Tempérament, de l'Age, produit des effets dont l'un n'a rien de commun avec l'autre ; & quoique les ſignes diagnoſtiques ſoient tellement les mêmes en pluſieurs Malades,

 qu'il

qu'il semble que ce soit la même maladie: il peut arriver pourtant, qu'elle ait toute une autre cause, & que, si l'on n'y applique quelque remède particulier, loin de rendre la santé au Malade, on ne fera qu'apporter de nouveaux obstacles à son rétablissement. La seconde Secte a été celle des Métodiques, qui croïoient pouvoir parvenir, sans beaucoup de peine, à l'entière connoissance de la Médecine, & qui se vantoient de l'enseigner en six mois au premier venu: (*) *Methodici se Artem medicam sex mensibus edocturos profitentur.* Il leur suffisoit d'être instruits de certaines notions communes, & de posseder quelques géneralités, sans s'embarasser d'entrer dans le détail de chaque chose en particulier, ni de connoître les causes des Maladies. Les Empyriques croïoient, qu'il étoit impossible d'en venir à bout; les Métodiques regardoient cette étude comme fort inutile: & en cela, les premiers méritoient autant de compassion, par l'aveu qu'ils faisoient de leur propre foiblesse, que les autres se rendoient dignes de blâme, par le mépris qu'ils faisoient voir ouvertement pour la Sience & la Vertu. Juve-

(*) GALLIEN, *Lib.* 1. *de dignosc. puls. Cap.* 1.

VENAL a bien eu raiſon de ſe moquer de leur Chef, comme il a fait, en diſant, qu'il y avoit autant de ſortes de Maladies, que THEMISON avoit tué de Malades, dans une ſeule ſaiſon d'Automne : (*) *Quot Themiſon ægros autumno occiderit uno.* La Secte Dogmatique eſt venue après les deux autres; & comme la Médecine, née entre les mains des Empyriques, a pris quelque eſpèce de force des préceptes des Métodiques, il ſembloit, que, ſous les Dogmatiques, elle dût recevoir toute ſa perfection. Car, à conſidérer l'ordre que ceux-ci avoient établi, pour l'étude de cet Art, il paroît d'abord qu'on ne ſe peut rien propoſer de plus raiſonnable, puiſqu'ils faiſoient profeſſion de ne reconnoître d'autre guide, que la Philoſophie naturelle. GALLIEN, qui s'étoit attaché à la doctrine d'HIPPOCRATE, fut le plus ſuivi de tous; & c'eſt ce qui fait, qu'il ſuffit d'être Galeniſte, pour être eſtimé grand Médecin. Ses Ecrits ont eu tant de crédit & de réputation, qu'il ne faut qu'en citer un texte, pour juſtifier tout homicide, & canoniſer les bévues les plus groſſières. Il n'y a point de doute que les Ga-

le-

(*) Sat. X.

lenistes ne fussent d'excellens Médecins ; s'ils savoient ce qu'ils s'imaginent savoir ; mais, comme la plus grande partie de ce qu'ils savent n'est fondé que sur de fausses suppositions, leur sience devient pire, que leur ignorance. Les doctrines fausses ne font que nous éloigner de la connoissance de la vérité : en être parfaitement instruit, ce n'est pas être plus savant, mais un peu plus ignorant, que l'on n'étoit, avant que de les avoir apprises. Le présomptueux dans l'erreur est plus directement opposé au véritable savant, que le simple ignorant : celui-ci est tel, parce qu'il n'a pas eu le bonheur de connoître la vérité ; l'autre croit la posséder, & n'adore que ses chimères. De sorte que l'ignorant ne se sera pas plutôt défait de son ignorance, qu'il deviendra savant ; mais celui qui est dans de mauvais principes ne peut jamais se rendre savant, à moins qu'après avoir renoncé à son erreur, il ne rentre dans l'état de l'ignorance, pour s'attacher ensuite à rechercher la vérité, sans aucune prévention. C'est ainsi que le Galeniste se croit savant, & ne l'est point : la bonne opinion qu'il a de lui-même fait son erreur, & le rend hardi à visiter les Malades, qu'il est souvent étonné de trouver éten-

étendus dans le Cercueil, quand il croïoit les revoir en meilleure ſanté. S'il étoit vrai, qu'il n'y eût que quatre principes dans la Nature; qu'il n'y eût qu'autant d'humeurs dans le Corps humain; que la Fièvre ne fût qu'une chaleur extraordinaire; que ce fût le foie qui fit le ſang; que ce même ſang reſtât dans les veines, ſans ſe mouvoir circulairement; ſi ce n'étoit point autant de chimères, que les facultés de retenir, de repouſſer, de mûrir, d'attirer, &c. de même que les qualités, & tout ce que l'on dit des eſprits; & que la digeſtion des alimens ne ſe fît que par la chaleur de l'eſtomac: ſi enfin, tout ce qu'ils ſuppoſent étoit conforme à la vérité, il n'y auroit pas à douter, que les Galeniſtes ne fuſſent de bons Médecins; parce que tout cela leur ſeroit d'un grand ſecours, pour découvrir la cauſe des Maladies, & y appliquer les remèdes convenables; en quoi conſiſte tout l'art de la Médecine. Mais ſi, au contraire, tous leurs Dogmes ſont faux, s'ils ſont entièrement éloignés de la raiſon & de ce que l'expérience nous apprend, il faudra néceſſairement en conclure, que les Dogmatiques n'entendent pas mieux la Médecine, que les autres.

Je vous avoue, que je ne puis m'empêcher de rire, quand je me trouve avec certaines gens, qui croient avoir suffisamment prouvé ce qu'ils avancent, en faisant voir, que ce sont des propositions d'HIPPOCRATE ou de GALLIEN, bien persuadés, qu'avec cet avantage, elles ne peuvent être fausses ; & qu'il est impossible que de si grands hommes se soient trompés. Ils ne s'arrêtent point à examiner si la Doctrine est véritable ; ils ne s'attachent qu'à la réputation de l'Auteur : ils s'imaginent, qu'il suffit de faire marcher devant eux quelque autorité de ces deux Médecins, pour en tirer à coup sûr une conséquence infaillible. Ils n'ont pu encore se mettre en tête, que les opinions des hommes ont toujours été sujettes à erreur ; dans les premiers siècles du Monde, tout comme dans le nôtre ; & que, malgré la vénération que les Anciens ont trouvée chez ceux qui sont venus après ; & tout le respect que l'on a pu avoir pour eux, leurs opinions n'en sont pas aujourd'hui plus véritables, qu'elles ne l'étoient alors. Jusqu'à ce que l'on ait trouvé quelque chose de meilleur, on peut déferer à l'autorité ; mais si, avec le tems, on découvre quelque opinion plus raisonna-

nable ; pourquoi ne changera-t-on point de ſentiment ? La Philoſophie eſt libre ; & le Médecin doit être Philoſophe ; & non pas Sectaire. La Sience ne conſiſte pas à ſuivre ſans diſcretion les traces de ſon Maître ; mais à connoître les effets par leurs cauſes, & à diſtinguer des choſes qui ſont réellement diſtinctes. Nous ne ſommes pas moins capables de rechercher la vérité que nos Ancêtres ; & il n'y aura point lieu de nous accuſer d'orgueil, quand nous nous eſtimerons autant qu'eux : au contraire, ce ſera rendre juſtice à la Nature, puiſque nous voïons, qu'elle nous a tous formés ſur le même modèle. Le ſiége de l'Ame ou de notre Eſprit a toujours été le même : il a toujours eu ſa réſidence dans le Cerveau : tous nos Sens y vont auſſi porter le tribut de ce qu'ils apperçoivent ; & c'eſt à notre Eſprit à le concilier enſuite avec la Raiſon. Puis donc que les Hommes ont toujours été ce qu'ils ſont aujourd'hui, pourquoi les Anciens en auront-ils ſu plus que ceux qui les ont ſuivis ? pourquoi nos Ancêtres auront-ils dû avoir des connoiſſances plus ſûres & plus étendues que leurs Deſcendans ? Faudra-t-il toujours, que nous ſouſcrivions à leurs opinions ſouvent auſſi fauſſes que ſurannées ; & ſerons-nous

en-

encore obligés de les ſoutenir obſtinément, ſans autre examen? Les Brebis, dont nous voïons que l'une va derrière l'autre, méritent en cela notre compaſſion, parce que ce ſont les Bergers qui les y forcent, & qu'elles n'ont pas l'uſage de la Raiſon: mais que les Hommes, que des Créatures raiſonnables & libres dans leurs jugemens ſuivent aveuglément les ſentimens de leurs ſemblables, bien ou mal fondés, c'eſt une déplorable foibleſſe de l'Eſprit humain. C'eſt pourtant ſur ce pié-là que les choſes ſont parmi les Galeniſtes: celui d'entre eux qui ſait réciter le plus d'Aphoriſmes, & apporter le plus grand nombre d'autorités, eſt eſtimé le plus habile homme. La préſomption de cette ſorte de Médecins eſt telle, que, quand il leur arrive de citer quelque Prognoſtique d'HIPPOCRATE ou quelque Texte de GALLIEN, c'eſt avec un redoublement d'emphaſe, qui fait qu'ils s'admirent eux-mêmes: on diroit, qu'ils prononcent quelque Oracle de deſſus le Trepié d'APOLLON. Tout leur capital conſiſte à avoir bonne mémoire; &, dès qu'elle leur manque, ils ne ſavent plus que dire. Cependant, je ne voudrois pas, que ce que je dis, pour faire voir la difficulté de la Médecine, & en par-

particulier ce que j'avance, que les Dogmatiques mêmes n'y ont pas fait de grands progrès, me fit prendre pour un médiſant, ou pour un homme mal-intentionné pour les Anciens. Je ſens trop combien ils ſont dignes de louange, quoiqu'ils n'aïent pas toujours découvert la vérité : ils méritent bien qu'on leur paſſe quelque choſe, ſi, dans ces premiers ſiècles de ténèbres, ils ſe ſont quelquefois trompés. Tout le blâme doit tomber ſur ceux qui veulent encore obſtinément deffendre leurs erreurs : d'autant plus que je ſuis bien ſûr, que, ſi HIPPOCRATE & GALLIEN revenoient au Monde, ils ſeroient les premiers à les effacer de leurs Livres, & qu'ils n'auroient aucunement honte d'apprendre bien des choſes, qu'ils n'ont point eu le bonheur de connoître en leur tems. Il n'y a aucun avantage à ſe laiſſer prévenir par ſes propres raiſonnemens ; mais il y a de la prudence à douter de ſon jugement même, & à reconnoître combien il nous eſt facile & ordinaire de nous tromper. Ils ne nous ont laiſſé bien des choſes par écrit, que parce qu'ils les croïoient véritables : mais, ſi alors ils les avoient reconnues fauſſes, ils les auroient certainement condamnées avec au-

tant de zèle, qu'ils en montroient à s'opposer aux erreurs des autres. Que dirons-nous donc de la foiblesse de certaines gens, qui regardent comme hérésie tout ce qui s'écarte tant soit peu des Doctrines Scholastiques ; qui ne peuvent se contenir, dès qu'ils voient attaquer ARISTOTE ou GALLIEN ; comme s'il n'étoit pas permis de disputer de leurs Dogmes, & que nous fussions obligés de les recevoir aveuglément, comme autant d'Articles de Foi ? Dans les matières qui sont du ressort de la Philosophie, on peut s'opposer aux Opinions des Saints Pères mêmes, parce que, comme hommes, il n'est pas impossible qu'ils se soient trompés dans leurs conjectures, & que la Nature n'ait quelquefois échappé à leurs lumières. La Raison ne doit être soumise qu'à la Foi ; mais elle est en droit d'examiner courageusement toutes les choses naturelles, & elle peut en juger, avec l'aide des Sens. Elle cède aux choses Divines, parce qu'elle les respecte, & qu'elle reconnoit humblement, qu'elles sont de Jurisdiction Souveraine ; mais elle examine hardiment & à la rigueur toutes les choses humaines & naturelles parce qu'elle les regarde comme étant de sa compétence, & soumises à son jugement.

ment. Telle est la Souveraineté de l'Entendement humain, que tout ce que produit & possède la Nature est sujet à son Raisonnement: sa liberté s'étend sur toute sorte d'objets; & il lui suffit de savoir se dégager de la multitude des erreurs. Pourquoi donc, aïant les yeux ouverts, pour raisonner en Philosophes sur toutes les choses qui nous environnent ici bas, pourquoi nous assujettirons-nous à suivre les traces des Anciens? Comment pourrons nous discerner les opinions fausses d'avec les véritables, si nous n'avons point la liberté de les examiner? Nous imaginons-nous, que nos Ancêtres ont assez examiné, pour que nous devions embrasser leurs opinions en tout & par tout; & que ce soit leur faire injure, que de ne pas suivre tous leurs sentimens? Mais ce sont les Anciens eux-mêmes qui nous ont enseigné à douter de tout: pourquoi donc ne nous sera-t-il pas également permis de révoquer leurs Doctrines en doute? Il est bien vrai, que ce n'est pas toujours la prudence qui nous fait douter: nous nous écartons souvent des sentimens reçus, par vanité, & souvent aussi la foiblesse de notre Raisonnement nous réduit à ne savoir qu'en penser. Si nous doutons par facili-

té d'esprit, c'est une inconstance de jugement; si c'est pour être trop attachés à nos opinions, c'est une vaine idolatrie de nous-mêmes; si c'est par défiance de nos propres lumières, cette même défiance sert d'antidote à nos doutes; quand nous reconnoissons les erreurs de nos Ancêtres, nous nous servons de leur ignorance, pour nous rendre plus éclairés. C'est ainsi que les scrupules doivent servir à un Philosophe, non pas comme de frein qui l'arrête dans ses recherches, mais comme d'éguillon qui le pousse, qui l'excite de plus en plus à approfondir ce que la Nature a de plus caché. Rien n'est plus capable de rendre un homme sage & éclairé, que les doutes mêmes: CICERON avoit prédit, que MARCUS son fils ne seroit qu'un sot, tel qu'il fut en effet, uniquement parce qu'il avoit remarqué, qu'il ne savoit ce que c'étoit que douter. Si nous croïons, sans hésiter, tout ce qu'ont écrit nos Prédecesseurs, jamais nous ne parviendrons à être Philosophes; & par conséquent, nous ne serons jamais capables d'entendre la Médecine. Il est si indispensablement nécessaire d'être Philosophe, pour être Médecin, que c'est ce qui a mis la plume à la main de GALLIEN, quand il a entrepris le Livre qu'il a in-

intitulé, *Quod optimus Medicus sit etiam Philosophus* ; parce que d'un bon fonds de Philosophie dépend toute la connoissance de la véritable Médecine. Nous devons donc nous servir avec beaucoup de précaution des Doctrines des Anciens, vu qu'elles peuvent fort bien nous tromper, & nous faire perdre, par leurs préjugés, l'avantage de la bonne Philosophie. Le trop de respect, que l'on a eu pour les Anciens, n'a fait qu'augmenter de beaucoup la difficulté de cet Art, d'autant plus que les Livres enseignent le vrai comme le faux, & que la Presse ne fait point de différence entre les opinions, bonnes ou mauvaises : on voit les Héresies imprimées, aussi bien que l'Evangile. Si la Presse avoit cette heureuse propriété de ne se prêter qu'aux choses véritables, en ce cas-là, nous pourrions embrasser tous leurs enseignemens, les yeux fermés; mais, comme elle n'a pas cette discretion, & qu'elle confond la vérité avec mille mensonges, le chemin qui conduit à la Sience en devient plus dangereux; & ainsi, c'est à nous de discerner les véritables Doctrines d'avec les fausses. Il n'y a personne qui n'en sente la difficulté, puisque nous ne voïons personne réussir à devenir bon Médecin, de

tous ceux qui font leur unique étude de ce que les Anciens nous ont laissé dans leurs Ecrits : & d'ordinaire nous regardons comme le plus habile homme, non pas celui qui est tel en effet, par une capacité réelle, mais celui qui est relativement le moins ignorant; c'est-à-dire, celui qui fait moins de fautes, que les autres. On peut donc dire alors, que le bonheur des Malades est d'être moins malheureux, qu'ils ne pourroient être encore ; ils doivent se contenter, que leurs Médecins soient les moins mauvais, & recevoir le moindre mal comme un grand bien.

Si tous les Hommes connoissoient combien tout ce que je viens de dire est vrai, les Médecins pourroient bien prendre d'eux-mêmes le parti de s'exiler des Villes, ou chercher quelque autre Métier, parce que chacun s'étudieroit à remedier soi-même à ses indispositions, par la patience & la diète, plutôt que par des espérances accompagnées de dangers presque inévitables ; plutôt en ne faisant rien du tout, qu'en se servant de choses qui peuvent lui faire du mal. Alors, tout le monde reconnoitroit, que les paroles du Médecin ne sont rien moins que des Antidotes, ni ses promesses des Alexipharmaques : on

ver-

verroit clairement, que tous les Textes de GALLIEN, ni les Aphorismes d'HIPPOCRATE ne ſont pas capables de chaſſer les Maladies du Corps humain; & que, ſi quelques Recettes font cet heureux effet, c'eſt que par hazard, elles ſe trouvent propres à en détruire les cauſes, & qu'il arrive juſtement qu'elles vont droit au mal; mais, s'il leur manque quelque condition néceſſaire, toute Médecine devient d'abord préjudiciable à la Nature: *Mala medicina eſt, ſi aliquid naturæ perdit.* Après toutes ces réflexions, qui prouvent combien il eſt difficile de ſe perfectionner dans l'art de la Médecine, qui eſt l'homme qui pourra jamais ſe flatter, d'avoir trouvé dans ſon Médecin toute la connoiſſance qu'il doit néceſſairement avoir, pour remplir dignement l'emploi de ſa profeſſion? Nous ſavons, que difficilement un homme parvient, malgré toute ſon étude & l'application de toute ſa vie, à ſavoir faire un ſoulier qui chauſſe toujours ſi bien, qu'il ne ſe trouve ni trop long, ni trop court, ni trop large, ni trop étroit pour le pié: combien doit-il être plus difficile de nous tailler une Recette juſte, & qui convienne à nos infirmités? Tout le monde aperçoit l'extrême difference qu'il y a entre la Phi-

losophie dont a besoin, pour faire un soulier un Artisan, qui enfin voit, touche & mesure l'objet, & celle qui est nécessaire à un Médecin, qui n'a d'autres yeux pour se conduire, que ceux d'une conjecture fort trompeuse, ni d'autres Remèdes que ceux qu'il a appris d'une experiénce fortuite & dangereuse. Cependant, malgré toute cette difficulté, & la différence infinie qu'il y a entre les deux professions, nous voïons, qu'il est bien plus facile à un homme de s'acquérir la réputation d'habile Médecin, qu'à un autre celle de bon Cordonnier. Le premier, pour se rendre fameux, n'a besoin d'autre chose, que de savoir surprendre la confiance & l'estime du Public, par une apparence séduisante: mais cela ne sert de rien à l'autre, pour se mettre en crédit, si la bonté de l'ouvrage ne répond à l'opinion qu'on en a conçue. En un mot, il n'y a personne qui ne puisse connoître si un soulier est bien travaillé; mais, comment juger d'une Recette, & savoir si elle est bonne ou mauvaise? On croit l'un par ignorance; mais c'est avec connoissance que l'on censure l'autre; & c'est ce qui fait qu'il est beaucoup plus aisé à un Médecin de tromper le Monde qu'à aucun Ouvrier. Quoique l'étude de la Médecine soit sans

com-

comparaiſon plus difficile, on peut avoir la réputation d'y être fort ſavant, ſans ſavoir rien de ce qui ſe doit pratiquer dans la véritable Sience de guérir les hommes : il peut même arriver, que le Médecin ne faſſe qu'aggraver le mal ; & que, malgré cela, les trop crédules Malades ſuppoſent, qu'il les ſoulage beaucoup ; parce que la réputation du Médecin dépend plus de la crédulité, de la confiance, & de l'opinion des Hommes qui vous croient tel, que de la poſſeſſion réelle des qualités néceſſaires, comme nous l'avons vu dans les DISCOURS précedens.

Mais, retournons à notre propos ; & répondons à l'objection que l'on peut encore nous faire : Comment, dira quelcun, eſt-il poſſible, que toutes les Doctrines des Dogmatiques ne ſoient pas véritables, puiſque l'Hiſtoire nous apprend, qu'HIPPOCRATE & GALLIEN étoient de ſi excellens Médecins ; & que nous y liſons les belles cures qu'ils ont faites, dans leur tems? Si celui qui me fera un pareil argument avoit lu ce qu'en dit CELSE, au commencement de ſon premier Livre, il y auroit trouvé une reponſe complette à ſon objection. Il n'eſt pas impoſſible, que leurs Doctrines ſoient fauſſes, & que malgré cela, ils aïent fait de fort belles cures. Je

ſai, que ce que j'avance ici, paſſera d'abord pour un grand paradoxe ; mais, ſi l'on veut prendre la peine d'approfondir la vérité, on trouvera, que la propoſition n'a rien de contradictoire ; & qu'elle ne contient rien même, qui ne ſoit fort probable. Voici les propres paroles de l'Auteur dont je viens de parler: „Après que l'ex-„périence eut appris aux Hommes ce qui „eſt utile & ce qui eſt préjudiciable aux Ma-„lades, ils trouvèrent pluſieurs Remèdes „pour diverſes ſortes d'Infirmités, enſuite „ils raiſonnèrent & commencèrent à former „le Siſtème de leur Théorie: de ſorte que „la Médecine a été découverte, avant qu'on „ſongeât à rédiger en ordre la manière de „traiter les Maladies. *Repertis deinde remediis, homines de rationibus eorum differere cæpiſſe; nec poſt rationem medicinam eſſe inventam, ſed poſt inventam medicinam, rationem eſſe quæſitam:* c'eſt-à-dire, que les Médecins ont été praticiens, avant que d'être théoriciens. D'où l'on peut conclure, qu'il eſt fort poſſible, que leur pratique ait été bonne & véritable, parce qu'elle étoit fondée ſur l'expérience, & que leurs Doctrines au contraire ſe trouvent fauſſes, parce qu'elles n'ont d'autre fondement que celui d'une conjecture toujours ſujette à erreur.

Ce-

Cependant, les Modernes, séduits par la grande réputation des Anciens, se sont laissés entrainer à suivre leurs Théories ; & c'est par-là qu'ils ont commencé à être Médecins, comme il arrive encore tous les jours à ceux qui s'appliquent à l'étude de la Médecine. Le vulgaire les appelle Médecins, quand à peine ils savent dresser une Recette : on leur donne même de l'*Excellentissime*, avant qu'ils soient capables de guérir un petit mal au doigt. Cela nous fait voir clairement, que, pour parvenir, à cet Art si difficile, ils prennent une route toute opposée à celle qu'ont tenue HIPPOCRATE & GALLIEN, pour l'apprendre ; ils suivent, avec une fidelité scrupuleuse, des Doctrines qui peuvent être fausses, au lieu de commencer par s'attacher à la Pratique, qui peut être véritable : ils suivent HIPPOCRATE dans la Théorie, mais ils ne l'imitent guère dans la recherche & l'administration des Remèdes, dont il avoit appris l'usage, par une longue & laborieuse expérience. C'est aussi la raison pour laquelle, depuis tant de siècles que ce grand homme est mort, personne n'est encore parvenu à être aussi habile Médecin que lui. Si ceux qui sont venus après HIPPOCRATE, l'avoient imité dans ses recherches,

ches, & dans l'étude de cet Art, je suis sûr, qu'il s'en seroit trouvé beaucoup qui l'auroient surpassé. Mais, le suivre dans les opinions qui peuvent être trompeuses, & l'abandonner dans les expériences qui peuvent être véritables, c'étoit vouloir n'être Médecin qu'en perspective, & abuser de la simplicité des gens, par une dorure superficielle : c'étoit faire passer pour les plus excellens ceux qui pouvoient être les pires; c'étoit ériger l'ignorance en vertu, & se prévaloir de la crédulité du public, pour s'acquérir de la réputation & se mettre en vogue, au préjudice universel des pauvres Malades. Je ne m'étonne plus de voir les progrès de toutes les autres Siences, qui sont aujourd'hui si perfectionnées, en comparaison de ce qu'elles étoient du tems de leurs premiers inventeurs. Considerez toutes les parties des Mathématiques; l'Astronomie n'a-t-elle pas amelioré admirablement le Sistème des Planettes? n'a-t-elle pas su calculer exactement les mouvemens de toutes les Sphères, qu'elle a rédigés en Ephémerides? L'Optique n'a-t-elle pas de beaucoup augmenté la jurisdiction de la Vue; ne nous a-t-elle pas rendus visibles des corps qui, pour être trop petits ou trop éloignés de nous, nous étoient tout-

tout-à-fait inacceſſibles? Aujourd'hui, par le moïen des Lunettes d'approche, l'oeil peut aiſément obſerver les Satellites des Planettes les plus éloignées, & meſurer toutes les éminences du globe de la Lune: & avec le ſecours des Microſcopes, on anatomiſe jusqu'à la moindre partie du plus petit vermiſſeau. L'Architecture militaire d'à-preſent fait à juſte titre mépriſer l'ancienne manière de fortifier les Places: il en eſt de même de la Marine, des Méchaniques & de toutes les autres Siences, qui ont déja fait des progrès ſi conſidérables, & qui tous les jours ſe perfectionnent de plus en plus. La Médecine eſt le ſeul Art, qui ait eu le malheur de voir empirer ſa condition. Si nous en recherchons la cauſe, nous verrons que cela ne peut venir que, de ce que les autres Siences ont toujours tenu le chemin qui conduit à la perfection; & que ceux qui s'attachent à celle-ci ont dès le commencement pris pour leur unique guide les opinions trompeuſes de leurs prédeceſſeurs, & qu'en ſuppoſant les choſes les plus fauſſes pour des vérités inconteſtables, ils ont abandonné le véritable ſentier qui mène à la connoiſſance de la Médecine. Les Siences établies ſur de ſolides fondemens croiſ-

ſent

ſent & s'étendent de plus en plus ; celles qui n'ont pour baſe que l'opinion peuvent bien changer à la vérité, mais elles ne ſe perfectionnent jamais : (*) *Quæ enim in natura fundatæ ſunt, creſcunt & augentur; quæ autem in opinione, variantur, non augentur :* ce ſont les paroles du grand BACON de *Verulam.*

Je pourrois bien encore parler de pluſieurs autres Sectes de Médecins, qui ont prétendu parvenir à la poſſeſſion de cet Art, par différens chemins; mais, comme il n'y en a qu'un ſeul qui conduiſe à la connoiſſance de la Médecine, tous les autres ne ſont que des routes propres à en écarter ceux qui les ſuivent, & d'autant plus trompeuſes, qu'elles s'éloignent davantage de la vérité. Il eſt aiſé de juger, par cette *Babilone*, par ce contraſte de ſentimens, combien il eſt difficile de ſe rendre bon Médecin, puiſque plus les Livres ſe multiplient, plus auſſi l'eſprit ſe trouve embaraſſé, par la variété des Doctrines. En effet, ſi cette Sience n'avoit pas eu tant de difficultés, ceux qui en ont fait profesſion jusqu'à preſent ne s'en ſeroient pas fait des idées ſi différentes & ſi contraires ; ils ſe

(*) Novum organum.

se seroient plutôt accordés à établir des Axiomes clairs & des principes incontestables. Rien n'est plus digne de tout le mépris des personnes sages, que de voir traiter la Médecine de tant de manières si opposées : l'un suit DESCARTES, l'autre WILLIS ; celui-ci s'attache à PARACELSE, & celui-là à Van HELMONT : il y en a même encore aujourd'hui qui ne jurent que par HIPPOCRATE & GALLIEN. C'est ce qui fait, que souvent il se trouve en consultation chez un Malade des Médecins de différentes Sectes ; & c'est alors, que le pauvre Patient peut bien prier Dieu, de bon coeur, d'avoir pitié de lui ; car, comme d'ordinaire, en semblable occasion, il ne se fait rien de bon, & que tout s'y termine en disputes, il arrive à celui qu'ils étoient venus visiter justement le contraire du proverbe, puisqu'ici ; *Inter duos litigantes tertius moritur :* Entre deux *Consultans* le Malade périt.

Ce n'est pas sans raison, que les plus considérables des Empyriques prétendent, que leur manière de pratiquer la Médecine est la plus utile, & la moins équivoque. Ils ne nient pourtant pas, que, si l'on pouvoit parvenir à connoître la raisons de cette Sience *à priori* ; c'est-à-dire, que l'on pût

pût être véritablement instruit des causes qui produisent les Maladies, & de ce qui constitue l'essence des Remèdes; ils ne nient pas, dis-je, qu'un tel Médecin, fondé en raison, ne fût préferable à tout autre: mais ils soutiennent que, quand on n'a que de fausses suppositions à faire, & que l'on n'a point d'autre secours à porter aux Malades, c'est une route beaucoup plus pernicieuse, que salutaire. Ils le prouvent par l'expérience: n'a-t-on pas vu, disent-ils, que quand le Mal vénerien se manifesta pour la première fois, toute leur Théorie s'y trouva d'une pauvre ressource? Qui doute que, si l'on n'avoit pas trouvé l'usage du Gaïac & du Mercure, & plusieurs autres Secrets dont tous les Médecins ne font aucune difficulté de se servir à present, ceux qui se trouvent attaqués de cette infame Maladie ne fussent encore à maudire l'heure & le moment qu'ils ont pensé à se confier à leurs soins? C'est sur ce fondement, qu'ils regardent la Sience de la Médecine comme une chose impossible; & qu'ils prétendent, qu'il n'est pas besoin de tant de spéculation & de Métaphisique, pour guérir les Maladies. Ils ajoutent, que, s'il falloit écouter les raisons de chaque Secte, on ne sauroit plus quel parti pren-

prendre, parce qu'il n'y en a pas une, qui ne se flatte d'avoir la vérité de son côté ; ils nous font remarquer que, de quelque manière que l'on traite les Malades, il en réchappe, & il en meurt ; & c'est ce qui fait, qu'ils ne peuvent comprendre, pourquoi on est plus obligé de suivre SYLVIUS *de le Boë*, que WILLIS, ni par quelle raison on doit préferer GALLIEN à PARACELSE : (*) *Obscurarum verò causarum, & naturalium actionum quæstionem ideò supervacuam esse contendunt, quoniam incomprehensibilis natura sit. Non posse verò comprehendi, patere ex eorum qui de his disputarunt discordia. Cur enim potiùs aliquis Hippocrati credat, quàm Herophilo? Cur huic potiùs quam Asclepiadi. Si rationes sequi velit, omnium posse videri non improbabiles. Si curationes, ab omnibus his ægros perductos esse ad sanitatem.* " Ils „ prétendent, qu'il est inutile d'agiter la „ question des causes obscures & des ac„ tions naturelles, fondés sur ce que la „ Nature est incompréhensible ; & ils prou„ vent, qu'on ne la sauroit comprendre, „ par la contrarieté des opinions de ceux „ qui l'ont traitée avec le plus de soin. Car, „ pourquoi, disent-ils, suivre plutôt HIPPO-

(*) CELSE, Livre I.

„ CRATE, qu'HEROPHILE? Pourquoi ſuivre „ plutôt celui-ci, qu'ASCLEPIADE? Si l'on „ examine les raiſons, ils en ont tous, qui „ peuvent paroître probables: ſi l'on con- „ ſulte les cures, il n'y en a aucun d'eux „ qui n'ait guéri quelques Malades ".

Outre cela, il n'y a point de doute, qu'un Malade eſtimera toujours plus un Médecin, qui, par le moïen d'un remède ordonné à propos, ſaura le délivrer du mal dont il eſt attaqué, qu'un autre qui ſe contentera de lui faire comprendre d'où procède ſa Maladie. Il importe peu à un homme mourant dans ſon lit, de ſavoir quelle eſt l'origine de la goute ou de la migraine, ſi, après avoir avalé tous les Remèdes Métodiques, il ſe trouve plus mal, & ſouffre plus qu'auparavant. L'abus des Dogmatiques ou Galeniſtes, qui ſe parent du titre de *Rationels* ou Raiſonnables, conſiſte en ce qu'ils prennent pour Raiſon ce qui n'eſt qu'une conjecture fort trompeuſe, & pour ſience poſitive une pure hypothèſe de leur imagination. C'eſt ce qui a fait avouër à GALLIEN lui-même, en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, qu'il vaut beaucoup mieux s'attacher à l'expérience ſeule, que de ſe fier à une raiſon mal aſſurée. *Multò ſecuriores Medicos eſſe, qui*

qui sola experientia nituntur, quàm qui dilutam illi rationem adjiciunt, ac multò præstiterit nulla quam infirma ratione uti. Il y a cependant des Médecins, qui, afin de remedier à la confusion & au desordre que cause dans la Médecine la contrarieté de tant de doctrines, font tous leurs efforts, pour en concilier les oppositions. Si, par le secours de l'Anatomie, ou de quelque expérience particuliere, les Modernes découvrent quelque chose d'incontestable, ils vont d'abord chercher, dans HIPPOCRATE ou GALLIEN, quelque texte qui paroisse avoir du raport aux nouvelles doctrines; & lorsqu'ils n'y en trouvent point qui s'y rapportent en termes propres & clairs, ils se contentent de dire, que cela revient *à-peu-près* à la même chose, quoique ces doctrines soient aussi éloignées des sentimens de leurs Auteurs, que le blanc differe du noir. De-là viennent tant de Commentaires, tant de Gloses, qui ne font qu'augmenter les contradictions: la varieté du tous ces Interprètes multiplie les controverses à l'infini, & rendent l'étude de la Médecine presque impraticable. N'auroit-il pas été beaucoup plus avantageux au Genre humain, qu'il n'y eût eu que la Secte des Empyriques. On auroit plus

fait de découvertes dans l'Art de guérir les Hommes, par l'expérience ſeule, qu'on n'en a fait avec le ſecours de tant d'autres Sectes. Avec la ſimple Philoſoſophie naturelle de ce qui peut apporter du ſoulagement, ou nuire aux Malades, chaque Climat, chaque Ville connoitroit les remèdes dont ils pourroient avoir beſoin; & les Médecins ſeroient plus Médecins en effet, qu'ils ne le ſont aujourd'hui en paroles. Il n'y a point au Monde de plus ſûr maître, que l'expérience; &, dans les Arts de pure conjecture, c'eſt elle ſeule qui décide de toutes les diſputes: (*) *Experientia eſt omnium rerum efficaciſſimus magiſter*. Auſſi n'y a-t-il point de Nation qui ſache guérir les Maladies plus ſûrement & avec plus de promtitude, que les *Chinois*, par la raiſon que juſqu'à preſent ils ne ſe ſont ſervis que de ce qu'ils ont reconnu, par leurs obſervations, pouvoir leur être utile. Comme ils ſont même perſuadés, qu'un ſeul homme ne peut pas ſavoir traiter toute ſorte de Maux, il y a chez eux de certaines Familles, qui s'attachent uniquement à la guériſon d'une ſeule eſpèce de Maladie,

(*) PLINE.

die, & d'autres qui en entreprennent une autre espèce ; & il leur est deffendu de se mêler d'aucune autre sorte d'indispositions, que de celle dont eux & leurs Ancêtres ont fait une longue expérience. Ils y élèvent successivement leurs enfans, auxquels ils enseignent les remèdes, que pendant le cours de tant d'années & de siècles, ils ont trouvés, par expérience, être les plus propres & les plus convenables pour rendre la santé aux pauvres Malades : &, au raport d'HERODOTE, les *Egiptiens* observoient la même pratique, dans leur Pays.

Nous venons de voir combien l'étude de la Médecine est difficile, & combien cette difficulté s'est augmentée, par la contrarieté & la confusion de tant de Sectes, qui, avec des opinions différentes, & souvent diamètralement opposées entre elles, ont toutes prétendu expliquer le Sistème de la Nature. Le langage par lequel elle se fait entendre au Médecin, son ministre, n'est pas celui que nous nous forgeons, selon notre caprice, mais celui qui s'apprend en observant prudemment ce qu'elle fait elle même, & en étudiant avec attention la manière dont elle opère intérieurement. Autrement, si d'abord nous ne la prenons point pour maitresse

& pour guide, nous pourrons bien devenir Métaphisiciens ; mais nous ne parviendrons jamais à être Philosophes naturels : ses ressorts ont quelque chose de si délié, qu'ils sont inaccessibles à toute la pénétration de l'Esprit humain ; & c'est que GALLIEN nous apprend, en ces termes : (*) *Naturæ operatio ipsa per se ineffabilis, recondita, longèque nostra cognitione profundior :* „ Nous ne pouvons rien dire de positif des opérations de la Nature, il nous „ est impossible d'en expliquer les mouvemens : sa manière d'agir est trop cachée, & trop au dessus de toute notre „ pénetration." On ne peut donc se flatter de pouvoir devenir parfait Médecin, qu'en se faisant disciple de la Nature. Ses leçons ne peuvent être que véritables : & son étude est le seul chemin, pour parvenir à la connoissance de la Médecine ; (†) *Naturæ scientia omni Medico necessaria.* Quand on s'attache à faire des observations sur la Nature, on apprend à connoître les Maladies ; & ce n'est qu'en faisant ce qu'elle nous préscrit, qu'on réüssit à les guérir. Comment les Modernes au-

(*) GALLIEN, *lib. an. al. fit quid in utero.*
(†) HIPPOCRATE, *lib. de vet. med.*

auroient-ils jamais pu se desabuser de tant de choses, que leurs Maîtres supposoient véritables, & si conformes à la raison, si l'Anatomie ne leur avoit point fait voir clairement, qu'ils avoient supposé faux? Comment auroient-ils pu jamais, avec toutes leurs spéculations, parvenir à connoître l'organisation du Corps humain ? Ils n'étoient pas d'humeur à porter leurs recherches jusques dans l'horreur du Sépulcre, ni à se salir les mains, dans le dessein d'y découvrir les artifices & les ressorts dont la Nature se sert, pour conserver & faire vivre ce petit Monde. Les différens maux qui l'attaquent ne sont autre chose que les défauts des Viscères, & les humeurs qui s'y forment, parce qu'ils ne remplissent pas fidèlement leur devoir. C'est ainsi que les indispositions de ce noble Composé croissent, & deviennent toujours plus mortelles, à mesure qu'elles s'éloignent davantage des loix que la Nature lui a imposées. GALLIEN reconnoit cette vérité, dans le Commentaire qu'il a fait sur un Aphorisme d'HIPPOCRATE : *A natura si aliquid recedat, quantus est recessus, tantus est morbus: si parvus, parvus; si multus, multus; si valdè multus, lethalis.* Nous ne devons donc

eſpérer d'avoir de ſolide connoiſſance de la Médecine, qu'à proportion de nos obſervations phyſiques ; & au contraire, nous ſerons toujours d'autant plus ignorans, que nous embraſſerons plus aveuglément les conjectures des autres. Je ne veux pas dire par-là, que nous devions mépriſer la vérité de quelque Auteur qu'elle nous vienne ; mais ſeulement, qu'il faut bien prendre garde, que ſa réputation ne nous prévienne tellement en ſa faveur, que les doctrines fauſſes nous en paroiſſent véritables. Nous devons ſurtout avoir toujours devant les yeux, combien facilement nous pouvons nous tromper ; & cette ſeule réflexion doit nous déterminer à laiſſer agir la Nature dans toutes nos indiſpoſitions ; à prendre le moins de remèdes qu'il ſera poſſible ; & à ne faire uſage que de ceux dont nous aurons reconnu l'excellence, par dès expériences ſouvent réiterées. Moins de Recettes, moins d'erreurs, & moins d'obſtacles aux ſages opérations de la Nature. Et celui qui ſe conduira ſuivant ces règles, ſera ſans doute le meilleur, ou, le moins ignorant Médecin.

C'eſt ce qui a fait dire à un des hommes les plus éclairés de ce Siècle, par

voie

voie de conseil, que les Malades ne devoient se servir que des Médecins sages & prudens, qui n'emploient rien sans raison, qui ne présument pas trop de leurs remèdes, qui ne sont ni trop promts, ni trop faciles à ordonner des Médicamens. Il faut, ajoute-t-il, quand nous sommes attaqués de quelque Maladie, faire choix d'un Médecin qui ne fasse pas sur nous l'épreuve de ses caprices, mais qui suive la Nature, & la fortifie, s'il est possible. Nous devons lui faire entendre, que nous avons assez de raison & de patience, pour lui savoir gré de ses fréquentes visites, quoiqu'elles ne nous apportent aucun soulagement; car souvent nous leur avons assez d'obligation, quand ils ne nous font point de mal *Credo igitur consulendos esse Medicos sapientes, qui temerè nihil faciant, qui de remediis suis nimium non sperent, quique ad præscribenda medicamenta non sint æquo animo promptiores; & cum morbo laboramus Medicum noscere debemus, nihil periclitari, Naturam sequi, & illam, si fieri possit, roborare. Ipsi insinuare debemus nobis satis esse Rationis & patientiæ, ut ægrè non feramus, quod sæpe nos invisat, quamvis nobis nihil levaminis afferat; nam in his casibus, illi satis agunt,*

qui nihil mali afferunt. Ce ſont les propres paroles du ſavant Pere MALEBRANCHE, dans ſes *Eclairciſſemens*, ſur le troiſième Liv. de *la Recherche de la Vérité*.

DISCOURS IV.

Dans lequel on trouve quelques Avis ſalutaires, pour la conduite de la vie, & ſe conſerver long-tems en ſanté.

Il n'y a rien qui ait fait mourir plus de monde, que l'envie qu'ont naturellement les Hommes, de vivre long-tems, & de joüir toujours d'une ſanté parfaite: puisque c'eſt dans le deſſein d'y parvenir, que, fondés uniquement ſur une conjecture qui les trompe le plus ſouvent, ils ſe ſont imaginé mille choſes, qui leur ont été plus pernicieuſes que ſalutaires. Combien s'en eſt-il vu, qui ſe portoient bien, & qui ſont morts, pour vouloir ſe porter encore mieux! Combien n'y en a-t-il pas eu qui ont abregé leur vie, en cherchant à ſe la prolonger! Si, pour en rendre témoignage, on pouvoit faire ſortir du

Tom-

Tombeau tous ceux dont la mort prématurée a a été l'effet d'une semblable cause, je suis sûr, que le nombre des Fantômes & des Cadavres, qu'on verroit se lever de la Terre, seroit si prodigieux, qu'on se persuaderoit facilement être à la fin du Monde, en voïant tant de Squelettes se secouër, & faire retentir de leurs tristes plaintes les Echos touchés d'une vérité si peu reconnue. Cependant, les Hommes ne s'en sont point encore apperçus: on se plaint de la mauvaise fortune: on s'en prend à la Nature, que l'on accuse d'avoir dégeneré de ce qu'elle étoit autrefois, que ceux qui vivoient alors comptoient plus de Siècles, que nous ne comptons de Lustres, & plus d'Années, que nous ne faisons de Semaines.

L'Ecriture nous apprend, que la vie de nos Ancêtres étoit de plusieurs Siècles, d'où vient que celle de leurs Descendans a été réduite à un terme si court? La Justice Divine a toujours été la même, sans aucune altération; la Providence n'a jamais changé; la Nature n'a jamais varié non plus, elle est toujours la même en poids, en nombre & en mesure, qu'elle a été par le passé, & qu'elle sera à l'avenir; mais le Vice, qui a fait

changer la manière de vivre, a rendu la vie plus courte, & l'Humanité plus caduque. Jettons les yeux sur les gens de la Campagne, qui sont ceux qui se sont le moins écartés de la manière de vivre des Anciens; nous reconnoitrons sans peine, qu'ils sont plus robustes & plus sains, qu'ils vivent plus long-tems, & qu'ils sont sujets à beaucoup moins d'infirmités, que nous autres Habitans des Villes. La plus grande partie des Paysans meurt plutôt de misère & de fatigue, que de maladie : ils ne connoissent point toutes nos infirmités. On peut donc assurer, que c'est depuis que les Hommes se sont retirés dans les Villes, & qu'ils ont commencé à vivre dans la crapule & dans l'oisiveté, que c'est depuis ce tems-là, qu'ils sont devenus si foibles de complexion, si délicats, si valétudinaires, que la plus petite fièvre les fait d'abord maigrir, & que le moindre changement d'air est capable de les mettre en désordre, & de déranger entièrement leur santé.

C'est de-là qu'est venu le grand changement dont nous nous plaignons : c'est-là l'origine de la plupart des calamités qui affligent les Hommes ; parce que, com-

me ils ne s'attachent qu'à ce qui peut chatouiller leur appetit, à mesure qu'ils ont cherché à contenter l'intempérance de leurs Sens, les Vices se sont accrus, & les Infirmités avec les Vices. D'où il est arrivé, que les semences mêmes du Genre-humain se sont corrumpues, & que les premiers principes de la vie étant gâtés, les Maladies deviennent héreditaires, & passent successivement à la Postérité. En effet, quoique la cause de la foiblesse des Hommes d'aujourd'hui, & de la briéveté de leur vie soit une chose manifeste; quoique l'origine de tant de maux, qui affligent tous les jours le Genre-humain soit claire & incontestable, cependant, on ne s'est jamais avisé de remonter jusqu'à la source. Les Hommes, distraits par leurs plaisirs, se sont contentés de faire quelques tentatives, pour remedier aux plus fâcheux effets de ces maux: ils se sont figuré, qu'ils pouvoient aisément être vitieux & sains, tout à la fois; satisfaire à leur gourmandise, à leur mollesse, à tous leurs appetits, & en même tems joüir d'une santé parfaite, & vivre jusqu'à un âge fort avancé. Mais, comme ce sont deux choses tout-à-fait incompatibles & contraires, aussi l'expérien-

ce leur a fait voir, que les plus intempérans & les plus pareſſeux meurent ordinairement les premiers, & ſont pendant leur vie les plus ſujets à diverſes ſortes d'infirmités. Ils ſe flattoient d'avoir appris à vivre long-tems, & à mener une vie délicieuſe: mais, ils ſe ſont groſſièrement trompés; ils n'ont ſu, que ſe la rendre douloureuſe & de courte durée: ils en ont fait une vie réduite aux termes d'un triſte & malheureux ſéjour.

Il eſt conſtant, que, ſi les préjugés de notre propre opinion ne nous avoient pas fait perdre cette félicité dont on peut jouïr ici bas, nous ſerions encore en poſſeſſion de ce premier Siècle d'or, où nos Ancêtres ont mené une vie ſi douce & ſi paiſible; mais la préſomption nous a perdus, & notre raiſon nous a fait plus de mal, que de bien. Si nous voulions conſiderer, ſans prévention, la manière dont les autres Animaux ſe gouvernent, nous ſerions indubitablement contraints d'avouër, qu'ils ſont plus ſages que nous. En effet, nous ne trouvons point dans l'Hiſtoire, que le Cerf, l'Elephant, le Corbeau, &c. aïent jamais plus vécu, qu'ils ne vivent aujourd'hui. Sans Apoticaires, ni Médecins, ils ſe conſervent en ſan-

ſanté : ils n'ont d'autres règles pour ſe conduire, que celles que leur ſuggere une certaine connoiſſance naturelle., qui leur fait diſcerner le bien du mal ; & que nous appellons Inſtinct en eux , & Raiſonnement en nous. Mais, pourquoi cela, s'il vous plaît, ſinon, parce qu'ils ſe ſont toujours gouvernés de la même manière? Ils boivent & mangent toujours les mêmes choſes, ils portent les mêmes habits : de ſorte que, vivant d'une manière conſtamment uniforme , & ſe trouvant dans les mêmes circonſtances, tant les premiers que les ſeconds , c'eſt-à-dire , les Ancêtres comme les Deſcendans , les uns ne pouvoient pas naturellement vivre plus, que les autres. Mais pour nous, qui changeons ſans ceſſe de manière de vivre, nous éprouvons le même changement auſſi dans la longueur & la briéveté de la vie, qui eſt devenue plus courte, à proportion que nous nous ſommes éloignés de la ſimplicité de la Nature, & que nous nous ſommes laiſſés entraîner aux inventions, & à l'inconſtance de notre caprice. Quel remède à tant de maux , triſtes & funeſtes effets de l'opinion ? Je ne parle point ici des maux civils , ni politiques ; mais ſeulement de ceux qui attaquent notre

tre vie, & qui nous empêchent de jouïr d'une ſanté parfaite. Je ſai, qu'ils ſont trop canoniſés par l'uſage, pour pouvoir ſe flatter de les bien faire connoître; toutes les raiſons ne ſervent pas de grand' choſe, quand on a affaire avec des eſprits préoccupés: eſſayons pourtant de répandre quelque jour ſur une vérité ſi importante. Rien ne m'étonne davantage, que de voir le nombre infini de Volumes, que les Médecins nous ont donné en différens tems, *De tuendâ valetudine*, ſur les moïens de conſerver ſa ſanté: il eſt certain, qu'ils ſont en ſi grand nombre, que quiconque entreprendroit de les lire tous, & d'y chercher les règles qu'ils préſcrivent, pour parvenir à cet heureux état, pourroit bien mourir, avant que d'y avoir appris à vivre. C'eſt une ſience que tout autre Animal poſſède d'abord: il n'y a que l'Homme qui n'y entende rien, parce que ſes doutes & ſes ſcrupules l'en empêchent. Il ſe méfie de tout ce que la Terre lui fournit avec tant de libéralité; il craint de ſe gâter le tempérament; il trouve les vivres trop chauds, trop froids, trop humides, trop ſecs. C'eſt ainſi, qu'il ſe rend ſuſpectes les faveurs de la Nature, en ſuppoſant dans les Biens innocens qu'elles nous

nous offre des qualités, qui n'ont d'autre fondement que les caprices de son imagination. Pour tâcher de remedier à tous ces abus, je veux uniquement m'attacher ici à examiner ce qu'il faut, que sache tout homme qui souhaite joüir d'une santé aussi parfaite, qu'il est possible à la prudence humaine de se la procurer.

Le Corps humain est une machine organisée, d'une infinité de parties. Quoique chacune de ces parties soit d'une structure différente, elles tendent pourtant toutes à un même but; qui est de distiller des sucs, dont la circulation fait vivre l'Homme, par la nourriture qu'ils lui fournissent. Il y a deux principes qui composent cet admirable Microcosme, comme toutes les autres choses sublunaires: ce sont la Matière, & le Mouvement. La Matière est un amas de petites parties indivisibles, auxquelles le Créateur a donné des figures toutes différentes: & le Mouvement n'est autre chose qu'un Ouvrier à la Mosaïque de toutes les choses créées, c'est-à-dire, qui compose & détruit les Mixtes; qui unit les choses & les sépare; qui donne & varie les formes: en un mot, c'est l'Ame du Monde, ou la Nature même. Si le Mou-

vement ſe communique à quelque ſemence, il la réveille & la rappelle à la vie, en lui fourniſſant toute la matière dont elle a beſoin pour s'étendre, ſuivant la triple dimenſion de ſon eſpèce. Mais laiſſons à part les Végetaux, & les Animaux en géneral; ne parlons que de ce qui concerne notre vie; & afin de mieux connoître ce qu'il faut faire, pour la conſerver, examinons la choſe de plus près, & remontons jusqu'à ſa première origine.

L'Homme naît d'un autre Homme qui, dans ſa conjonction avec une Femme, lui communique une Quinte Eſſence extraite de ſon Corps. De peur que l'Homme ne s'aperçût de ſa ruine, la Nature a attaché à cet acte un plaiſir qui charme les ſens, & qui lui paroît plus délicieux, à meſure qu'il perd plus de lui-même. C'eſt ainſi que l'Embrion humain paſſe dans le ſein de la Femme; où il s'ente, pour ainſi dire, avec la vie de la Mère, & croît peu à peu, jusqu'à ce qu'il ſoit en état de vivre tout ſeul; & alors, il ſe détache, & vient au jour. C'eſt de ce moment que notre vie commence: & pour la conſerver, nous n'avons beſoin que de maintenir le ſang dans ſon mouvement naturel, & lui rendre ce qu'il perd inſenſiblement, par une

une continuelle circulation. Pour cet effet, le Souverain Architecte nous a fabriqué deux Conduits, par où passe tout ce qui est nécessaire, pour le renouveller & le remettre dans son premier état. Le premier est la Trachée Canal, par lequel entre & sort l'Air que nous respirons : & le second est l'Esophage, par où s'introduit tout ce que nous buvons & mangeons. Les alimens maintiennent les humeurs dans une quantité proportionnée, & l'Air dans la fluidité & le mouvement requis; & c'est de cet arrosement continuel, que toutes les parties du corps sont nourries & entretenues.

Nous venons de voir, que la vie n'est autre chose qu'un renouvellement journalier, & un continuel mouvement du sang; de sorte que, dès le moment qu'il vient à s'arrêter ou à manquer tout-à-fait, l'Individu humain n'est plus qu'un cadavre immobile. D'un autre côté, si nous savons en quoi consiste notre vie, nous pourrons facilement connoître tout ce qui peut lui être préjudiciable ; nous pourrons y remedier, & aller au devant, pour empêcher que rien ne vienne troubler un si bel arrangement, & un sistème si bien ordonné ; & par conséquent, nous joüirons

rons d'une santé parfaite, & nous parviendrons à l'âge le plus avancé. Pour comprendre clairement toutes les causes qui peuvent déranger ce Composé admirable, sans nous embarasser d'aucune spéculation métaphysique, nous nous en tiendrons à la Philosophie la plus simple & en même tems la plus sensée : nous nous arrêterons à considérer ce qui entre dans le Corps humain, & ce qui en sort. Il y a deux choses qui servent à augmenter, conserver, réparer, & mouvoir cette belle machine de l'Homme; savoir l'Air & les Alimens : mais, comme il entre dans leur composition plusieurs petites parties hétérogènes, aussi la Nature nous a formé des viscères qui les puissent filtrer; de sorte que ce qui nous est utile y demeure pour notre usage, & le reste en est rejetté, par un endroit, ou par un autre, y aïant une infinité de pores & de canaux propres à évacuër ces sortes de superfluités, comme autant de fèces inutiles. Si nous respirons un Air salutaire, si nous usons de bonnes nourritures,& si toutes nos excrétions se font librement; tant que ces trois choses subsisteront, notre vie durera, & nous jouïrons d'une santé constante. Mais, si quelcune de ces circonstances vient à manquer,

quer, les indiſpoſitions & les maladies en proviendront, à proportion du défaut qui s'y trouvera.

L'Air, qui eſt le principal moïen de la vie de ce Microcosme, eſt auſſi fort ſouvent la cauſe de toutes ſes indiſpoſitions; puisque la moindre altération de ce fluide ſuffit, pour mettre en deſordre les humeurs, & les principes du ſang, dont l'union & la bonne harmonie font l'eſſence de la ſanté. Commençons donc par examiner la nature de l'Air, afin que nous ſoïons inſtruits de tous les mauvais effets qu'il eſt capable de cauſer en nous. Il y a eu autrefois, & il y a encore aujourd'hui bien des Philoſophes de nom, dont l'opinion eſt, que l'Air eſt un Element ſimple, qui, comme tel, contribue à la compoſition des Mixtes; mais l'expérience journalière a découvert à d'autres plus ſages, qu'il n'y a dans ce fluide d'autre ſimplicité, que l'ignorance de ceux qui l'y ſuppoſent mal à-propos. En effet, je ne croi pas, qu'il y ait dans la Nature un corps plus compoſé. Qu'eſt-ce autre choſe qu'un mélange des diverſes ſubſtances, qui tranſpirent continuellement de tous les corps, un Océan, un Séminaire, un Chaos des principes dont s'engendrent toutes les

choſes qui naiſſent ici bas? Comme il nous eſt impoſſible de vivre ſans le commerce de l'Air, & que nous en ſommes ſans ceſſe environnés, il peut nous nuire en deux manières ; ou par l'extérieur , ou par le moïen de la reſpiration. Si nous habitons des lieux marécageux , pleins d'eaux dormantes , où il y ait beaucoup de cavités ſouterraines , deſquelles il ſorte de mauvaiſes exhalaiſons , qui ſe mêlent avec nos humeurs, par le moïen de la reſpiration continuelle ; tout cela doit faire prévaloir en nous quelque principe, détruire la bonne harmonie & le mélange proportionné, dont dépendent la ſanté & la vie. Par ſon commerce extérieur, il peut tellement conſtiper & reſſerrer la peau, que les excrétions ordinaires ne puiſſent plus ſe faire , comme elles doivent, par les pores de la circonférence ; & alors les excrémens, forcés de refluër dans le ſang, y engendrent des maladies conſidérables : ou bien , il peut bleſſer la peau par les pointes des exhalaiſons peſtilentielles , & infecter de cette manière tout le reſte des humeurs.

De ces différentes conſtitutions de l'Air viennent la plupart des maux, dont l'ignorance fait attribuer la cauſe à telles & telles

les choses, qui en sont fort innocentes. C'est aussi ce qui a fait dire à HIPPOCRATE, dans son Livre *de Flatibus*, que des différens changemens de l'Air dépendent toutes nos infirmités : *Subjiciam igitur mox, & illud, quòd non aliundè unquam verisimile sit morbos evenire, quàm ab Aëre : si is aut plus, aut minus, aut cumulatior, aut morbidis sordibus inquinatior in corpus se ingerat :* „ Il est fort vraisemblable, que les Maladies ne proviennent que de l'Air, suivant qu'il en fait plus ou moins ; à proportion qu'il est plus chargé, ou plus infecté d'exhalaisons morbifiques, & qu'en cet état il s'introduit dans le corps." Comment donc nous précautionner contre tant de maux, que l'Air peut nous causer ? Comment pourrons-nous empêcher, que ces mauvaises influences ne nous pénetrent, puisque, par nécessité de méchanique, nous sommes contraints de les respirer, dans la dilatation continuelle du Thorax ? Cela est sans doute impossible : autrement, s'il étoit en notre pouvoir de nous en garantir, comme nous pouvons éviter plusieurs autres maux, nous parviendrions aisément à jouïr d'une longue vie. Cependant, pour nous consoler de cette fâcheuse nécessité, la prudence

humaine peut nous ſuggérer divers moiens, de remedier, du moins, à une bonne partie de ces maux, qui nous viennent de la différente conſtitution de l'Air. Tâchons de vivre ſous un Climat tempéré, ou dans un lieu environné de prairies, de collines, & de campagnes fertiles en plantes ſalutaires, afin que notre Atmoſphère ſoit comme embaumée par le commerce de leurs douces exhalaiſons : dans une telle ſituation, nous ſerons ſûrs de reſpirer un Air ſain, dont la benignité ſe communiquant à nos humeurs les perfectionnera dans leurs vaiſſeaux : de cette manière le ſang ſe purifiera tous les jours, & nous jouïrons tranquilement d'une entière ſanté. Quant aux changemens de ce fluide, qui dépendent de la contagion que les Vents apportent des lieux étrangers, des influences céleſtes, de l'intempérie des Saiſons, des mauvaiſes configurations des Planettes, &c. tous les maux qui peuvent provenir de ſemblables cauſes, peuvent auſſi être corrigés ou rendus moins dangereux, par une conduite régulière, par une diète exacte, & par les préſervatifs que l'expérience nous a découverts. Si ces conſtitutions de l'Air trouvent un corps déreglé & vicieux, elles le réduiront

ront bientôt à la mort ; mais si elles rencontrent un homme bien reglé, quoiqu'il puisse arriver, qu'elles lui causent quelque dérangement intérieur, il ne lui sera pourtant pas difficile de se rétablir. C'est par la même raison que, dans un tems de Maladie épidémique, il y en a qui en meurent, d'autres qui en sont seulement malades, & beaucoup d'autres qui continuent à joüir de la même santé, sans en être incommodés le moins du monde. La contagion de l'Air a beau être commune, elle n'agit que suivant les dispositions particulières, qu'elle trouve dans les individus. Il y a des sujets qu'elle tue, parce qu'elle est secondée par un déreglement d'habitude, par une mauvaise complexion héreditaire : il y en a d'autres, au contraire, qui n'en ressentent aucune incommodité, parce qu'elle trouve chez eux la résistance d'une vie reglée, & d'un corps parfaitement organisé & bien nourri. La cause la plus ordinaire de nos infirmités est l'inconstance de ce prétendu Element: il est si sujet au changement, que la moindre pluie, le moindre nuage, le vent, le serein, sont capables d'en altérer la condition. Il se fait sentir tantôt chaud, tantôt froid, humide, sec; parce qu'il est si

indifférent à toutes ces qualités, que quelque opposées, quelque contraires qu'elles soient entre elles, cependant, d'un moment à l'autre, il s'altère, & change de température. Pareillement aussi, le corps humain se ressent de tous ses changemens: les humeurs se dérangent, le mouvement en varie, l'équilibre s'en perd, la consistence & le mélange s'en altèrent.

En effet, pour être pleinement persuadé de l'étrange instabilité de l'Air, on n'a qu'à examiner attentivement un Thermomètre, on verra le peu de ce fluide qui s'y trouve renfermé, monter & descendre d'une heure à l'autre, au grand étonnement de l'ancienne Philosophie, incapable de découvrir la cause d'un pareil phénomène, sans recourir à l'asile ordinaire de ses qualités occultes. Si cette liqueur contenue dans un verre scellé hermétiquement se ressent du chaud ou du froid de l'Air exterieur, combien plus notre sang ne devra-t-il pas se troubler, étant comme il est exposé immédiatement au grand Air, qui de toutes parts vient le mettre en desordre, tantôt en le raréfiant trop, & tantôt en le condensant à l'excès. Pour se garantir des incommodités qui peuvent provenir de cette inconstance de l'Air,

l'Air, il n'y a rien de plus à propos, que de prendre plus ou moins d'habits, suivant le besoin, si nous avons éprouvé souvent, qu'un peu plus de froid ou de chaud nous a fait du mal : & en ce cas-là, il n'est pas nécessaire de se fixer à ne porter que des habits d'une telle sorte suivant la saison : il ne faut pas se faire une loi de ne point s'habiller de drap l'Eté, s'il fait froid, ni de ne se défaire d'aucun de ses habits l'Hiver, quand il fait un tems doux. En un mot, il faut se regler sur les degrés du Thermomètre, & non pas sur le nom des Mois? Sur-tout il faut bien prendre garde de se rendre si délicats, que le moindre froid nous fasse courir au feu, & que la moindre chaleur nous oblige à chercher le frais : parce que, comme il ne nous est pas possible de demeurer toujours dans un même endroit, & que nous sommes obligés souvent de sortir au grand air, il vaut mieux tâcher de s'accommoder au tems, tel qu'il est; il vaut mieux souffrir un peu de froid l'Hiver, & un peu de chaleur l'Eté, que de passer sans cesse d'un endroit froid à un autre plus chaud, ou d'une chambre chaude à une autre plus fraiche. HIPPOCRATE attribuoit la cause de presque toutes les Infirmités

à

à l'inconſtance de l'Air : il ſavoit même prédire, par l'exacte obſervation qu'il faiſoit de la qualité des tems, quelle ſorte de Maladie devoit avoir cours dans la Saiſon ſuivante, comme on le voit clairement dans la troiſième ſection de ſes Aphoriſmes : *Mutationes temporum maximè pariunt morbos, & in temporibus magnæ mutationes frigoris aut caloris, & reliqua juxta rationem hoc modo :* ce qui revient préciſément à ce que nous venons de dire.

Après avoir montré combien la mauvaiſe température de l'Air peut être nuiſible à la ſanté, nous examinerons le mal que nous peut faire ce qui paſſe de la bouche à l'eſtomac. Il y a trois ſortes de choſes qui entrent dans notre Corps, par le canal de l'Eſophage ; ce ſont les Alimens, les Médecines & les Poiſons. Ces derniers ſont directement contraires à la ſanté du Corps humain ; & comme les premiers ſont deſtinés à maintenir la vie de l'Homme, de même l'uſage de ceux-ci ne peut que la lui faire perdre. Les Poiſons arrêtent le mouvement du ſang qu'ils coagulent ; ou ils corrodent, par les pointes aigües de leurs parties imperceptibles, les canaux par où ils paſſent, & font que les humeurs qui s'extravaſent, par une ſuite né-

néceſſaire de leur tumulte interieur, renverſent l'ordre & le ſiſtème de la Nature, & la mettent hors d'état de réſiſter ax violences de ſon ennemi. Le Médecines ſont *Medium quid*; elles tiennent le milieu entre l'Aliment & le Poiſon, & participent de l'un & de l'autre : lors qu'elles ſont ſagement adminiſtrées, elles deviennent une nourriture ſalutaire; mais c'eſt un poiſon mortel, quand elles ſont ordonnées mal à-propos. Tout Médicament qui ne répond point à l'indication du mal, eſt un coup de poignard pour le Malade : s'il n'en meurt point, c'eſt parce que la bleſſure n'eſt point mortelle, ou parce que la Nature a aſſez de force, pour guérir, outre le premier mal, celui que l'ignorance du Médecin y a encore ajouté. Il eſt aiſé de voir à-preſent, pourquoi, avant que d'en venir à la matière de ce DISCOURS, dont le but eſt de montrer ce que nous avons à faire, pour nous conſerver en ſanté, j'ai commencé par examiner tout ce qui nous engage à y penſer bien ſérieuſement, quand il s'agit du choix d'un Médecin. En effet, que ſerviroit à un homme d'avoir étudié avec ſoin tous les Livres qui traitent de la manière de conſerver ſa ſanté, *de tuendâ valetudine*, & d'a-

d'avoir obſervé exactement la plus rigoureuſe diète, ſi, étant malade, il avoit le malheur de ſe fier à un Médecin, qui, d'un coup de plume, lui fît perdre la vie? Soïons donc ſur nos gardes; & ſouvenons-nous de ne jamais rien prendre par la bouche, qui puiſſe nous être préjudiciable. Pour ce qui eſt des Poiſons, je ne croi pas qu'il y ait d'homme aſſez ſtupide, pour ne ſavoir point s'en garder. Quant aux Médecines, moins on en prend, mieux on ſe porte: c'eſt pourquoi, à moins que nous n'aïons une certitude bien appuïée d'expériences, qui prouvent, qu'elles peuvent nous apporter du ſoulagement, ou à moins qu'elles ne ſoient ordonnées par quelque Médecin géneralement approuvé de tout le monde, & reconnu pour entendre parfaitement ſon métier, il vaut beaucoup mieux n'en faire aucun uſage. A l'égard des Nourritures dont nous devons nous ſervir tous les jours, nous n'avons pas à nous en rompre beaucoup la tête: & quoiqu'il y ait eu un grand nombre d'Auteurs, qui ſe ſont donné bien de la peine à aſſigner à tous les Alimens différens degrés de froid, de chaud, de venteux, & de pluſieurs autres qualités, nous ne nous y arrêterons point. Nous nous con-

contenterons de donner ici quelques avis néceſſaires, & de propoſer ſeulement ce qu'il eſt utile de ſavoir, pour ne point augmenter les ſcrupules de certains Hypocondriaques, qui n'avalent qu'avec crainte tout ce qu'ils mangent, & qu'on entend ſans ceſſe demander ſi telle ou telle choſe eſt bonne ou mauvaiſe; comme ſi la Nature avoit été une Marâtre pour nous, ou qu'elle eût été aſſez peu ſoigneuſe & clairvoïante, pour avoir produit déſectueux & plein de mauvaiſes qualités ce qui ne devoit ſervir qu'à nourrir & conſerver nos Corps. Pour nous, pénetrés de reconnoiſſance, nous rendons graces à la Providence infinie du Très-Haut, qui nous a fait naître ſi abondamment par-tout tant de choſes ſalutaires, & tant d'Alimens exquis, qui ne peuvent nous nuire, que par le mauvais uſage, ou l'excès, que nous devons uniquement mettre ſur le compte de notre gourmandiſe. Cependant, pour mieux comprendre tout ce que nous devons ſavoir, par rapport au choix des diverſes nourritures: il faut commencer par ſe deſabuſer d'une fauſſe opinion, dont certains Médecins à l'antique nous ont ridiculement préoccupé l'eſprit, en nous faiſant entendre, conformé-

mément aux principes de leur ſotte Philoſophie, que notre Eſtomac eſt comme une Marmite ou un pot où les Alimens ſe cuiſent, par le moïen de la chaleur naturelle, ou des différens degrés de chaleur que poſſèdent ces mêmes Alimens que nous avons pris. Cette opinion eſt ſi éloignée de la vérité, qu'il ſeroit beaucoup plus facile de prouver, que la digeſtion ſe fait par le moïen du froid. En effet, ne voïons-nous pas, que les Abſtèmes, c'eſt-à-dire, ceux qui ne boivent que de l'Eau, qui inconteſtablement eſt froide, mangent beaucoup plus que ceux qui boivent du Vin, que tout le monde ſait être d'une nature chaude. Ne voïons-nous pas auſſi, que les premiers digèrent bien mieux, que les autres? au lieu que ce devroit être le contraire, ſi la chaleur étoit la cauſe de la digeſtion. HIPPOCRATE lui-même reconnoit, que les Abſtèmes ſont grands mangeurs : (*) *Aqua vorax, Vigilia vorax*: il aſſure, au contraire, que l'uſage du Vin détruit l'appetit: (†) *Vini potus famem ſolvit.* Ne ſavons-nous pas encore, que le Chien, qui eſt un Animal

(*) De morb. pop.
(†) Dans ſes Aphoriſmes.

mal d'une complexion très-froide, & que nous ne pouvons nous empêcher de regarder comme tel, puisque nous le voïons souvent trembler, chercher la chaleur, & rester plusieurs heures de suite au Soleil dans le tems même le plus chaud de l'Année, ne savons-nous pas, dis-je, qu'il digère facilement les os les plus durs, qu'il réduit bientôt en un chile très-parfait? Cependant, si la digestion ne se pouvoit faire, que par le moïen de la chaleur, cela nous devroit faire croire, que cet Animal auroit indubitablement un grand feu autour du ventricule. Que dirons-nous de ces petits Poissons, qui, dans le fort de l'Hiver, vivent renfermés dans des Etangs, sous la glace, n'y auroit-il pas beaucoup plus d'apparence, qu'ils digèrent par le moïen du froid? car, s'il falloit, pour cet effet, avoir recours à une chaleur qui dût cuire les Alimens, il faudroit en même tems admettre un Miracle continuel, qui empêchat l'eau d'éteindre en eux cette étincelle de feu que nous pourrions supposer dans de si petits corps; puisque c'est une propriété inséparable de l'eau, que celle d'être opposée au feu, & de l'éteindre. Mais, qu'elle sera donc la raison qui fait, que nous mangeons plus, & que nous

digerons mieux en Hiver, qu'en Eté, si ce n'est pas le froid? Si l'on me répond, que c'est, parce que dans cette rude saison, notre chaleur concentrée dans l'Estomac par l'air froid, qui nous environne, en devient plus forte, & peut cuire une plus grande quantité d'Alimens; au lieu qu'en Eté, notre chaleur se dilatant au dehors, elle est alors moins capable de digerer, qu'en Eté; je n'ai plus rien à dire. Sur ce pié là, il faut donner gain de cause à ceux qui soutiennent, contre le sentiment d'HIPPOCRATE, qu'on doit boire le Vin le plus fort pendant les chaleurs de l'Eté, & ne le boire que bien trempé d'eau dans les Mois de Décembre & de Janvier. Il y a plus: on doit faire le procès aux Provediteurs de la Santé, qui permettent de vendre des Eaux à la glace, pendant les chaleurs les plus fortes de la Canicule; puis qu'en cela ils agissent contre leur devoir, & qu'ainsi ils se rendent responsables au Public des maux qui en résultent. En effet, puisque, suivant l'Hypothèse de ces grands Docteurs, la chaleur desunie & trop répandue laisse l'Estomac très-foible, les gelées & les liqueurs glacées seroient capables d'étouffer bientôt le peu qui lui en reste. Mais l'expérience journaliere réfute

fûte suffisamment de pareilles raisons: elle nous fait voir, que rien n'est plus salutaire, ni plus convenable à l'Estomac, que de boire frais; & cela seul seroit assez, pour faire décider, que c'est le froid & non pas le chaud, que nous devons regarder comme la cause efficiente de la digestion. Cependant, l'une & l'autre opinion est fausse: on trouve des gens qui digèrent plus aisément le Boeuf, que le Veau; & les viandes grossières, beaucoup plutôt, que celles que nous appellons délicates & de facile digestion; on en trouve d'autres qui ont gardé dans leur Estomac, pendant des Mois entiers, certaines choses, comme des légumes, des herbes, & qui avoient parfaitement digeré tout le reste, & sans péine. Si la digestion dépendoit du froid ou du chaud, pourquoi celui-ci ne cuiroit-il pas les choses les plus tendres? pourquoi l'autre ne pourroit-il pas digerer toutes choses indifféremment? Il faut, sans doute, qu'il y ait quelque autre chose dans l'Estomac, qui puisse accorder toutes ces répugnances, & qui soit la cause de tant d'effets si différens, & si contraires en apparence. L'Expérience & la Raison, qui sont les deux poles sur lesquels roule tout le Sistème de la Philo-

ſophie moderne, ſeront auſſi pour nous deux flambeaux qui nous éclaireront dans nos recherches, & qui nous feront voir clairement la vérité de cette importante opération de la Nature. Les Anatomiſtes ont obſervé, dans l'Eſtomac des Animaux les plus parfaits, une certaine liqueur, ordinairement d'un goût acide: les différentes expériences qu'ils en ont faites les ont portés à croire, que ce ſuc ne pouvoit être autre choſe qu'un Menſtrue, ou un Diſſolvant, dont la Nature ſe ſert, pour amollir, briſer & réduire en une parfaite nourriture, les choſes que l'on a mangées; parce que cette liqueur étant compoſée de petites parties aigües & pénetrantes, comme des petits coins, ils diviſent les alimens, les diſſolvent, & les réduiſent en chile. C'eſt de la diverſité de ces Acides diſſolutifs, que dépendent les différens effets dont nous venons de parler. Comme chaque Individu ſe fabrique ſon Menſtrue particulier, ſuivant ſon tempérament, de là il arrive, que celui-ci digère plus, que celui-là, & mieux une ſorte de choſe qu'une autre; & que de celle-ci il reçoive plus de nourriture, que de cette autre-là. Toute nourriture eſt bonne en ſoi-même; & s'il s'en trouve quelcune qui le ſoit

ſoit moins, tout le mal vient de notre Menſtrue, qui n'eſt pas propre pour en faire la diſſolution.

A la faveur de cette doctrine, nous viendrons aiſément à bout d'expliquer toutes les difficultés de la digeſtion; & nous ne ſerons plus étonnés de voir, qu'entre pluſieurs ſortes d'Alimens, il puiſſe s'en trouver une qui demeure en ſon entier & indigeſte, pendant pluſieurs jours, dans le ventricule. Nous ne ſerons plus ſurpris, qu'un Eſtomac puiſſe digérer plus facilement les choſes qui nous paroiſſent groſſières & de dure digeſtion, qu'il ne fera ce qui nous ſemble beaucoup plus tendre & délicat. Mais, pour rendre cette vérité plus ſenſible, ſuppoſons, qu'un homme eût dans l'Eſtomac de l'Eau-forte, pour menſtrue; s'il avalle de l'Argent, il le pourra facilement diſſoudre: mais, s'il avalloit de l'Or, comme l'Eau forte n'eſt pas ſon diſſolvant, il reſteroit toujours le même, ſans aucune alteration: ſi, au contraire, il avoit de l'Eau-régale dans l'Eſtomac, l'Or s'y diſſoudroit; mais le même menſtrue ne toucheroit pas à l'Argent. Tout cela ne vient que de la diverſité des Sels dont ſont compoſées ces deux ſortes d'Eaux, & de la différence de leurs par-

ties, dont les unes sont propres à pénétrer les pores de l'Or, & les autres ceux de l'Argent. Il en est de même de ce que nous mangeons : si notre ferment est capable de le dissoudre, il s'en formera bientôt un Chile parfait; si non, il demeurera dans l'Estomac, jusqu'à ce que le menstrue change de nature, & qu'il devienne propre à en faire la dissolution; ou bien, il en sortira indigeste, par un endroit, ou par l'autre. Toute notre santé dépend de la bonne condition de ce ferment: s'il manque, ou s'il devient défectueux, il en provient une infinité de Maladies, dont on ne doit point attendre la guérison, que la Nature ne s'en soit fait un nouveau. Cette conjecture est si conforme à la vérité, que le grand HIPPOCRATE lui-même semble la confirmer dans un de ses Aphorismes, où il dit : *In longis levitatibus intestinorum, si ructus acidus fiat, qui priùs non erat, bonum est signum.* "Si dans „ les longues indispositions des Entrailles, „ il survient des rapports acides qu'on n'a„voit point auparavant, c'est bon signe". Ces rapports font connoître, que l'Estomac se refournit de menstrue, & qu'ainsi, avec l'appetit, il peut facilement recouvrer la santé. Le même HIPPOCRATE dit aussi,

qu'on

qu'on doit bien augurer des Malades, qui prennent avec plaisir la nourriture qu'on leur présente: *In omni morbo, bene se habere ad oblata, bonum*; parce que c'est une marque évidente, que l'Estomac n'a pas perdu sa trempe, puisqu'il digère bien; & que c'est de-là principalement que dépend notre vie. Mais d'ailleurs, si l'on n'a point recours à cette liqueur dissolvante, par quelle autre Théorie pourra t-on expliquer, comment l'Autruche digère les Métaux, comment le Cigne digère le sable, & tant de Mélancoliques la terre, des pierres, du charbon, du verre, & d'autres choses si extraordinaires, dont il est fait mention dans plusieurs Livres de Médecins? SENNERT, entre autres, rapporte, qu'une Dame mangea en peu de tems une grosse pierre, & qu'elle en mangeoit environ deux livres par jour. Certes, si la digestion se faisoit par le moïen de la chaleur, il faudroit, pour cuire tout cela, qu'au lieu d'Estomac, la Nature lui eût fait une fournaise, & un creuset, dans lequel pareilles matières pussent se fondre ou se calciner. Voilà donc cette opinion détruite par l'expérience, qui prouve, au contraire, que c'est ce suc acide qui est le principal agent de la digestion. C'est

auſſi ce même ſuc, qui excite en nous la faim, & qui, ſuivant ſa qualité, nous fait ſouhaiter plutôt une choſe, qu'une autre. De même l'éxperience nous a appris à nous ſervir de choſes acides, comme du ſuc de Citron, de Vinaigre, de Sel, & d'autres choſes de ſemblable nature, non ſeulement pour exciter notre appetit, mais encore pour pouvoir digérer une plus grande quantité de nourriture; parce que le ferment de l'eſtomac qui s'en trouve fortifié devient capable de diſſoudre plus d'alimens. C'eſt par la même raiſon, que les Abſtèmes ſont grands mangeurs, parce que, l'Eau abondant plus en acide, que le Vin, fait qu'ils ne ſe raſſaſient pas ſi tôt. Après avoir expoſé l'ordre de cette importante méchanique, nous en tirerons toutes les réflexions qui pourront nous être utiles, par rapport à ce qui regarde la Diète. Quant au choix des Alimens, il faut manger ſans ſcrupule tout ce qui nous plaît, tout ce que notre eſtomac reçoit ſans répugnance; parce que tout ce qui a été créé pour notre uſage, par la Divine Providence, ne peut que faire du bien à un homme en ſanté: *Omnia ſana ſanis*: & au jugement de C. CELSE, *Nullum cibi genus fugere, quo populus uta-*

utatur. " Il faut manger de tout ce que les autres mangent. C'est l'expérience qui doit nous apprendre à faire le choix de nos Alimens : ceux dont l'usage nous fera le plus de bien, seront aussi pour nous les plus salutaires ; quelque décriés qu'ils puissent être par les Auteurs qui en ont parlé, nous les devons regarder comme les meilleurs ; & si, au contraire, nous nous en trouvons incommodés, il y faut renoncer, quand tous les Médecins du monde en parleroient avec éloge. (*) *Socrates ne monebat, ut caverent sibi homines à cibis, qui non esurientes ad edendum, & potibus qni non sitientes ad bibendum alliciunt.* La Terre & le Soleil sont sans cesse occupés à nous préparer diverses sortes de fruits : & ensuite, c'est l'acide de notre Estomac, qui en produit le bien ou le mal, suivant la bonne ou la mauvaise digestion qu'il en fait. Les Alimens sont ici comme la cire, indifférente à toute sorte de figures, & susceptible de toutes également : c'est aussi la variété des Menstrues qui les fait paroître tantôt d'une qualité, & tantôt d'une autre. Il n'y a point de nourriture, qui ne puisse faire

(*) STOB. serm. 99. de sanitate.

du bien à certaines perſonnes, & du mal à d'autres : c'eſt pourquoi, il faut manger hardiment de tout ce qui eſt à notre goût, & qui plaît à notre eſtomac ; tout ce que l'on prend avec plaiſir nourrit : *Quod ſapit nutrit.* Il faut ſeulement ſe garder de tout excès, qui des meilleures choſes en fait de très-dangereuſes, en leur donnant un effet entièrement contraire à leur nature : *Omne nimium naturæ inimicum.* Méfions-nous donc de certains ragoûts artificiels, qui chatouillent le palais & le goſier, de peur que le plaiſir ne ſéduiſe notre appetit ; & ne nous faſſe manger plus, que notre Menſtrue n'en peut diſſoudre ; car c'eſt de la quantité & non pas de la qualité des Alimens, que proviennent les Maladies. HIPPOCRATE, pour enſeigner aux Hommes à jouïr d'une ſanté parfaite & conſtante, ne leur propoſoit que ces deux petits avis, manger peu, & s'exercer par le travail : *Non ſatiari à cibis, & impigrum eſſe ad laborem:* De-là eſt venu auſſi le Proverbe, qui paroît d'abord un paradoxe, & ne laiſſe pas d'être une vérité évidente : *Celui qui mange le moins, eſt celui qui mange le plus* ; puiſque, par une Diète bien reglée, on ſe prolonge la vie, & que, par conſéquent, on ſe met en état

tat de faire plus de repas ſimples, que l'intempérant ne peut faire de grands repas. Plus nous obſerverons ces deux préceptes, & plus nous pouvons être aſſurés d'avoir une ſanté durable. Le premier nous apprend, qu'il faut ne manger qu'à peine le néceſſaire, & ſortir toujours de la table avec quelque reſte d'appetit, parce que c'eſt une marque, que l'Acide de l'eſtomac a plus de force qu'il ne lui en faut, pour bien rompre, triturer, & diſſoudre la nourriture qu'on a priſe: au lieu que, quand on mange juſqu'à crever, la quantité des viandes ſurpaſſant l'activité du Menſtrue, il arrive, que le Chile imparfait qui en provient gâte le ſang, avec lequel il ſe mêle, & celui-ci affectant les viſcères par où il paſſe, dérange & met en deſordre l'économie du Corps; & c'eſt de-là, que naiſſent les Maladies. Le ſecond nous enſeigne à nous exercer, à travailler juſqu'à la fatigue. Pour être pleinement convaincus du bénéfice que nous pouvons tirer d'un pareil exercice, il ne faut que jetter les yeux ſur les Laboureurs, les Artiſans, & tous ceux qui, par un travail aſſidu, ſe tiennent continuellement en action: nous les voïons tous plus ſains, plus vigoureux, & moins ſujets

aux

aux infirmités qui attaquent les perſonnes ſédentaires, pareſſeuſes & d'une vie appliquée. La raiſon en eſt que, ſe maintenant toujours tous les membres en exercice, &, par une conſéquence néceſſaire, le ſang en plus grand mouvement, les humeurs s'en purifient de plus en plus, le corps s'en nourrit mieux, & les excrétions s'en font avec plus de liberté : de ſorte que, chaque partie s'acquitant plus ponctuellement de ſon devoir, on ne peut manquer de jouïr d'une parfaite ſanté. Mais, inſenſiblement l'examen de tout ce qui entre d'Alimens dans le Corps humain nous a conduits à examiner auſſi ce qui en ſort. Pour faire ſubſiſter l'Homme, cette belle Machine, ce n'eſt pas aſſez de la nourriture & de la reſpiration ; il faut outre cela, que tout ce qui entre dans le corps en ſorte pareillement. Car, ſi cela n'étoit pas, les vaiſſeaux ſe rempliroient de ſucs qui ne tarderoient guére à étouffer la chaleur naturelle, & à éteindre la flamme de la vie. C'eſt dans cette vue que la ſage Nature, connoiſſant de quelle néceſſité étoit l'évacuation de cette matière, nous a ouvert tant de paſſages, pour la faire ſortir. Elle nous a percé la peau comme un crible, afin que, par le mouvement con-

continuel du ſang, les Alimens déja conſommés puſſent s'exhaler de tous côtés en vapeurs: elle nous a encore fabriqué pluſieurs conduits, dans le nez, dans les oreilles, dans la bouche, dans les yeux, dans les inteſtins, &c, propres à donner paſſage à tous les excrémens. Telle eſt la prévoïance de la Nature à procurer la ſortie des immondices, que, ſi par hazard elle ne peut pas les mettre dehors par les voies accoutumées, elle fait en trouver d'extraordinaires, ou plutôt elle met à profit jusqu'aux infirmités mêmes, pour s'en débaraſſer. Quelquefois elle les raſſemble en une tumeur, où elle les mûrit; ou ſi ces impuretés ſe trouvent confondues dans la maſſe du ſang, elle allume une fiévre, pour en faire la ſéparation, & pouvoir mieux s'en délivrer en ſuite; d'autres fois elle ſe ſert d'autres moïens encore plus extraordinaires: en un mot, elle a mille expédiens merveilleux, pour y parvenir. Puis donc que la Nature eſt ſi attentive à faire ſortir du corps les humeurs ſuperflues, nous devons croire, que cette évacuation eſt de la dernière importance pour notre ſanté.

Pour ſeconder cette ſage intention, il n'y a rien de plus propre ni de plus ſûr,

que l'exercice & le travail. „Il faut s'exer-
„cer fréquenment, dit CELSE, le travail
„rend le corps vigoureux, la pareſſe
„l'affoiblit : la molleſſe nous rend vieux
„avant le tems, au lieu que l'exercice
„nous fait jouïr long-tems des avantages
„de la jeunesſe : *Oportet ſe frequentiùs exercere, ſiquidem ignavia corpus hebetat, labor firmat : illa maturam ſenectutem, hic longam adoleſcentiam reddit.* Il ne faut pourtant pas, que le travail ſoit trop fatigant, ni l'exercice trop rude : il faut que l'un & l'autre ſoit moderé & agréable, comme ſont, par exemple, la promenade, la danſe, &c. Le mouvement des jointures, des muſcles, & des tendons du corps, fait que les ſucs deſtinés à ſa nourriture & à ſa conſervation ſe purifient, & en deviennent plus fluides; ce qui les empêche de cauſer des obſtructions dans les vaiſſeaux capillaires. Et comme une Horloge ſe conſerve plus juſte & mieux reglée, quand on a ſoin de la monter & de la faire aller, que quand on la laiſſe en repos, il en eſt de même du Corps humain : il faut que, par la transpiration inſenſible, il en ſorte une certaine quanté de matière, proportionnée à celle qui y eſt entrée. SANCTORIUS obſerve, dans ſa *Statique*, que de huit

huit livres de nourriture qu'un homme peut prendre dans un jour, il en transpire insensiblement environ cinq livres, plus ou moins. Ce qui me fait conjecturer, que chaque jour la quatrième partie du sang se renouvelle; parce que, comme il y en a dans le corps d'un homme environ vingt livres, dans l'un plus dans l'autre moins, s'il en transpire cinq, il faut que, pour les remplacer, il s'en fasse cinq autres des Alimens: & sur ce pié-là, les trois livres restantes sortiront par les autres canaux excrétoires, comme des fèces inu-inutiles, & comme les parties les plus grossières des Alimens. Tant que dure dans cette égalité la matière qui entre dans le Microcosme, avec celle qui en sort, il jouït d'une santé entière; mais, s'il prend plus d'Alimens, qu'il n'en rend; ou s'il évacue plus qu'il ne mange, de là naissent ses indispositions particulières. C'est aussi par la même raison, que ceux qui fatiguent le plus mangent davantage que les autres; parce que, comme il se dissipe en eux une plus grande partie d'humeurs, par le moïen du travail, ils sont aussi plus sujets à avoir faim, & par une sage disposition de la Nature, ils prennent plus de nourriture, pour réparer le

sang

ſang qu'ils ont perdu. La même choſe arrive encore aux Convaleſcens, qui, pendant leurs Maladies, ont obſervé une rigoureuſe diète.

Après avoir examiné tout ce qui entre de materiel dans notre corps, & tout ce qui en ſort, il ne nous reſte plus qu'un mot à dire, de ce qu'il y a de ſpirituel capable d'altérer notre ſanté, & de nous la faire perdre. L'air, la Nourriture, & les Excrémens ne ſont pas les ſeules cauſes de nos infirmités: il y en a encore d'autres, qui dépendent de l'opinion, & qu'on appelle Paſſions de l'Ame, qui naiſſent de l'amour ou de la haine que nous avons pour différens objets, ou des viciſſitudes de la bonne ou mauvaiſe fortune. Comme notre Ame a pour ſatellites les eſprits corporels, qui ſont la partie la plus volatile du ſang, ils ſont ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions, qu'ils reçoivent des idées de plaiſir ou de chagrin qu'elle ſe forme dans ſa phantaiſie; d'où il arrive, que, par la grande amitié & la ſympathie qu'ils ont entre eux, dès qu'elle eſt émue, ils s'en reſſentent d'abord. Si l'Ame eſt dans un excès de joie, ils courent par toute la juriſdiction des nerfs avec tant de viteſſe, qu'ils en troublent ſouvent l'ordre

die & le siftème du corps: si elle est triste & abatue, ils deviennent mélancoliques & timides, ils se retirent, ils cherchent la solitude & les ténèbres; ce qui ne peut que déranger la santé. Pour remedier à ces Maladies de l'Ame, tout l'Art de la Médecine ne peut rien, si une bonne Philosophie morale ne l'aide à gouverner ses Passions, suivant les règles de la Raison & de la Prudence. Ce sont les réflexions qu'elles nous suggèrent, qui peuvent tenir en bride & domter toutes nos affections, & les rendre sans effet: & alors, les esprits, devenus plus vigoureux & insensibles à tous les accidens de la vie, remplissent régulièrement leur devoir, & travaillent constamment à maintenir la bonne harmonie du Microcosme. Mais, comme ceci n'est point de mon sujet, je n'en parlerai pas davantage, persuadé, qu'ici quelques préceptes de SENEQUE ou d'EPICTETE vallent beaucoup mieux, que tous les Antidotes & tous les Remèdes d'ESCULAPE. Je me contenterai donc de ce que j'ai dit de la matière qui entre dans le Corps humain, & de celle qui en sort, & dont dépendent notre nourriture & notre vie; à quoi j'ai ajouté les avis les plus nécessaires, & ce que doit savoir tout homme qui

ſouhaite de conſerver ſa ſanté : à l'occaſion de quoi, j'ai réfuté l'erreur de ceux qui s'imaginent, que la digeſtion ſe fait par le moïen de la chaleur. J'ai auſſi fait voir dans ce DISCOURS, quelles ſont les cauſes des indiſpoſitions qui affligent le corps de l'Homme. Si l'on pouvoit les prévenir toutes, & qu'elles fuſſent ſoumiſes à la prudence humaine, notre vie ne ſeroit ni ſi caduque, ni ſi courte ; mais, comme il y en a pluſieurs qu'il nous eſt impoſſible d'éviter, parce qu'elles dépendent des différentes conditions de l'Air, que nous ne pouvons nous diſpenſer de reſpirer, il faut nous ſoumettre au dérangement qu'il peut nous cauſer, par ſes qualités contagieuſes. Puis donc que nous ne pouvons pas nous garantir de toutes les Maladies, tâchons du moins, par la Diète, l'Exercice, le choix d'un bon Climat, & la tranquilité de l'Eſprit, de diminuer, autant qu'il dépendra de nous, les dangers auxquels notre nature eſt ſans ceſſe expoſée, dans l'impoſſibilité où nous ſommes de nous y ſouſtraire entièrement.

DISCOURS V.

S'il vaut mieux se servir des Médecins Modernes, ou des Galenistes?

Dans les grandes Villes, & dans les plus sages Académies, on n'agite plus cette question : la force de la Vérité y a dissipé tous les doutes qui pouvoient rester sur ce point-là. Il est vrai cependant que, dans quelques Endroits, où l'Erreur regne encore aujourd'hui, & où la malice & l'ignorance triomphent, le Merite n'a pas pu se faire entièrement connoître ; ce qui fait que les Galenistes y sont les plus estimés. Mais si l'on en recherche la raison, on découvrira sans peine, que cela vient, de ce qu'ils ont dans leur parti les gens les plus stupides ; gens ordinairement si obstinés, qu'il n'est pas facile de les faire démordre des opinions qu'ils ont une fois adoptées, ni de les engager à renoncer à leurs coutumes, pour en embrasser de meilleures. Cette prévention aveugle ne per-

 met

met pas aux Médecins modernes de se faire connoître pour ce qu'ils sont, & les empêche de s'acquerir le crédit qu'ils devroient avoir: les Galenistes, de leur côté, mettent en usage toute sorte de stratagèmes pour les abbaisser & les faire mépriser. Le plus grand avantage des ceux-ci est d'avoir pour partisans les Médecins les plus anciens, parce que connoissant comme ils sont l'autorité, le respect & la confiance que s'attire d'ordinaire la Vieillesse, il leur est aisé defaire passer les plus impertinentes rêveries pour des sentences, & de débiter les parologismes les plus grossiers pour des axiomes indubitables, bien persuadés que le Vulgaire prendra le tout, de leur part, pour des vérités infaillibles. Ils ont trop d'expérience pour ignorer, que *Plebi non judicium, non veritas, non discrimen, non ratio, non intellectus*: c'est-à-dire, que rarement on trouve chez le menu peuple le jugement, la vérité, le discernement, la raison: & qu'auprès des sots, tout ce qu'ils peuvent avancer de faux & de ridicule trouvera toujours plus de crédit, parce qu'il sortira de leur bouche, que la vérité même, proferée par un jeune homme. En effet, la po-

populace mesure ordinairement la vertu par le nombre des années : le commun des hommes se persuade naturellement, que les plus saines Doctrines croissent avec la barbe ; & que la Vieillesse & la Sience sont deux Jumeaux, ou deux Attributs inséparables. Je n'en suis pourtant point surpris ; parce que cette erreur a quelque chose de si naturel, qu'il n'est pas facile de s'en apercevoir. Mais je suis extrèmement étonné de voir, que, dans une chose si remarquable, l'expérience n'ait pas encore découvert la vérité; que l'horreur de tant de funerailles, & la considération de tant de Maladies opiniâtres & chroniques, rendues telles par l'abus de la Médecine, n'ait pas fait plus d'impression sur la prudence humaine, & ne nous ait pas ouvert les yeux sur le tort que nous fait une trop crédule simplicité. Sans doute que, pour s'en apercevoir, il ne falloit pas moins, que le secours & les lumières d'une bonne Philosophie ; sans cela, l'esprit déja préoccupé de fausses idées n'est pas capable de distinguer le savoir d'avec l'ignorance, sur-tout parce que celle-ci se pare de tous les dehors de l'autre. Il ne sait pas non plus assez réflechir sur les évenemens, il n'est pas assez docile, pour que l'expérien-

ce puisse lui faire connoître l'origine de tout le mal, parce que la confiance du Malade en son Médecin a assez de force, pour l'empêcher de sentir les coups que lui porte l'ignorante application de ses remèdes : de sorte que cette prévention funeste, soutenue de tout le pouvoir de l'imagination, réduit le misérable Patient à se plaindre de son mauvais tempérament, & lui dérobe la connoissance de l'homicide. Si donc l'Expérience ne sert de rien, si la Raison ne peut se faire entendre, comment pourra-t-on démontrer la vérité de ce qui est ici en question ? Cela est d'autant plus difficile, qu'outre cela, il faut combattre mille fraudes, dont le monde est la dupe. Pour y réussir, il n'y a point de voie plus aisée que d'examiner, comment les uns & les autres de ces Médecins se conduisent, dans l'exercice de leur profession : car, quoiqu'ils aïent tous la même intention, qui est celle de guérir les Malades, cependant les différentes opinions qu'ils ont des causes, qui produisent les Maladies, les portent aussi à emploïer pour leur guérison des moïens aussi contraires, que le sont leurs conjectures. De-là il arrive souvent, que les uns ju-

ge-

geront fort à-propos de faire tirer du sang, quand les autres voudroient en augmenter la quantité, si cela étoit en leur pouvoir : de même encore, les uns préscriront des choses tout-à-fait chaudes, dans la même Maladie, où les autres croiront devoir ordonner des remèdes rafraichissans. Cette contrariété d'opinions, cette manière opposée de traiter les Maladies produit une confusion si universelle, que bien des Malades, outre le mal qui les accable, ont encore le chagrin de ne savoir de quel côté se tourner, ni de quels Médecins se servir; de sorte que, dans cette perplexité, ils s'abandonnent à la Nature, qu'ils laissent agir & la crainte de se tromper les conduit heureusement à prendre le meilleur parti. Cependant, la plupart des Esprits vulgaires, sans en excepter les personnes mêmes de la plus illustre origine qui n'ont jamais travaillé à se défaire des ténèbres de l'ignorance, la plupart, dis-je, prévenus de la même confiance, retournent à l'ancienne Médecine, & veulent être traités à l'antique, séduits par deux raisons qui ont toute l'apparence de la vérité. La première est, qu'on s'est servi de cette métode pendant le cours de plusieurs siècles : la seconde est, que quelques-uns

d'entr'eux ont été déja traités & guéris par des Galenistes; d'où ils concluent, que ce seroit une folie en eux, que d'abandonner leur vie à l'expérience des Médecins modernes.

Ces deux argumens paroissent d'une grande force aux gens simples; mais, au contraire, ils semblent fort méprisables aux personnes plus éclairées, ou qui ont quelque pénetration: en effet, l'usage ne rend pas les choses plus respectables: elles n'en deviendront pas plus véritables, ni meilleures, pour être à la mode. Combien en a-t-on découvert de fausses, qui ne devoient leur existence, qu'à la seule opinion & à la crédulité des Hommes? Il est de la bonne politique de maintenir en crédit bien des choses, dont l'abus peut être de quelque utilité au Public; mais il n'y a aucune raison qui puisse engager personne à accréditer des opinions, qui ne peuvent qu'être préjudiciables à tout le Genre-Humain. SCIPION L'AFRICAIN trouvoit plus de gloire à conserver la vie d'un seul Citoïen, qu'à faire passer au fil de l'épée un grand nombre d'Ennemis. C'est dans le même esprit, que les *Romains*, d'ailleurs si prudens & circonspects, quand il s'agissoit de donner entrée

trée chez eux à quelque sorte de profession que ce pût être, ces mêmes *Romains* aïant ouï parler de la Médecine, comme d'un Art, dont le but n'étoit que de rendre la santé aux Malades, flattés par de si douces espérances, souhaitèrent d'avoir des Médecins, & leur ouvrirent avec empressement les portes de leur Ville. Mais bien-tôt après, la même politique, qui les leur avoit fait recevoir avec tant de démonstrations de joie, les engagea à s'en défaire; parce que l'expérience, qu'ils en firent aux dépens de leur sang & de celui de leurs concitoïens, leur apprit ce que la prudence auroit dû leur faire prévoir. C'est ainsi, qu'en bannissant les Médecins de leur Ville, ils y introduisirent la véritable Médecine; & cet heureux exil fût pour eux une vraie Panacée, pendant l'espace de six-cens ans; puisque, par cette sage résolution, ils se délivrèrent de tous les abus d'une si dangereuse profession: c'est ce que dit PLINE, en ces termes; (*) *Sicut Populus Romanus sexcentesimo anno: neque ipse in accipiendis artibus lentus; medicinæ verò etiam avidus, donec expertam damnavit.* Cette prudente déliberation les ré-

(*) Livre 29.

rétablit auſſi dans l'eſtime, qu'ils avoient perdue par trop de crédulité; & ils furent plus loués d'avoir ſû ſi bien réparer leur faute, qu'ils n'avoient été blamés de la trop grande facilité, qui la leur avoit fait commettre; parce qu'il eſt facile de ſe laiſſer ſurprendre à un abus, qui s'inſinue agréablement dans l'opinion des Hommes; mais, quand une fois il s'eſt introduit, il eſt pour le moins auſſi difficile de le reconnoître & de s'en corriger. Cette difficulté de remedier aux erreurs qui ſont en vogue a quelque apparence de raiſon, auprès du commun des Hommes; mais les perſonnes éclairées ne la regarderont, que comme une preuve du peu de prudence & de la foibleſſe d'eſprit du Vulgaire.

Quant à l'autre raiſon de ceux qui, pour ſoutenir la cauſe des Galeniſtes, diſent avoir été autrefois traités ſelon leur métode, & s'en être bien trouvés, j'ai déja ſuffiſamment fait voir dans mon premier DISCOURS la fauſſeté de la conſéquence qu'ils en tirent. Qui peut ſavoir au juſte ſi les remèdes ont fait plus de bien, que de mal, à celui qui les a pris. De ce que le Malade a été guéri, on ne doit pas abſolument conclure, qu'on lui a ordonné d'excellens remèdes, parce que la même choſe pou-

pouvoit arriver, quoiqu'ils eussent été fort mauvais. Toutes les blessures ne sont pas mortelles, ni toutes les ignorantes recettes ne sont pas capables de tuër un homme. Le Genre-Humain seroit fort à plaindre, si à chaque médecine, à chaque saignée mal ordonnée, il falloit s'attendre à mourir? Que de villes dépeuplées & désertes en peu de tems! Pour empêcher une pareille destruction, la Providence a donné à tous les Hommes assez de force, pour résister non seulement aux infirmités qui peuvent leur survenir, mais souvent aussi au mal que peut y ajouter encore l'ignorance du Médecin. Supposons que, dans un Homme, la Nature ait, par elle-même assez de vigueur pour surmonter douze degrés de mal: supposons encore, comme cela peut fort bien arriver, supposons, dis-je, que cet homme vienne à être attaqué d'une Maladie, qui, avec toute son augmentation naturelle, n'ait pas plus de six degrés, c'est-à-dire, la moitié de ce que nous avons supposé de force dans sa complexion particulière. Qu'on appelle, pour visiter le Malade, un Médecin ignorant, qui lui préscrive des remèdes tout-à-fait contraires; de sorte, qu'après la premiere médecine, le mal ait aquis un nouveau

de-

degré de force ; un autre, après la saignée ; & ainsi successivement, jusqu'à ce que les remèdes mal ordonnés l'aient augmente de cinq degrés qui, avec les six degrés qu'il avoit dans le commencement, feront en tout onze degrés de force : le pauvre Malade se trouveroit à l'extremité. Il n'y a point de doute cependant, qu'il n'en revînt encore, puisqu'il lui resteroit des forces supérieures à celle de la Maladie, telle que nous l'avons supposée. Cet homme, échapé du danger d'une mort presque certaine, pourroit dire, que ce sont les médecines & l'assistance du Médecin qui lui ont rendu la vie. Pour moi, loin d'être de ce sentiment, je suis persuadé, que l'on devroit plutôt assurer le contraire ; & que non seulement le Médecin ne lui a été d'aucune utilité, mais encore, qu'il n'a pas tenu à lui, que le Malade ne soit mort.

C'est ainsi, que les raisons alléguées ci-dessus peuvent nous faire illusion : tout ce que l'on peut dire d'ailleurs, en faveur des Médecins Galenistes ne conclud pas davantage. Ces mêmes raisons, & d'autres plus fortes encore ont été, pendant un tems, adoptées même des gens les plus savans ; mais aussi, comme ils sont plus ca-

capables de reconnoître la vérité, les Médecins modernes n'ont pas eu beaucoup de peine à les convaincre de l'erreur, & à les obliger, par la force de la raiſon, à embraſſer les nouvelles Doctrines.

Si les gens ſimples avoient au moins le bonheur de connoître la foibleſſe de leur eſprit; & que, dans les choſes qui paſſent leur portée, ils vouluſſent s'en raporter au jugement des perſonnes qui ont plus d'étude & de connoiſſance, qu'eux, ils pourroient jouïr du même bénéfice; mais, comme ils n'ont pas aſſez de diſcretion pour cela, il arrive, au contraire, que, plus ils ſont ignorans, & plus ils reſtent obſtinément attachés aux fauſſes opinions dont ils ſont la dupe. Mais retournons à notre propos: examinons la choſe de plus près, pour pouvoir, avec plus d'évidence, décider le point en queſtion.

On ne peut pas nier que, de tous ceux qui ſont profeſſion de la Médecine, ceux-là ne ſoient les plus eſtimables, qui connoiſſent le mieux la ſtructure du Corps humain; qui ſavent le mieux rendre raiſon de ce qu'ils font, & contenter l'eſprit; qui ſont le plus capables de pourvoir aux beſoins des pauvres Malades, par une ſage application de ce qui convient à leur mal,

qui les mette en état de recouvrer bientôt la ſanté, après laquelle ils ſoupirent avec tant d'ardeur. Or, il n'y a que les Modernes, chez qui on puiſſe rencontrer tout cela. Donc, il n'y a que les Modernes, qu'on puiſſe regarder comme de véritables Médecins, & de ſages Miniſtres de la Nature. La raiſon en eſt claire. Pour agir avec connoiſſance de cauſe, pour réuſſir à guérir les Malades, il faut ſavoir parfaitement non ſeulement la ſituation & la figure, mais encore l'uſage de tous les viſcères du Corps humain; il faut entendre l'harmonie de ce Microcosme, pour en déduire les dérangemens; & pouvoir, par les ſimptomes & les différens effets des Maladies, découvrir les diverſes cauſes qui les produiſent, & enſuite l'activité des remèdes, dont on veut faire uſage, pour en venir à bout. Qui peut mieux être inſtruit de tout cela, qu'un Médecin moderne? A l'aide de tant d'expériences Anatomiques, & des démonſtrations d'une Méchanique appuïée ſur de ſolides fondemens, éclairé des lumières de la Philoſophie *expérimentale*, ſecondé de l'efficace des Remèdes Chymiques, avec le ſecours des Microſcopes, qui lui découvrent la figure des plus petites parties qui entrent

dans

dans la compoſition des Mixtes, il peut dignement exercer la Médecine. Mais on ne peut que s'en mêler à l'aveugle, quand on eſt dénué de tant de connoiſſances ſi néceſſaires: & ſe ſervir d'un tel Médecin, c'eſt voulour risquer ſa vie; ou, du moins, chercher à augmenter le mal dont on voudroit ſe voir délivré. Concluons donc hardiment, qu'il vaut mieux, ou qu'il y a moins de danger à ſe ſervir des Médecins modernes, que de ceux qui n'ont rien de plus recommandable, que le nom de Galeniſtes.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matière: il eſt inutile d'aller ici chercher des raiſons de Médecine & de Phyſique, pour mieux démontrer une vérité ſi claire. Premièrement, parce que les gens ſavans en ſont ſuffiſamment perſuadés; & en ſecond lieu, parce qu'il y a déja un aſſez grand nombre de Livres imprimés, qui ont pleinement réfuté les anciennes Théories de cette Sience. Je veux ſeulement travailler à deſabuſer certaines gens, qui ne peuvent pas concevoir, comment le Monde a pu autrefois être aſſez fou, pour ſe laiſſer ſurprendre ſi groſſièrement; & pour avoir fait tant de cas d'une métode de traiter les Maladies beau-

coup

coup plus préjudiciable, qu'utile & salutaire au Genre-Humain. Pour être mieux convaincus d'un Aveuglement si invéteré, il en faut rechercher l'origine : autrement, on ne pourra jamais parvenir à avoir une certitude complette d'un si funeste abus. Il doit sa naissance à l'ignorance, aux vues interessées, & à la malice de ceux mêmes qui ont en divers tems embrassé cette profession. Comme ils remarquoient, que, pour être regardé comme Médecin, il suffit d'en avoir le nom, avec un air d'âge imposant, ils se sont imaginé une manière de traiter la Médecine, qui fût tout à la fois plus aisée, plus utile & plus apparente. Voilà justement la métode des Galenistes de nos jours, comme nous l'avons vu dans les DISCOURS précedens; mais pour la faire croire meilleure, qu'aucune autre, ils se sont avisés de se dire publiquement sectateurs des Anciens, dont ils font servir l'autorité à illustrer toutes leurs démarches & leur conduite. Ils se prévallent du respect qu'on a pour l'Antiquité: ils en abusent; mais ils y trouvent leur compte, & c'est pour eux un moïen sûr de s'accréditer, & de captiver la confiance du Public. En effet, il y a bien des gens qui croient, que

la

la Nature a fabriqué avec plus de ſoin & d'exactitude les Hommes des premiers ſiècles, que ceux d'aujourd'hui : ils accuſent de partialité ceux qui ne donnent point dans leurs imaginations : & ils ne peuvent ſe perſuader, que ceux qui ſont venus après eux, aïent pu les ſurpaſſer. Il eſt bien vrai, que les Belles-Lettres & la Philoſophie ont eu leurs viciſſitudes : on a vu des tems où elles étoient très-floriſſantes, & où les Hommes ont pouſſé fort loin leurs ſpéculations naturelles : on en a vu d'autres, où l'Ignorance a triomphé, & où les Siences ont été fort négligées. Il ne faut pas croire pour cela, qu'alors les Hommes aïent eu des corps différemment organiſés, ou que la race s'en fût abatardie : il n'y a eu que l'inclination & la volonté, qui ont reçu quelque altération d'une éducation différente, ou des diverſes influences ou aſpects des Aſtres. Je croi en effet que, dans les ſiècles paſſés, il y a eu auſſi des Sujets d'un grand mérite, dont les véritables doctrines ſe ſont perdues, ou ont été corrompues, avant que de parvenir jusqu'à nous ; & que le tems, comme dit BACON de *Verulam*, ſemblable à un fleuve qui court ſans s'arrêter, ne nous a transmis que les

dernières, par tradition, de siècle en siècle; mais que ce qu'ils ont dit de plus solide a fait naufrage en chemin. Il semble, que la même chose soit arrivée à nos Galenistes : il se vantent d'être sectateurs du grand HIPPOCRATE, dont ils ont toujours les Aphorismes à la bouche; cependant, si l'on observe les mauvais succès de leurs cures, & leur manière de traiter les Maladies, on les trouvera aussi différens, aussi opposés, que le jour & la nuit : on verra clairement, qu'ils n'ont rien d'HIPPOCRATE, que le nom. S'ils se glorifient d'être disciples d'un si grand homme, c'est une pure politique: c'est pour se faire plus estimer, & pour s'attirer un crédit, auquel ils auroient eu bien de la peine à parvenir, sans un pareil artifice.

Au contraire, les Modernes, qui ont toujours eu pour maxime, *Amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica Veritas*: „J'aime SOCRATE, j'aime PLATON, „mais j'aime encore plus la Vérité"; les Modernes, dis-je, qui ne se proposent d'autre but, ni d'autre guide, qu'une raison confirmée par l'expérience, ont aussi des doctrines & des opinions qui ne s'accordent pas toujours avec celles des Anciens. Cependant malgré cette différence,

leur

leur métode eſt beaucoup plus conforme à celle, que pratiquoit HIPPOCRATE, puisque la Médecine des Modernes ne conſiſte qu'à ſavoir maintenir la Nature dans ſa force, & la ſeconder, par des remèdes donnés à propos, quand d'elle-même elle n'eſt pas capable de vaincre les Maladies, comme le veut ce grand Homme dont nous venons de parler. La métode de ceux, au contraire, qui ſe vantent tant d'être ſectateurs de ſa doctrine, ſe réduit à commencer par affoiblir la vigueur de la Nature, à force de purgatifs & de ſaignées; enſuite de quoi, ils prétendent la fortifier avec des cordiaux, qui n'ont d'autre vertu que celle d'enrichir les Apoticaires. Par le prix de l'Or & des Pierres précieuſes, qu'ils font entrer dans leurs ordonnances, ils relèvent celui de leurs cures; parce que le peuple eſt naturellement aſſez diſpoſé à croire un remède d'autant plus efficace, qu'il coute davantage. En un mot, il ſemble, que ces Meſſieurs ne penſent qu'à jetter de la poudre aux yeux : ils ſe contentent de paſſer pour grands Médecins, & s'embaraſſent fort peu de la Médecine : les apparences leur ſuffiſent; & ils abandonnent la Sience à ceux qui ſont d'humeur

à prendre la peine de l'étudier. Ils cherchent à en imposer, par l'abondance des drogues rares & chères qu'ils emploient; à prévenir les esprits en leur faveur, par leurs soins affectés & leur conduite hypocrite; & à captiver la confiance du Public, par toutes leurs démarches, qui tendent uniquement à s'assurer d'une opinion avantageuse, de quelque manière que le mal puisse tourner. Ne croïez pas pourtant, que le savoir faire des Galenistes en demeure-là: pour faire admirer leur diligence & leur attention à combattre vigoureusement les Maladies, & pour rendre leur Médecine plus sensible, ils emploient jusqu'au fer & au feu, bien persuadés que les sots regardent comme les plus habiles Médecins ceux qui écorchent & martirisent le plus impitoïablement les Malades; plus même il les font souffrir, & plus ils en sont estimés. S'il arrive, que les malheureux Patiens meurent sous leurs coups redoublés, il en restera du moins aux Parens la consolation d'avoir fait tout ce qui dépendoit d'eux, & d'avoir mis en usage tout l'Arsenal de la Faculté, pour les tirer d'affaire: mais si, par hazard, ils en reviennent, ces honnêtes Messieurs en auront tout l'honneur, puisqu'indubita-

ble-

blement on attribuera aux soins & à la capacité du Médecin tout le succès d'une pareille cure, qui n'est souvent que l'effet de la complexion robuste du Malade ; & où les remèdes auront plus fait de mal, que de bien. ALFONSE LOPEZ Médecin de CHARLES V. a exprimé la métode barbare de cette espèce de Médecins avec tant de force, que je ne puis m'empêcher d'en rappeller encore ici les propres termes. (*) *Isti enim, vel in levissimis affectibus, suos infirmos suppliciis infinitis injustè puniunt. Diæta exquisitissima necant, pharmacis molestissimis replent, crudelibus cucurbitis, & urunt & secant, aliaque multa patrant quæ capere memoria est impossibile. Et quod nobis indignationem magis movet, ab errore, crimineque mercedem accipiunt, ac punitionis loco præmia non exigua capescunt : laudantur, quod auxiliis multis adversus morbos pugnaverint, & sanitatem attulerint quam natura attulit sola, etiam ipsis repugnantibus ; nam quæ fortis est non modò affectiones leves sanat, sed etiam errores inertium Medicorum corrigit.* „Ces ignorans, dit-il, font injus„tement souffrir des maux infinis à leurs „pauvres Patiens, jusques dans les moin-

 „dres

(*) In Prognost. Hippocr.

„dres indiſpoſitions. Ils les tuent par une „Diète exceſſive ; ils leur farciſſent le „corps de remèdes fâcheux & dégoutans; „ils les brûlent & les déchirent cruelle-„lement avec leurs ventouſes ; & ils font „encore beaucoup d'autres choſes, dont il „n'eſt pas poſſible de ſe ſouvenir. Mais „ce qui nous étonne le plus , & qui ne „peut qu'exciter l'indignation de toute per-„ſonne raiſonable, leur ignorance & leur „cruauté leur attirent d'amples ſalaires ; „& au lieu du châtiment qu'ils avoient ſi „bien mérité , on les récompenſe large-„ment. On ne ſait quelles louanges leur „donner, d'avoir ſi vaillamment combat-„tu, d'avoir cherché par-tout du ſecours „contre les maladies , & de ce qu'enfin, „ils ont fait recouvrer la ſanté à leurs Ma-„des, quoi-qu'ils n'en ſoient pourtant rede-„vables qu'à la Nature ſeule, qui la leur a „rendue, en dépit , pour ainſi dire, de „tous les Charlatans : car, dans un corps „fort & robuſte, non ſeulement elle peut „d'elle-même guérir les Maladies qui ne „ſont pas conſidérables, mais elle eſt en-„core capable de corriger les âneries des „Médecins." Mais voulez vous être con-vaincus , que toute leur ſience n'eſt ef-fectivement que charlatanerie? Jettez les

yeux

yeux sur la métode ordinaire de ces habiles-gens, qui osent se vanter de suivre celle des Anciens ; vous verrez, qu'ils ne manquent jamais de commencer par ordonner à leurs Malades une Médecine, qu'ils honorent du titre de *Minoratif* ou *Lénitif*, & que les Modernes appellent *Gâte-estomac* ; & cela, dans le dessein, disent-ils, de leur nettoïer les premières voies. A la vérité si l'on ne considère que la bonne intention qu'ils ont, & si l'effet répondoit à leurs espérances, les Malades n'auroient qu'à prendre courage, parce qu'ils pourroient se flatter d'être bientôt rétablis : mais, comme ils ne connoissent ni la structure du Corps humain, ni la force des Médicamens, il arrive souvent le contraire de ce qu'ils se promettent. Je voudrois bien leur demander en effet, d'où ils ont appris, que les Médecines aïent toujours cette propriété de nettoïer le corps ? Il est aisé de faire accroire cela à ceux qui ne sont pas du métier ; parce que les excremens qu'ils voient sortir les confirment dans cette pensée ; jusques-là que, plus l'évacuation est copieuse, & plus ils se persuadent, que la Médecine a fait merveille, & leur a parfaitement nettoïé les entrailles. Mais ces bonnes gens-là ne

ſavent pas, que les purgatifs ſont capables de gâter les bons ſucs, & de corrompre les humeurs les plus ſaines, avec tout ce qu'ils rencontrent dans l'eſtomac & dans le conduit des inteſtins; & de donner une très-mauvaiſe qualité à ce qu'il y avoit de meilleur. Si l'on pouvoit leur faire entendre cela, je ſuis bien perſuadé, qu'il ne ſeroit plus ſi aiſé de les engager à en prendre. Pour ſavoir ce qui en eſt, ils n'ont qu'à conſulter l'expérience; & la raiſon naturelle leur démontrera cette vérité, auſſi claire que le jour. Un homme ne peut ſe maintenir en ſanté, qu'autant que les humeurs de ſon corps conſervent cette bonne qualité & cette fluidité néceſſaires, pour entretenir l'harmonie dont la vie dépend: &, il eſt impoſſible qu'il ſe porte bien, quand il eſt rempli de ſucs corrompus. Après cette réflexion préliminaire, qu'on faſſe l'expérience que voici: Qu'on prenne une médecine purgative, quelle qu'elle puiſſe être; qu'on la faſſe avaler de la même manière, & en pareille quantité, à deux perſonnes, dont l'une ſoit malade, & l'autre jouïſſe d'une parfaite ſanté: on verra, que ces deux perſonnes rendront beaucoup de mauvaiſes matières. Que ſi l'évacuation de celle qui eſt

ma-

malade se trouvoit plus copieuse, que celle de l'autre qui se porte bien, il ne faudroit pas pour cela s'imaginer, que cela vienne de ce que la médecine n'auroit pas également déploïé toute sa force sur l'une & sur l'autre; mais, il faudroit croire plutôt, que la raison en est, que dans la personne saine, la nature se trouvant plus vigoureuse, que dans la personne malade, elle aura été aussi plus capable de résister à la violence du purgatif, qui, par la même raison aura fait plus d'impression sur l'une que sur l'autre. Si cela est ainsi, qui ne voit, que les Médicamens ne font que salir le corps davantage, bien loin de le nettoïer? Car si les excremens qui sortent dû corps d'un homme sain, après qu'il a pris une médecine, y avoient été auparavant, & en aussi grande quantité, il est indubitable que jusqu'alors il n'auroit pas pu joüir d'une santé si parfaite: il faut donc en conclure, qu'ils n'y étoient pas, & que c'est le purgatif qui les a produits. C'est de-là aussi que viennent la foiblesse & les maladies dont se plaignent ceux qui, lorsqu'ils se portent bien, se purgent exprès, pour tâcher de se porter mieux encore: parce que, comme la mauvaise qualité de la médecine se communique aux

humeurs ſaines, qu'elle corrompt, il eſt impoſſible, que ces gens-là ne s'en reſſentent, & qu'ils ne perdent un peu de leurs forces: c'eſt une ſuite néceſſaire du purgatif, qui leur gâte une partie du Chile & des ſucs, deſtinés à réparer ce qui ſe perd ſans ceſſe du Sang, & ce qui ſe diſſipe des Eſprits. Cette vérité a été connue des Anciens, & particulièrement d'ASCLEPIADE & d'HIPPOCRATE; dont le dernier dit formellement, que „Quand „ceux qui ſe portent bien, ſe purgent par „des Médicamens, ils s'en ſentent d'abord „le corps tout dérangé: & que la même „choſe arrive à ceux qui uſent de mau„vaſes nourritures. (*) *Sana habentes corpora, dum medicamentis purgantur, citò exolvuntur: itemque, qui pravo utuntur cibo.* D'où il a voulu inférer, que les purgatifs, & les mauvaiſes nourritures ſont également nuiſibles au Corps humain: & en effet, quelle différence y a-t-il, d'avoir de mauvais ſucs dans le corps, ou de les rendre tels, par la Médecine, quand ils ſont bons?

Nous venons de voir, que les médecines ne peuvent qu'être préjudiciables à ceux

(*) Aphor. 36. Sect. 2.

ceux qui se portent bien : examinons à present de quelle utilité elles peuvent être aux Malades. Véritablement, si elles avoient la discretion de ne purger que les mauvaises humeurs, & de ne point toucher aux bonnes, on pourroit s'en promettre quelque avantage; mais, comme elles ne savent pas discerner le bon d'avec le mauvais, aussi font-elles souvent de très-fâcheux effets. On peut même assurer, après avoir fait voir, qu'elles sont nuisibles à ceux qui joüissent d'une bonne santé, qu'à plus forte raison, elles doivent être contraires à ceux qui sont déja affoiblis par les maladies. Malgré tout cela, il peut arriver quelquefois, quoique rarement, que les purgatifs conviennent dans le commencement des Maladies ; mais alors il faut s'en servir avec bien de la circonspection, suivant l'avis du grand HIPPOCRATE. (*) *Raro in principiis medicamentis uti oportet : atque hoc cum magna præmeditatione faciendum.* Où l'on voit, qu'en pareille occasion, il veut que le Médecin y pense plus d'une fois, avant que d'ordonner aucune médecine au Malade. A present, je défie tous ceux qui se font un bouclier des Doctrines des Anciens, dont ils se glorifient d'ê-

(*) Aphor. 24.

d'être sectateurs, je les défie & les conjure de me dire les raisons qu'ils ont de préscrire leurs médecines purgatives, dès le commencement de toute sorte de maladie: sera-ce l'intention de nettoïer les premières voies? mais j'en ai deja fait voir la vanité; j'ai montré, que cela est contraire, non seulement à l'autorité des Anciens, mais encore au Bon-sens & à l'Experience. Ils ont encore une autre raison, qu'ils croient invincible, qui est que les purgatifs qui sont aujourd'hui en usage ont été inconnus dans ces premiers tems; & que, comme ce ne sont que de simples *lénitifs*, on peut hardiment les donner à quelque Malade que ce soit. Je répons à cela, que la conséquence qu'ils en tirent est très-fausse; savoir, que parce que ces remèdes n'étoient pas connus autrefois, on doive s'en servir aujourd'hui: HIPPOCRATE & la Raison ne veulent pas, qu'on se serve d'aucun Remède, qui ait la force de purger: (*) *Medicamenta purgatoria dare non oportet*. Or il est clair, qu'il parle ici en géneral de toutes les choses qui sont capables d'émouvoir le corps; non seulement des Remèdes, mais aussi des Alimens, qui, par leur qualité ou par l'ex-

(*) Hippocr. de Medic. purgant.

l'excès, peuvent faire le même effet, comme il le dit dans le Livre que je viens de citer. *Quare fieri non potest, ut quis medicamentis confisus ea temerè exhibeat? Nam & cibos nos alentes medicamenta esse putandum est, siquidem qui modum excedunt purgantur velut à sinceris medicamentis.* „Pourquoi, „dit-il, ne peut-il pas arriver que, par „trop de prévention pour les médecines, „on les donne quelquefois mal-à-propos? „Il faut les considerer sur le pié des Ali-„mens dont nous nous nourrissons, qui „font sur nous le même effet que les mé-„dicamens, quand nous en usons sans „discretion, ou que nous en faisons ex-„cès." Il y a une infinité de raisons qui défendent de préscrire aucun purgatif, au commencement des maladies. Premièrement, la Nature n'a pas toujours besoin de se purger: en second liëu, les humeurs, comme on dit, ne sont pas cuites: troisièmement, c'est confondre & troubler les bonnes intentions de la Nature: en quatrième lieu, les purgatifs peuvent déranger l'estomac, lui faire perdre l'appetit & les forces, jusqu'à le mettre hors d'état de résister à la violence du mal: en un mot, les médecines peuvent nous être préjudicia-

ciables en tant de manières, qui ne nous ſont nullement inconnues, que nous ſommes perſuadés, qu'au lieu de diminuer les Maladies, elles ne font très-ſouvent que les augmenter & les rendre plus dangereuſes. Je ſai, qu'on me fera encore cette difficulté : Quoi donc, quand un pauvre Malade ſe trouve conſtipé, ou par l'ardeur de la Fièvre, ou par la chaleur du lit, ne ſera-t-il pas permis de lui donner quelque remède, qui ait la force de le débaraſſer des excremens qui s'engendrent & s'accumulent continuellement dans les inteſtins? HIPPOCRATE a prévu cette objection; & c'eſt à ces beſoins de la Nature qu'il réſerve l'uſage des Clyſtères; non pas qu'il les croie toujours capables de faire du bien, mais parce qu'il les regarde comme des remèdes moins dangereux : (*) *Verùm ſi alicui opus fuerit infuſùm per Clyſterem, adhibere potes, hoc enim minoris eſt periculi.* Puis que ce grand homme ſe faiſoit même un ſcrupule d'ordonner un petit Lavement, il ſe feroit ſans doute bien gardé encore plus de preſcrire à ſes Malades de la Caſſe, du Syrop roſat, & d'autres ſemblables Drogues, dont l'uſage lui étoit inconnu.

Auſſi

(*) Dans le même Livre.

Auſſi voïons-nous que, ſuivant la Doctrine des Anciens, au commencement des Maladies, les Médecins ne doivent ſe ſervir d'aucun purgatif, à moins que la matière morbifique ne ſoit ſurabondante, ce qui arrive rarement: (*) *Niſi materia turgeat, plerumque autem non turget.* Il n'y a qu'un cas où les médecines puiſſent faire du bien; & c'eſt lors qu'il ſe trouve dans l'eſtomac une quantité de matières indigeſtes, dont il ne peut ſe défaire: alors il faut tâcher de ſeconder la Nature, & travailler de concert avec elle, pour la débaraſſer d'un poids qui l'accable. Mais, préſcrire les mêmes purgatifs indifféremment, au commencement de toute ſorte de Maladie, ce n'eſt pas le moïen de remedier au mal, c'eſt plutôt chercher à l'augmenter; c'eſt jetter la Nature dans un deſordre beaucoup plus grand, & que doit néceſſairement produire celui des humeurs: c'eſt la troubler dans ſes criſes, & la confondre dans ſes deſſeins. Les Galeniſtes, qui n'ont pas bien compris cette Doctrine, ſont tombés dans deux erreurs capitales. La première conſiſte en ce que lorſqu'il faut purger, dans les commen-

ce-

(*) Aphor. 22.

cemens, ils ont d'abord recours à leurs *Minoratifs*, qui n'aïant pas assez de force, pour délivrer la Nature de la quantité des mauvais sucs qui l'accablent, ne font que l'embarasser & la troubler davantage, sans lui apporter aucun soulagement. La seconde est, qu'ils purgent sans nécessité. Voici en quels termes CARDAN parle de ces deux abus, dans ses Commentaires sur les Aphorismes d'HIPPOCRATE : Les Médecins de notre siècle se sont trompés, dit-il, dans l'un & l'autre de ces points : car ils purgent lors même que la matière n'est point surabondante ; & quand elle l'est, comme ils n'usent que de leurs lénitifs, il arrive aussi qu'en purgeant, ils tuent leurs Malades. La cause de cette erreur est, que les jeunes Médecins appréhendent de passer pour ignorans, s'ils ne purgent point : *Medici nostri temporis in utroque præcepto aberrarunt : nam & in non turgente materiâ purgant, & in turgente alvum solùm lenientes, etiam purgantes occidunt ægros : causa quòd medici tam sæpè aberrent ab hoc scopo, est quòd dum sunt juvenes, verentur, si non purgent, ne pro imperitis habeantur.* On voit ici, que la raison qu'il nous donne de l'origine de cet abus est, d'un côté que les Médecins, lors qu'ils font

ſont jeunes, appréhendent qu'on ne viënne à les mépriſer & à les regarder comme des ignorans, s'ils ne purgeoient point leurs Malades, dont la plupart ne croient point avoir été traités comme il faut, quand on ne leur a pas fait faire des évacuations copieuſes : & que d'un autre côté, comme leur erreur a quelque apparence de raiſon, ils s'y attachent & s'y accoutument de plus en plus. De-là il arrive, que, quand ils ſont vieux, ils pratiquent la Médecine tout comme ils faiſoient dans les premières années : de ſorte que ni l'exercice d'une longue pratique, ni leur grand âge ne leur a ſervi qu'à les rendre plus obſtinés dans leurs fauſſes maximes ; & non à leur donner plus de lumières & de capacité. Ils portent l'aveuglement ſi loin, que, pour peu que l'occaſion s'en preſente, ils ſe ſerviront ſur eux-mêmes, & ſur ce qu'ils ont de plus cher, des Remèdes qu'ils auront mis en uſage à l'égard des autres. (*) *Plures tamen Medici ſequentes conſuetudinem à juventute contractam in errore perſeverant ; adeò ut etiam ſe, ſuosque, ſi caſus ſe offerat, ut frequenter accidiſſe vidi, perimant. Plurimum ergo debemus huic aforismo ; quandoquidem vel cum ipſo adhuc adeò malè audiant Medici, ut dicere ſo-*

(*) Là-même.

leant, Medicos plures occidere, quàm ſanare. Quod ſi hic obex non eſſet, haud dubito, quemadmodum Romani fecerunt, Urbes ejecturas eſſe Medicos Publico Decreto.

De toutes ces raiſons, & de tant d'autorités, nous devons ſagement inférer, que le moindre purgatif, s'il n'eſt donné avec toutes les précautions néceſſaires, conformément aux indications que préſcrit HIPPOCRATE, & que la Raiſon requiert, eſt capable de faire périr le malade, ou, pour le moins, de rendre les maladies beaucoup plus cruelles. La Caſſe même, qui paſſe chez ces Meſſieurs pour le remède le plus benin, j'en ai vu ſouvent arriver des accidens très-fâcheux, & les malades en danger d'en perdre la vie : de ſorte que je ne ſuis plus ſurpris du paſſage de LIBAVIUS, où en parlant de la Caſſe, il aſſure avoir découvert tous les ſignes de poiſon, dans quelques perſonnes qui en avoient pris en médecine : *Memini non defuiſſe, qui Caſſia ſumpta omnia paterctur quæ illi, qui venenum hauſerunt.* Malgré tout cela, telle eſt la confiance que les Galeniſtes ont en leur mauvaiſe métode de traiter la Médecine, que tant de triſtes évenemens ne ſont pas capables de les faire revenir, ni même de les faire apperce-

voir

voir de leurs erreurs. Si, après une purgation, les Malades se plaignent qu'ils se trouvent encore plus mal qu'auparavant, ils tâchent de les tranquiliser & de leur donner du courage, en leur faisant entendre, que c'est bon signe; que c'est une marque indubitable, que le remède en est venu aux prises avec les humeurs vicieuses qu'il a trouvées, & qui se tenoient cachées dans le corps; que cela étant, il ne pouvoit manquer d'arriver, que la Nature n'en fût alterée, & qu'elle ne s'en trouvât en plus grande agitation. C'est par ces belles raisons, & d'autres similitudes propres à jetter de la poudre aux yeux, qu'ils abusent les pauvres Malades, à qui ils font prendre le bien pour le mal, par l'adresse qu'ils ont de leur savoir vendre les blessures mêmes qu'ils leur font, pour le baume qui doit les guérir. Mais je voudrois bien demander à ces Charlatans, comment ce peut être un bon signe, quand, après que les médecines ont fait leur effet, on voit le mal empirer? Si elles ont cette propriété de nuire, pourquoi arrive-t-il si souvent, que le Malade s'en trouve soulagé, quand elles ont été données à propos? Dès que l'on peut s'assurer de la vérité de cet Axiome d'A-

RISTOTE, qui porte, que la raiſon ou la loi des Contraires eſt la même; *Contrariorum eadem eſt ratio, & diſciplina*; on en doit néceſſairement inférer, que, ſi c'eſt un bon ſigne, quand elles font du mal, c'eſt, au contraire, une mauvaiſe marque, quand elles font du bien aux Malades. De la fauſſeté de cette conſéquence néceſſaire, j'en déduis le Dilemme que voici; Ou il faut que cette Erreur ait bien de la force, & faſſe une étrange impreſſion ſur la fantaiſie des Hommes, ou que leur aveuglement ſoit bien incurable, puiſque l'Expérience la plus ſenſible n'eſt pas capable de les deſabuſer. La Raiſon veut, & pluſieurs Aphoriſmes d'HIPPOCRATE nous apprennent, que les Maladies doivent diminuer immédiatement après l'opération du Remède, ſur ce fondement, qu'il eſt vrai, qu'il a évacué les mauvaiſes matières, ou qu'il a corrompu les bonnes humeurs. Si c'eſt le premier; c'eſt-à-dire, qu'il ait diminué la cauſe du mal, le Malade doit s'en trouver ſoulagé: ſi c'eſt le ſecond, il faut néceſſairement, que le mal augmente; &, par conſéquent, la médecine a été donnée fort mal-à-propos. C'eſt ce que dit HIPPOCRATE, en ces termes: „Si l'on purge

ce

„ ce qui doit être purgé, à la bonne heu-„ re; les Malades en sont soulagés: & au „ contraire, si cela n'est pas „: (*) *Si talia purgentur, qualia purgari oportet, confert, & ægri leviter ferunt; sin minus, è contra.* Il dit encore, dans le Livre *De Arte*: „ Si quelque chose a fait du bien, ce „ n'est que par le bon usage qu'on en a su „ faire: & ce qui a pu nuire n'a eu ce „ mauvais effet, que parce qu'on s'en est „ servi indiscrettement & sans raison": *Quæ profuerunt, ob rectum usum profuerunt. Quæ verò nocuerunt, ob id quod non rectè usurpata sunt, nocuerunt.*

Ces illustres Médecins, qui savent tout mettre à profit, trouvent encore une ressource de consolations, pour leurs malheureux & doublement malheureux Patiens, dans un autre abus, qui consiste en ceci: plus ils leur ont fait de mal, plus ils prétendent, qu'ils leur doivent avoir beaucoup d'obligation: ils leur font accroire, que plus l'évacuation a été copieuse, plus la médecine a dû être excellente. C'est ainsi, qu'à la faveur d'un bien purement imaginaire, ils savent éluder les reproches, & faire taire les plaintes des misérables Malades, qui, pour prix de leur sim-

(*) Aphorisme dernier, p. 5.

plicité & de leur imprudence, se voient reduits à prendre en patience l'augmentation de leur maladie, & à recevoir le mal réel & present, en nantissement d'un d'un bien futur & chimérique. Il y a un Auteur moderne, qui plaisante, sur ce qu'HIPPOCRATE nous vient débiter, d'un ton d'Oracle, certains Aphorismes, comme celui que je viens de citer, qui, selon lui, sont tels, qu'il n'y a point de femmelette, qui n'en pût dire autant. Qui ne sait, dit-il, que, si le Médecin fait évacuër les humeurs qui doivent être purgées, le Malade s'en trouvera soulagé : c'est comme si l'on disoit, ajoute-t-il, „ qu'on ôte l'effet, en ôtant la cause " : *Remota causa, removeri debet effectus.* J'avoue, qu'au premier coup d'œil, il y a quelque chose dans cet Aphorisme, qui paroît un peu ridicule : cependant, si nous y faisons bien réflexion, nous en reconnoitrons facilement l'importance. Je suis persuadé, qu'HIPPOCRATE l'a fait exprès : non seulement, il le met au nombre des premiers, mais il l'a voulu encore répeter plusieurs fois, pour donner de la confusion à cette indigne espèce de Médecins, qui se sont attiré le juste titre de *Purgons* ; qui, sans aporter le moindre sou-

ſoulagement à leurs Malades, que dis-je! qui, malgré tout le mal viſible, qu'ils leur font, purgent & repurgent, ſans en vouloir démordre: il l'a fait, pour ôter tout prétexte à des abus ſi fréquens; & faire connoître aux Malades, qu'ils peuvent être ſûrs d'avoir été purgés mal-à-propos, toutes les fois qu'après avoir pris médecine, ils n'en éprouvent point un bénéfice ſenſible: c'eſt afin qu'ils puiſſent au moins apprendre, aux dépens de leur propre ſanté, à ſe garder de cette dangereuſe race de Galeniſtes. Outre cela, il nous enſeigne à ne point juger des purgatifs, par la quantité de mauvaiſes matières qu'ils font évacuër, mais par la qualité des excremens, & par le ſoulagement, que les Malades en reçoivent: c'eſt ce que dit ce grand Médecin en termes exprès: (*) *Dejectiones non multitudine ſunt æſtimandæ, ſed ſi talia dejiciantur, qualia conveniunt, & ægri facilè ferant.* HIPPOCRATE veut, que le Médecin obſerve trois choſes, pour être aſſuré, que les médecines faſſent du bien; ce ſont le tems, la qualité des humeurs, & l'endroit par où elles doivent être évacuées. Nous a-

(*) Aphor. 23. p. 5.

vons déja remarqué, que, dans le commencement des Maladies, les purgatifs conviennent rarement, parce qu'alors toutes les humeurs sont en desordre; c'est pourquoi on doit attendre que la Nature ait fait ses sécretions; & aprés cela, il faut être attentifs à observer l'endroit par où elle veut faire ses évacuations: toute cette Doctrine est contenue dans ces deux Aphorismes. (*) *Concocta medicari oportet. Et quò natura vergit, eò ducère.* Ce peu de paroles comprend tout l'Art de la Médecine; & la Secte de Médecins qui se pique le plus d'observer exactement les préceptes d'HIPPOCRATE, est précisement celle dont la pratique y est la plus opposée. En effet, combien n'en voit-on pas parmi eux, qui oubliant, qu'ils ne sont que ministres de la Nature, s'ingèrent à lui vouloir donner des leçons, comme si ce n'étoit pas elle seule qui vient à bout de la guérison des Maladies? Dans le tems qu'elle travaille à faire suer le Malade, ils s'opposent directement à ses desseins, avec leurs purgatifs & autres remèdes tout-à-fait contraires: d'où il arrive, que les Maladies deviennent rebelles, & se font

(*) Aphor. 21. 22. p. 5.

ſont ſentir plus cruellement aux pauvres Malades;car tout ce qu'on entreprend contre l'intention de la Nature ne peut qu'avoir un malheureux ſuccès : (*) *Natura enim repugnante omnia irrita fiunt*. Si donc, comme le déclare leur Ecole, le Médecin n'eſt que le miniſtre de la Nature, quel droit a-t-il de faire toujours le Docteur ; de quelle autorité prétend-il l'obliger, malgré elle, à faire tantôt un mouvement, & tantôt un autre ; de quoi ſe mêle-t-il, de venir troubler, par ſon ignorance, les favorables déterminations de cette bonne & ſage Mère ? Elle n'a pas beſoin de ſecours dans toutes les Maladies : il y en a beaucoup dont elle eſt capable de ſe débaraſſer, par elle-même. La Maladie en effet n'eſt autre choſe, comme la définit très-bien un Auteur moderne, qu'un effort que fait la Nature, pour en diminuer & en ôter la cauſe, & délivrer les Malades de la matière morbifique, par les voies qui lui ſont les plus convenables : *Morbus eſt naturæ conamen, materiæ morbificæ exterminationem, in ægri ſolamen, omni ope molientis.* Pourquoi le Médecin viendra-t-il ici interpoſer ſes conjectures, toujours fort

(*) HIPPOCR.

trompeuſes, quand la Nature a aſſez de force, pour faire ſeule toute la cure? Si la Médecine étoit un Art ſûr dans ſes opérations; ſi elle pouvoit toujours ſe promettre un heureux ſuccès de ſes recettes, on n'auroit que de l'avantage à en attendre, & l'on pourroit utilement y avoir recours, dans toutes les indiſpoſitions, mêmes les moins conſidérables: mais, comme elle n'a rien de certain, comme l'eſprit humain eſt incapable de comprendre une infinité de circonſtances, dont il faut être parfaitement inſtruit, pour pouvoir ſeconder les opérations ſecrettes de la Nature, n'eſt-ce pas une grande ignorance & une témerité bien criminelle, que de vouloir préſcrire tantôt une choſe, & tantôt une autre? Si les Remèdes étoient capables d'avoir la compaſſion de ne point nuire, quand ils n'aportent aucun ſoulagement; en ce cas-là, on ne riſqueroit, qu'à faire du bien, en les ordonnant; mais, ils veulent toujours faire leur effet, bon ou mauvais. Si donc la ſanté n'eſt autre choſe, qu'un concert bien reglé de toutes les humeurs, on peut être aſſuré, que dès que l'efficace des Médicamens ne contribue point à augmenter ou à rétablir cette bonne harmonie, il faut qu'ils en augmen-

mentent le desordre. Il feroit inutile de m'objecter ici l'axiome de CELSE, „Qu'il „ vaut mieux tenter un remède incertain, „ que de ne rien faire du tout:" *Melius est anceps experiri remedium, quàm nullum.* Cela doit s'entendre dans le fens de l'Auteur, qui ne prétend autre chofe, finon, que, fi l'on donne quelque chofe au hazard, ce doit être feulement dans les Maladies où la mort eft certaine, à moins que d'avoir recours à quelque remède; mais non pas dans celles, qui naturellement peuvent fe terminer d'elles-mêmes, par le rétabliffement du Malade. Si, dans les premières, il y a de la prudence à effayer un remède, quoique douteux, parce qu'il n'y a rien à perdre, dans les autres, un pareil effai feroit une grande folie, puisque ce feroit risquer le tout, en expofant la vie à un danger manifefte.

Jusques-à-prefent nous avons vu quelle étoit la circonfpection d'HIPPOCRATE, & quelles précautions il prenoit, avant que d'en venir à ordonner aucun remède au commencement des Maladies, & au contraire, avec quelle facilité & quelle imprudence les préfcrivent ceux qui fe font un Boulevard de fon Nom & de fa Doctrine, dont ils fe parent fort mal-à-propos.

pos. Il ne nous reste plus qu'à avancer dans la cure des Maladies, pour voir mieux encore la diférence qu'il y a, entre la métode de nos *Purgons* & celle des Anciens. Ces derniers s'abstenoient de toute sorte de Médicamens, dans l'augmentation & dans la vigueur des Maladies; ils en laissoient entièrement la conduite à la Nature; & ils se contentoient de donner tous leurs soins à l'observation d'une bonne Diète: (*) *Cum morbi consistunt, ac vigent, melius est quietem habere.* Messieurs les *Purgons*, après avoir ordonné leurs *Minoratifs*, passent à l'usage de certains Breuvages favoris, qu'ils appellent Syrops; & cela, dans l'intention de préparer les humeurs. Pour cet effet; ils les font prendre de bon matin, afin qu'ils aïent le tems d'en faire la revue, & qu'après avoir séparé les humeurs *peccantes*, ils puissent les faire sortir du corps, par le moïen de nouvelles médecines. Voilà quel est le résultat de tous leurs beaux Raisonnemens: ils veulent toujours faire, ou du moins, paroître faire quelque chose; car c'est une règle de leur politique, de n'aller chez aucun Malade, sans y laisser de tems en tems quelque

(*) Aphor. 29. Sect. 2.

que *Recipe*. Je ne m'arrêterai point ici à détailler toute la suite & l'attirail des Remèdes qu'emploient ordinairement les Galenistes, parce que, quand il est question du payement, les Apoticaires ont bien soin de n'en rien oublier; & il arrive souvent, que leurs Comptes font plus de peine aux malades, que la Maladie même. La raison pour laquelle HIPPOCRATE ne faisoit usage ni de purgatifs, ni d'aucune autre sorte de médecines, dans l'augmentation, ou dans la force des maladies, étoit la peur qu'il avoit de troubler la Nature, & de l'empêcher de perfectionner ses Crises: parce que, quand elles se faisoient heureusement, il se croïoit dispensé du soin de préscrire aucun remède, même dans le déclin du Mal, comme on le voit, par cet Aphorisme: (*) *Quæ judicantur, & judicata sunt integrè, neque movere, neque novare aliquid, sive medicamentis, sive aliter imitando, sed sinere oportet.* Que s'il arrivoit, qu'il ne vît aucune apparence de Crise, ou aucun amendement, il laissoit passer le quatorzième jour, terme ordinaire des maladies aigües; & alors il tâchoit, par le moïen de quelque

(*) Aphor. 20.

que Cathartique, d'exciter la Nature, & de l'aider à se décharger des mauvaises humeurs dont elle étoit accablée : (*) *Medicamenta purgatoria dare non oportet, donec remiserit febris, sin minùs, saltem non intrà quatuordecim dies.* Mais, pourra-t-on me répliquer encore, si HIPPOCRATE se servoit rarement de remèdes, dans le commencement des Maladies ; s'il n'en donnoit point du tout, quand elles augmentoient, ou qu'elles étoient dans leur force ; s'il pratiquoit la même chose dans leur déclin, ou quand elles se terminoient par d'heureuses Crises, il n'étoit donc que simple observateur des opérations de la Nature, dans la plus grande partie des maux, & particulierement des fièvres ; c'étoit donc elle seule, & non pas lui, qui les guérissoit. Qui en doute ? Ne reconnoit-il, pas lui-même, en tant d'endroits : *Naturam morborum esse medicatricem :* „que c'est la Nature, qui guérit „les Maladies " ? En effet, quand elle fait bien son devoir, & que ses forces sont supérieures à celles du Mal, elle n'a aucun besoin de secours extérieur ; & c'est alors une médecine salutaire, comme il le

(*) De Medic. purg.

le dit ailleurs, que de ne faire aucun remède: (*) *Bonum medicamentum aliquandò est nullum adhibere medicamentum.* Mais, quand le Mal est violent, le Médecin peut aider la Nature, en deux manières; il peut travailler à la maintenir en force, par de bonnes nourritures, ou par des médicamens capables de la fortifier, ou du moins, d'empêcher qu'elle ne s'affoiblisse; ou il peut s'appliquer à diminuer la force du Mal, par l'évacuation des humeurs superflues, ou par quelque autre moïen, propre à en corriger la mauvaise qualité. HIPPOCRATE nous a laissé une déscription complette de l'Art, dans ce peu de mots: „Toute la Médicine consis„te à ajouter ce qui manque, & ôter ce „qu'il y a de trop.": *Medicina enim nihil aliud est nisi adpositio, & ablatio.* Mais, comme il est plus facile de venir à bout de maintenir la Nature dans sa force, que de savoir habilement affoiblir celle du Mal; aussi les plus excellens Médecins de tous les tems ont été ceux qui, par de simples Elixirs, & des Panacées, ont travaillé à la fortifier. La raison en est, que, quand elle a plus de force, que les Ma-

(*) Dans son Livre *De Articulis*.

Maladies, elle eſt en état de les vaincre, & de s'en débaraſſer : alors, elle peut faire à coup ſûr tout ce que l'Art ne peut tenter, qu'avec beaucoup d'incertitude: & c'eſt de-là qu'il arrive, que, ſuivant les différens beſoins, elle fait faire purger, faire uriner ou ſuër les Malades, & exciter en eux divers autres mouvemens, que les Médecins appellent Critiques, & qui leur font connoître ce qu'ils doivent juger des Maladies. Ce n'eſt pas de cette manière-là que ſe conduiſent nos Galeniſtes; ils l'entendent bien autrement: ils veulent à toute force purger & repurger. Quoique la Nature ait fait une bonne Criſe, & que le Malade ſe porte déja bien, n'aïez pas peur qu'ils le laiſſent, avant que de lui avoir donné la derniere façon, par une médecine de congé ou d'adieu; & cela, dans l'intention d'achever de lui nettoïer, ou, comme ils diſent, de lui rincer le corps; comme s'ils avoient fait une leſſive de ſon eſtomac & de ſes entrailles, & qu'il fût encore néceſſaire de les rincer. C'eſt pourtant, par ces magnifiques comparaiſons, qu'ils ont ſu captiver la confiance des Hommes, qui ne croiroient pas avoir été *medicamentés* comme il faut, s'ils avoient été traités autre-

autrement ; & qui ne font pas même attention à la foiblesse qui feur en reste, ni à leurs longues *convalescences*, ni à leurs fréquentes rechutes ; ils sont si prévenus en faveur de la prétendue ancienne manière de traiter les Maladies, que tout cela n'est pas capable de leur dessiller les yeux, pour en voir les déplorables suites. Comme, au contraire, les Modernes se fient beaucoup plus à la Nature, qu'à l'Art de la Médecine, aussi s'abstiennent-ils plus de cet abus fatal, de vouloir toujours purger : ce n'est que dans les cas d'une nécessité évidente, qu'ils ont recours aux remèdes purgatifs ; & c'est par-là aussi que, sans se vanter d'être Sectateurs d'HIPPOCRATE, uniquement guidés par la Raison & par l'Expérience, ils approchent beaucoup plus de l'ancienne métode d'exercer la Médecine.

Les Galenistes ne sont pas moins dans l'erreur, par raport à la Saignée, qu'en ce qui concerne leurs Purgatifs : ils ne sont pas moins *Sanguinaires*, que *Purgons*. Dans leur métode, qui n'est qu'un Alphabet ou un Répertoire d'ordonnances ; c'est-à-dire, une Routine de ce que l'on doit faire aujourd'hui, de ce qu'il faudra faire demain, & ainsi successivement d'un

jour à l'autre, presque pour toutes les Maladies, on compte aussi les différentes manières de tirer du sang aux Malades: on commence par les Saignées; de là on passe aux Sangsues; & enfin, on vient aux Ventouses. Il est vrai, que tout ce qu'ils en font, c'est dans les meilleures intentions du monde: mais si, comme il arrive le plus souvent, l'effet ne répond point aux espérances qu'ils en avoient conçues, ce n'est jamais la faute du cruel remède: point du tout; on s'en prend d'abord à la mauvaise qualité de la Maladie rebelle, ou bien on en accuse les déreglemens du Malade; & c'est ce que PLINE exprime élégamment, en ces termes: (*) *Quin imò transit in convitium, & intemperantia culpatur, ultroque qui periere arguuntur.* Les véritables Modernes se servent rarement de cette médecine barbare: ils en sont si éloignés, au contraire, qu'ils regardent la Saignée comme une espèce d'homicide; & par cette raison-là, ils s'en abstiennent le plus qu'il leur est possible: ils lui substituent d'autres remèdes plus utiles, par le moïen desquels ils guérissent les Maladies, d'une manière & plus promte & plus sure. Ils ont une infinité de

(*) LIT. 29.

de raiſons, qui leur font rejetter la métode de tirer du ſang : ceux qui ſeront curieux d'en être informés, n'ont qu'à conſulter, ſur cet article, les Ecrits de LEONARD de *Capoue*, de LUC PORTIUS de *Rome*, & de JACQUES SYLVIUS *Hollandois*. Si je ne les rapporte point ici, c'eſt que je veux laiſſer à part toutes les conjectures des Médecins, pour ne me ſervir que d'une ſeule raiſon, qui eſt ſans réplique, ſi je ne me trompe ; & elle ne me paroît telle, que, parce qu'elle eſt fondée ſur l'Expérience même. Il eſt conſtant, ſi l'on peut s'en rapporter à l'Hiſtoire, que CRYSIPPE, ERASISTRATE, VAN HELMONT, & beaucoup d'autres Médecins d'une grande réputation, tant Anciens que Modernes, ont traité & guéri toute ſorte de Maux, ſans jamais tirer une ſeule goute de ſang, pendant tout le cours de leur vie; Donc, la Saignée n'eſt pas néceſſaire, pour la guériſon des Maladies : ſi elle n'eſt pas néceſſaire, elle eſt donc ſuperflue. Mais elle n'eſt pas ſeulement ſuperflue, elle eſt encore dangereuſe ; parce qu'il eſt impoſſible de tirer du Sang, qu'il ne ſorte en même tems une portion de ces Eſprits, qui ſont les uniques conſervateurs de la Vie ; & c'eſt-là

un mal assuré ; au lieu que, le bien qui peut quelquefois en revenir est, ou imaginaire, ou incertain. A cela les Galenistes répondent, par un Argument qui est la plus forte pièce de leur Batterie : le voici. La Nature d'elle même fait souvent, disent-ils, sortir du sang aux Malades, qui reviennent pourtant de leurs Maladies : Donc le Médecin, qui est obligé d'imiter la Nature, doit aussi leur faire tirer du sang. Il faut avoüer, que ce Raisonnement a quelque chose qui frappe d'abord, & qu'il paroît d'une grande force ; mais, pour peu qu'on s'attache à l'examiner de près, on découvre sans peine, que, loin d'être favorable à la métode de tirer du sang, il lui est entièrement contraire. Où est en effet le Galeniste capable d'imiter exactement la Nature; c'est-à-dire, qui connoisse, comme elle, dans quelles Maladies, le tems, l'endroit, la quantité, & tant d'autres circonstances, dont elle est parfaitement instruite, quand elle veut faire sortir du sang, pour le bien des pauvres Malades? S'il n'y a personne qui puisse savoir tout cela, il est donc impossible d'imiter la Nature. Je dis plus encore : pour être en droit d'inférer, qu'on doit imiter la Nature,

ture, en faisant tirer du sang aux Malades, de ce que souvent on voit, qu'elle se sert de ce remède, il faudroit commencer par montrer, que toutes les fois qu'elle fait saigner quelcun, il ne manque pas de guérir: mais si, malgré cela, on observe tous les jours, qu'il ne laisse pas d'en mourir beaucoup, je voudrois bien savoir, par quelle raison il faudra imiter la Nature, dans une chose si douteuse, puis qu'on ne peut savoir au juste, si elle fera du bien ou du mal? Nous remarquons encore, que la Nature fait rarement usage de ce remède; & lors qu'elle s'en sert, on n'en voit pas toujours les bons effets: comment donc Messieurs les Galenistes osent-ils en abuser si fréquemment? Il est manifeste, que ce n'est pas-là imiter la Nature: c'est plutôt accommoder la Médecine aux caprices de notre fantaisie, sans la moindre apparence de raison. Mais cela ne les empêche pas d'aller toujours leur train; & ils vous diront encore que, c'est pour rafraichir, qu'ils tirent du sang: ô l'excellente Philosophie! Sur quoi fondent-ils cette belle conjecture, qu'il faille tirer du sang, pour le rafraichir? Qui leur a appris, que le sang ait besoin de rafraichissement: comment le savent-ils? Si tou-

tes ces rêveries avoient quelque fondement, il vaudroit bien mieux, pour ceux qui veulent être traités de la sorte, qu'on les fit mettre dans une grande Cuve pleine d'eau fraîche : ils en parviendroient beaucoup plus facilement au but que se propose leur froide imagination. Il y a une infinité d'autres raisons qui condamnent la métode de tirer du sang : mais, comme on les peut voir dans les Auteurs que je viens de citer, je n'en raporterai plus aucune, content d'avoir prouvé, que la Nature se sert rarement de ce remède ; & que, c'est pour cela même, qu'HIPPOCRATE n'en approuvoit point l'usage fréquent. Quand donc les Modernes ne saigneroient jamais, ils devroient passer pour imiter mieux la Nature, & traiter la Médecine beaucoup plus selon la pratique d'HIPPOCRATE, que les Galenistes ; puisque nous voïons, que de cent fois que ces Messieurs font tirer du sang, HIPPOCRATE n'en auroit pas fait tirer dix, comme ses Ecrits nous l'apprennent : or, il y a moins de distance de dix à rien, que de dix à cent. Voilà donc enfin, nos Purgons manifestement convaincus de s'éloigner entièrement de la Doctrine des Anciens, tant dans l'usage qu'ils font des Purgatifs, que dans celui

lui de faire tirer du sang : & s'ils affectent de s'en dire Sectateurs., ce n'est que pour se concilier davantage l'estime du Vulgaire. Fuïez, pauvres Malades, fuïez cette cruelle race de Sangsues ; & si quelcun d'eux ose approcher de votre lit, congédiez-les, chassez-les avec ces paroles du Psalmiste „Eloignez-vous de moi, Hommes de sang" : (*) *Viri sanguinum declinate à me*. En prenant cette sage résolution, vous pouvez espérer hardiment de recouvrer bien plutôt la santé.

Ce Discours s'étendroit à l'infini, si je voulois examiner en détail tout ce que ces Médecins Dogmatiques préscrivent, contre toute apparence de raison, pour une seule Maladie; mais, comme l'usage en est moins pernicieux, que celui de la Saignée & des Purgatifs, je ne m'y arrêterai point. D'ailleurs, il est plus aisé de s'en appercevoir : il n'y a même personne qui, de l'abus de ces deux choses, ne soit capable de conclure quel doit être celui de toutes les autres. Cependant, il y en a une dont l'impertinence est si insupportable, que je ne puis m'empêcher d'en dire un mot : je veux parler de la barbare invention des Vessicatoires, dont ils se servent tous

(*) Pseaume CXVIII. 19.

tous les jours, pour martiriser les pauvres Malades; comme si leur mal ne suffisoit pas, pour les tourmenter à leur fantaisie, ils y ajoutent charitablement celui-là. Encore l'usage n'en seroit pas si blamable, si l'on voïoit qu'il en revînt quelque bénéfice sensible; mais, tout au contraire, un mal trop visible est tout le fruit qu'on en retire. Il faut avouër pourtant, qu'un remède ne sauroit avoir une plus belle apparence: qui ne le croiroit pas de la plus grande utilité, à voir tant d'ordure que les Vessicatoires font sortir du corps? Qui oseroit nier, que la Nature, accablée sous son mal, n'en doive être considérablement soulagée? Cependant, rien moins que tout cela: c'est une pure illusion de la vue. Cette matière corrompue qu'on apperçoit sur la plaie que les Vessicatoires ont faite, n'est pas telle dans les vaisseaux, qu'elle paroît quand elle en est sortie: c'est une portion de ces bons sucs que la sage Nature filtre à travers tant de viscères, pour en alimenter l'Invidu. Il est aisé de comprendre, que s'il est vrai, que ces sucs circulent par tout le corps, en quelque endroit qu'on en lève la peau qui l'enveloppe, il faudra nécessairement, qu'ils en sortent par les extremités de tous ces petits

tits canaux, qui reſtent ouverts. Telle eſt l'opération des Veſſicatoires : dès qu'on les applique ſur quelque partie du corps, on voit que, comme un vrai feu, ils y font d'abord lever une veſſie ou une ampoulle, en détachant douloureuſement la peau. Quand on ôte cette peau, il reſte à découvert une infinité de petits trous, d'où il ne peut manquer de ſortir une partie de ces ſucs nourriciers, qui font l'aliment commun de tous les membres. Mais, me diront encore quelques incrédules, comment une matière ſi corrompue peut-elle ſervir de nourriture ? Je leur répondrai, qu'ici l'oeil nous trompe ; & que la matière que l'on voit corrompue, quand elle eſt hors des vaiſſeaux, ne l'étoit nullement avant que d'en ſortir; mais qu'elle ſe pourrit dès qu'elle vient à être expoſée à l'air ; car elle eſt d'une nature ſi délicate, qu'il eſt impoſſible qu'elle ſe conſerve dans ſon premier état, parce qu'il s'en diſſipe pluſieurs ſubſtances très-ſpiritueuſes, ou parce que le commerce des ſels, dont l'air eſt rempli, ne peut que la gâter & la corrompre en un inſtant. Mais ſi, avec un bon microſcope, on l'examine attentivement, quand

elle commence à ſortir, on reconnoîtra ſans peine, qu'elle n'eſt pas telle, qu'elle ſe fait voir un moment après. Ne remarque-t-on pas encore, que la même choſe arrive, quand on applique les Veſſicatoires à l'homme le plus ſain? Qui ne s'apperçoit, que les Médecins Galeniſtes n'en ont introduit la métode, que pour faire croire, qu'ils n'ont oublié aucune aucune choſe quelque douloureuſe qu'elle pût être, & qu'ils ont fait uſage de tout, en faveur du Malades? Toute leur pratique ne conſiſte qu'à préſcrire ce qui a une grande apparence de Remèdes; & c'eſt auſſi par-là, qu'ils ne réüſſiſſent que trop à jetter de la poudre aux yeux des bonnes-gens, qui ſont aſſez peu éclairés, pour ſe fier à eux. Pour guérir un ſeul Mal, ils renverſent ſens deſſus deſſous toute une boutique d'Apoticaire; & il n'y a point de partie du Corps humain, à laquelle ils n'appliquent quelque Emplâtre, quelque Onguent, ou quelque Epithème; qui cependant, comme dit PLINE, n'ont d'autre vertu, que celle d'enrichir ceux qui les vendent: *Non fecit Ceruta, Malagmata, Emplaſtra, Collyria parens illa, ac divina rerum artifex: Offici-*

na-

narum hæc, veriùs avaritiæ commenta ſunt.
„ Ce n'eſt point la Nature, qui a fait tous
„ ces Emplâtres, ces Syrops, ces Com-
„ poſitions, ces Collyres: ce ſont toutes
„ inventions de l'Avarice des Hommes."

Rarement les Modernes ſe ſervent de Veſſicatoires, parce qu'ils voient peu d'occaſions, où ils le puiſſent faire, avec quelque ſorte d'utilité: & s'il leur arrive quelquefois d'en faire uſage, ce ſera dans un cas de Létargie, ou d'un grand aſſoupiſſement, pour réveiller les Malades, par la douleur qu'ils en reſſentent. Mais ils ſont fort éloignés de croire, que la Nature puiſſe ſe débaraſſer, par la playe que ces Veſſicatoires ont faite, des matières morbifiques, qu'elle peut chaſſer par tant de conduits qui lui ſont propres, quand elles ſont cuites, comme on dit d'ordinaire. En un mot, la métode de ceux-ci eſt d'agir ſuivant les conjectures d'une bonne Philoſophie; au lieu que celle des Galeniſtes, comme nous l'avons remarqué, conſiſte uniquement à tâcher de donner dans la vue du Vulgaire; c'eſt-à-dire, que ce n'eſt qu'un ſiſtème d'hypocriſie & d'affectation. On ne peut mieux définir la pratique de ces derniers, que l'a

fait ANG. SALA, célèbre Profeſſeur de l'Académie de *Padoue:* c'eſt, dit-il, l'Art de tromper tout le monde, & dont tous les Hommes ſont la dupe. Il ne faut point être ſurpris de voir les Galeniſtes plus ſuivis, que les autres ; puiſque rien n'eſt plus propre à éblouïr, que leur métode de pratiquer la Médecine. D'ailleurs, il y a tant de gens intéreſſés à la maintenir en crédit, qu'il faudroit avoir toute la circonſpection & la prudence des anciens *Romains*, pour pouvoir découvrir tous les artifices dont ils ſe ſervent, pour s'aſſurer la poſſeſſion d'une réputation ſi mal acquiſe. Que feroient tant de Chirurgiens, tant d'Apoticaires, & d'autres gens de ce calibre, qui vivent de l'erreur du Public, ſi cette Secte ne ſe conſervoit dans ſon eſtime ? Que vous êtes heureux! pauvres Habitans des Forêts, quand vous étes Malades, faute d'argent & de Médecins, vous abbandonnez le ſoin de votre ſanté à la providence de la Nature. Rendez graces au malheur, qui vous a fait naître dans les Bois, puiſque c'eſt à ce même malheur, que vous étes redevables du bonheur dont vous jouïſſez : votre indigence met en ſureté votre ſanté & votre vie,

con-

contre tous les coups de l'ignorance & de la malice des faux Médecins; vous n'êtes point exposés à acheter les tourmens au prix de l'Or, & à augmenter vos maux par l'abus de la Médecine. Pour vous, qui habitez les Villes, vous avez vu quels sont ceux qui passent pour Médecins: qui peut le savoir en effet? Mais, au moins, je sai bien, que la métode des véritables Modernes ne peut jamais être si préjudiciable, que celles des Galenistes: la Raison le dit, & l'Expérience le confirme.

A l'égard de ce que vous avez à faire, quand vous êtes Malades, je croi en avoir assez parlé, dans les DISCOURS précedens: le *Recipe* le plus sûr, les meilleurs Antidotes, pour toutes les Maladies qui ne sont pas incurables, se réduisent à la Diète, au Repos, au Tems, & à la Patience. C'est de ces quatre Ingrédiens que se compose la Panacée Universelle: quiconque saura s'en servir recouvrera la santé à peu de fraix; & il aura encore l'avantage de se tirer d'affaire avec moins de danger. Que chacun y pense donc bien sérieusement, avant que de se remettre entre les mains d'un Médecin; puisque, quand on a le malheur de se trom-

per dans le choix qu'on en fait, on commet une faute irréparable, & qu'il n'y a rien en quoi il importe plus de ne se point méprendre. Cette dernière réflexion me rappelle encore les paroles qui se lisent au dix-septième verset du Chapitre septième de l'Ecclesiaste: „Ne sois point assez fou, „pour vouloir mourir avant ton tems."

Noli esse stultus, ne moriaris in tempore non tuo.

F I N.



TA-

TABLE DES DISCOURS

contenus dans ce Livre.

DISCOURS I.